SCIENCES HUMAINES
N°361
AOÛT
SEPTEMBRE
2023

SCIENCES HUMAINES

Comprendre l'humain et la société

RÉFÉRENCE

ALBERT CAMUS
L'absurde, la révolte, l'amour

CHANGER DE VIE

Qu'est-ce qui influence nos choix d'existence ?

ENTRETIEN

Jean Malaurie
Penser comme un Inuit

ENJEU

Éducation positive
Pourquoi elle divise les psys

LIVRES

16 coups de cœur pour l'été

DOM/S : 7,90 € - BEL/LUX : 7,40€ - CH : 11,90 FS - CAN : 12,99 $CA - D : 8,30€ - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,9 € - MAR : 78 MAD - TOM : 1050 XPF - TUN : 9,90 TND
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
L 18925 - 361 - F: 6,90 € - RD

Délivré à 353101 le 7/14/2023, 5:03:08 PM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

87 FIGURES FÉMININES
QUI ONT BOUSCULÉ LES IDÉES
ET FAÇONNÉ L'HISTOIRE

TOUT L'ÉTÉ CHEZ VOTRE MARCHAND
DE JOURNAUX

COMMANDEZ CE
NUMÉRO (VERSION
PAPIER OU DIGITALE)
EN SCANNANT
CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 7/14/2023, 5:03:08 PM

LARGUER LES AMARRES ?

Nous avons tous parfois rêvé de changer de vie. Prendre le large, se lancer dans une nouvelle aventure, partir pour se réinventer. Rien n'est plus commun chez l'être humain que cette propension à se projeter dans des odyssées personnelles. Nous sommes sur ce point Perrette, la fermière au pot au lait de La Fontaine : « *Quel esprit ne bat la campagne ? Qui ne fait châteaux en Espagne ? Picrochole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous, autant les sages que les fous ? Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux.* »

L'idée demeure que ces flâneries de l'imagination ne mèneraient nulle part, sinon au point où Perrette trébuche. Pour changer sa vie, il vaudrait mieux décider et agir méthodiquement plutôt que divaguer. Démissionner plutôt que rêvasser, façon Perrette des temps modernes, en regardant les petites annonces immobilières sur Internet. Le développement personnel porte haut cet idéal d'un individu maître de lui-même, au gouvernail de son existence, mettant fermement le cap vers un horizon qu'il a lui-même tracé. Dans cette optique, bifurquer suppose tout un travail de planification et de gouvernement de soi.

Il est permis de penser autrement. Sans nier les mérites du gouvernail, on peut reconnaître des vertus à la dérive. Ceux qui ont osé un tournant existentiel n'ont pas bifurqué d'un coup de volant, du jour au lendemain. Les déclics qu'ils prétextent ne sont souvent que la part visible d'une errance muette. Les hasards portent çà et là, les expériences nous changent, des désirs montent à la surface, et ces entrelacs finissent par produire du réel. Plutôt que de prétendre « tout plaquer », nous pourrions être plus attentifs à ces transformations intérieures : l'évolution de nos envies, la courbe de notre ennui, les rencontres qui reconfigurent notre rapport au monde, nos vagues à l'âme, les courants de la vie, ce jeu d'ombres et lumières qui nous constitue et nous emporte. Tout ce qui se noue en nous, en silence, malgré nous.

Ce numéro estival, dont la pagination est augmentée, fait la part belle à ces aventures au long cours– tâtonnements professionnels, expériences nomades, recherches spirituelles, transitions douces, recommencements… – sans s'arrêter aux formes spectaculaires du changement de vie. Il invite, au contact des penseurs et artistes, à mettre de l'intelligence dans nos rêves et du rêve dans nos plans de carrière. À se réjouir enfin, avec notre grand témoin Jean Malaurie, de cette dualité fondatrice de la nature humaine, tiraillée entre la sécurité de l'installation et le risque de la liberté. Oui, nos vies sont impossibles à satisfaire, « *mais – Dieu merci ! – entrecoupées de songes* ». ●

© SAMUEL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Délivré à 353101 le 7/14/2023, 5:03:08 PM

ILS ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

BRUNO HUMBEECK
Il est psychopédagogue, docteur en sciences de l'éducation de l'université de Rouen et directeur de recherches au sein du service des sciences de la famille de l'université de Mons (Belgique). Il est l'auteur de nombreux livres, dont *Hyperparentalité. Apprendre à lâcher prise pour le bien des parents et des enfants*, Mardaga, 2022.

MAXIME BROUSSE
Journaliste indépendant, auteur de *Les Nouveaux Nomades. Toujours ailleurs, partout chez eux* (Arkhé, 2022). Il a écrit pour *Vice, Slate, WeDemain*... Il se consacre actuellement à l'écriture de son deuxième livre, un long reportage sur les défis que doivent relever les territoires de montagne aujourd'hui.

© DR

DAVID LE BRETON
Professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Auteur notamment de : *Anthropologie du corps et modernité* (7e éd., PUF, 2013), *L'Adieu au corps* (Métailié, 2001), *Des visages. Une anthropologie* (nouv. éd., Métailié, 2022), *Sourire. Anthropologie de l'énigmatique* (Métailié, 2022).

© DR

CÉLINE FLÉCHEUX
Professeure d'esthétique et de théorie de l'art à Paris-VIII Vincennes-Saint-Denis, autrice de *Revenir. L'épreuve du retour* (Le Pommier, 2023). Elle s'est intéressée à ce qui demeure souvent l'impensé des départs et des voyages : le retour.

© DR

DANIÈLE HERVIEU-LÉGER
Danièle Hervieu-Léger est sociologue des religions, directrice d'études émérite à l'EHESS. Avec Bertrant Hervieu, elle a publié, en 1979, *Le Retour à la nature : « Au fond de la forêt... l'État »* (Le Seuil) et, en 1981, *Des communautés pour les temps difficiles. Néoruraux ou nouveaux moines ?* (Le Centurion)

© DR

CÉLINE NIESZAWER © FLAMMARION

CLAIRE MARIN
Philosophe et écrivaine, Claire Marin est professeure de philosophie en classes préparatoires aux grandes écoles et membre associée de l'ENS-Ulm. Elle a publié, entre autres, *Rupture(s)* (L'Observatoire, 2019) et *Être à sa place. Habiter sa vie, habiter son corps* (L'Observatoire, 2022).

© DR

MARYLIN MAESO
Philosophe et enseignante, spécialiste de l'œuvre d'Albert Camus, autrice de *L'Abécédaire d'Albert Camus* (L'Observatoire, 2020). Elle collabore régulièrement à *Lire Magazine littéraire* et à *L'Express*.

© DR

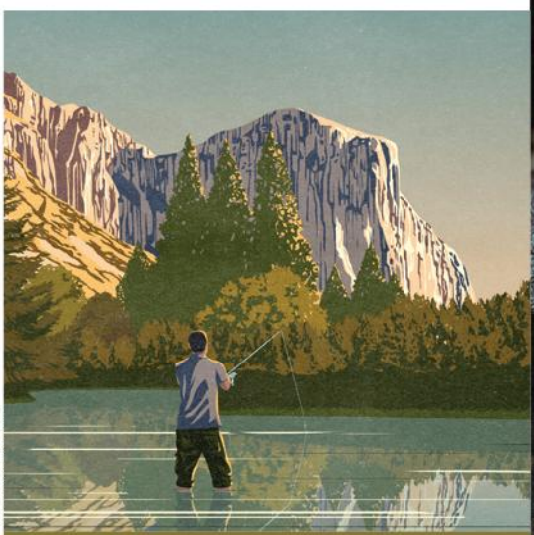
LAURENT SCHMITT
Professeur émérite de psychiatrie à la faculté de santé Toulouse-III-Paul Sabatier, auteur de *Les Lapsus du destins. Nos choix de vie* (Odile Jacob, 2023).

© DR

BERTRAND HERVIEU
Bertrand Hervieu est sociologue des mondes agricoles.
Les deux ouvrages publiés avec Danièle Hervieu-Léger viennent d'être réédités (avec préface et postface) sous le titre *Le Retour à la nature en vue des temps difficiles. L'utopie néorurale en France* (L'Aube, 2023).

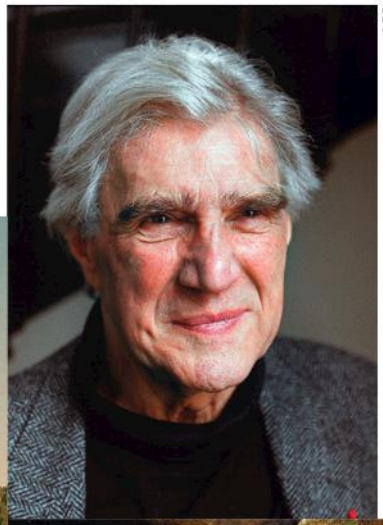
Délivré à 353101 le 7/14/2023, 5:03:08 PM

41 DOSSIER
CHANGER DE VIE
QU'EST-CE QUI INFLUENCE NOS CHOIX D'EXISTENCE ?



© STEFANIA INFANTE

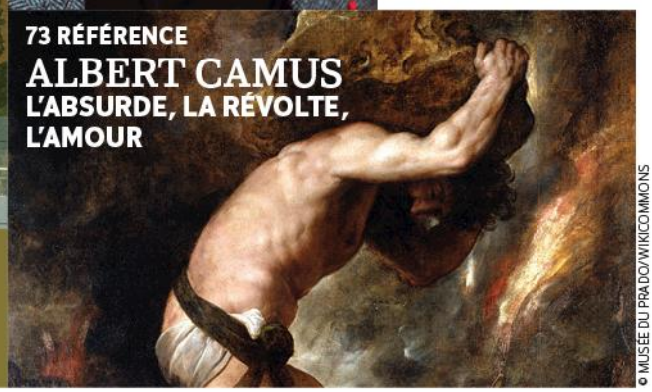
STEFANIA INFANTE est une artiste italienne qui se décrit comme « *un être humain qui aime dessiner* ». Habituée des illustrations de presse, elle s'exprime également par la peinture. C'est sa deuxième collaboration avec *Sciences Humaines*.



© DR

32 ENTRETIEN
JEAN MALAURIE
PENSER COMME UN INUIT

73 RÉFÉRENCE
ALBERT CAMUS
L'ABSURDE, LA RÉVOLTE, L'AMOUR



© MUSÉE DU PRADO/WIKICOMMONS

8 ACTUALITÉS

8 Reportage
À bord de l'*Adamant*, une psychiatrie à contre-courant
GAÉTANE POISSONNIER

12 L'image du mois

14 Actus

21 Portrait
Chowra Makaremi, une contre-mémoire iranienne

22 CULTURE POP

23 ENJEU

• Éducation positive
Pourquoi elle divise les psys

32 ENTRETIEN

• **Jean Malaurie**
Penser comme un Inuit

41 DOSSIER CHANGER DE VIE

• **42** Changer de vie, une ambition moderne **FABIEN TRÉCOURT**
• **45** La génétique, nouvelle ombre déterministe ? **FABIEN TRÉCOURT**
• **46** Nous avons besoin de recommencements **ENTRETIEN AVEC CLAIRE MARIN**
• **49** Prêt à sauter le pas ? **LAURENT SCHMITT**
• **52** La reconversion, tout un travail ! **MARIETTE THOM**
• **56** Le bonheur est-il dans le pré ? **DANIÈLE HERVIEU-LÉGER ET BERTRAND HERVIEU**
• **59** Si tu veux changer de vie, viens à Joigny ! **CÉCILE PELTIER**
• **61** Sculpter son corps pour se réinventer **DAVID LE BRETON**
• **64** Des spiritualités à la demande **SYBILLE BULOUP**
• **66** Comment je suis devenu fondamentaliste puis athée **HUGO ALBANDEA**
• **67** Sur la route avec les nouveaux nomades **MAXIME BROUSSE**
• **70** L'impossible retour ? **CÉLINE FLÉCHEUX**

73 RÉFÉRENCE

• Albert Camus. L'absurde, la révolte, l'amour

82 LE JOUR OÙ...

• Les écologistes entrent dans l'arène politique

84 LES LIVRES DE L'ÉTÉ

97 LE MOT QUI FÂCHE

• Passion

Délivré à 353101 le 7/14/2023, 5:03:08 PM

COURRIER DES LECTEURS

Écrivez-nous
Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?
Écrivez-nous à l'adresse suivante : **nicolas.journet@scienceshumaines.fr**

Jeux sexuels chez l'enfant : où commence l'abus ?

Bonjour,

Je vous contacte car étant abonnée depuis plus de dix ans, je sais que vous traitez ces sujets, notamment dans le dossier « Le sexe en 69 questions ».

J'aimerais avoir l'avis de la communauté scientifique à ce sujet.

Cela concerne la notion de consentement, très en vue en ce moment, et j'en suis très heureuse, car c'est une belle avancée pour la société et la place de la femme.

Nous avons été confrontés à une situation quelque peu déroutante.

La fille d'une amie, âgée de 7 ans lors des faits, nous a raconté en pleurant avoir un secret. Un secret qu'on lui avait interdit de dire. Elle nous le raconta tout de même.

Elle était en train de jouer dans une pièce, quand son cousin de six mois son aîné est entré et, après avoir fermé la porte, lui a demandé de lui montrer son sexe. Elle a refusé à plusieurs reprises, elle a toujours dit non, mais il a tellement insisté que pour sortir de cette situation, elle lui a montré ce qu'il voulait. Avant de lui demander cela, il s'était mis nu devant elle et lui a demandé à la fin de ne rien dire. Cela s'est produit une seconde fois. Nous avons prévenu ses parents. Elle maintient qu'elle ne voulait pas faire cela. Ce petit garçon (qui a sauté une classe, a un QI supérieur à la moyenne et n'a pas de problème de compréhension) a consulté un psychologue et un médecin généraliste, qui apparemment n'ont pas vu de problème à son comportement.

Nous ne partageons pas cet avis. Nous aimerions savoir ce que dit la psychologie du développement de l'enfant sur la notion de consentement. Cette situation est-elle considérée comme un jeu par tous les spécialistes ? Un jeu qui ferait partie du développement de l'enfant et apparaît comme « normal » dans la découverte du corps, tout en sachant qu'un des deux n'était pas consentant. À quel âge intervient la compréhension du consentement chez un enfant ? Requiert-il une éducation ?

En vous remerciant de l'attention que vous porterez à cette question.

Les jeux sexuels de découverte sont courants et habituels chez les enfants de cet âge. La curiosité sexuelle est inhérente à leur développement personnel et social. Les enfants découvrent chez les autres l'altérité, la différence, ils veulent la questionner et partager leurs interrogations. Il n'y a pas d'accès à la notion de consentement à cet âge, c'est une notion morale et juridique adulte, elle se construit au fur et à mesure du développement psychologique avec la conscience de soi, le narcissisme (l'identité), la considération de l'autre, l'empathie, les émotions...

Il n'y a rien d'exceptionnel au comportement de ce garçon, mais il faut tout simplement lui rappeler qu'on n'impose pas aux autres des choses dont ils ne veulent pas, surtout si cela concerne leur corps. Cet incident peut se résoudre s'il n'y a pas une problématique majeure dont ce comportement, ressenti comme une transgression par certains adultes, serait un des signes. Mais le médecin et le psychologue consultés écartent apparemment cette hypothèse.

Le consentement est un concept à la fois psychologique qui renvoie à la notion d'acceptation de la proposition de l'autre, et à la fois juridique avec l'actualité qui le porte. Pour concilier les deux, il faut considérer la notion de « loi symbolique » qui se construit dans l'enfance (intériorisation des interdits fondamentaux). La psychologie de la morale hésite sur les périodes d'acquisition de ces notions d'interdits et de loi symbolique car le rôle de l'éducation et de la culture y est déterminant. En tout état de cause, ici, un garçon de 7 ans peut comprendre ce qu'on a ou non le droit de faire avec le corps de l'autre, qu'on ne s'impose pas à l'autre en cas de refus. Il est par ailleurs probable que ce garçon a eu conscience de transgresser en s'exhibant et en demandant l'identique à la fillette.

Après un temps d'explication et de rappel éducatif, et s'il n'y a pas répétition du comportement, pas d'inquiétude à avoir.

Pour résumer, la notion de « consentement » n'est pas pertinente dans la période de développement infantile, mais elle s'y construit progressivement.

ROBERT VOYAZOPOULOS
Psychologue de l'enfance et de l'adolescence
Directeur de l'APPEA

Erratum

La couverture et le titre du livre de Ludovic Slimak recensé dans notre précédent mensuel n°360 page 64 étaient erronés. Il s'agissait en fait du *Dernier néandertalien*, publié en 2023 chez Odile Jacob. Nos excuses à l'auteur, à l'éditeur et à nos lecteurs.

Délivré à 353101 le 7/14/2023, 5:03:08 PM

Rejoignez une communauté de lecteurs **curieux** et **passionnés** qui partagent votre intérêt pour la **pensée critique** et la **réflexion** sur le monde contemporain !

Cet été, je m'abonne !

1€ /mois pendant **3 mois !**

Abonnement numérique

esprit.presse.fr

Délivré à 353101 le 7/14/2023, 5:03:08 PM

À BORD DE L'*ADAMANT*, UNE PSYCHIATRIE À CONTRE-COURANT

Ce centre d'accueil de jour, installé sur une péniche en plein cœur de Paris, se veut à la fois établissement de soins et lieu de vie. L'équipe soignante propose une approche presque familiale de la psychiatrie.

GAÉTANE POISSONNIER

« *L'undispensable est ouvert !* » Patrice est patient de l'*Adamant* depuis l'ouverture du centre d'accueil de jour, en 2010, dans une péniche tout de bois vêtue, amarrée quai de la Rapée (Paris 12e). Au matin du lundi 22 mai, il copréside « Lundispensable », réunion hebdomadaire de l'établissement, avec Bruno, éducateur. Une trentaine de personnes, soignants et patients, sont déjà installées dans la pièce lumineuse, d'autres continuent d'arriver au compte-gouttes.

À l'ordre du jour, après le traditionnel accueil des nouveaux, certains points font mystère : l'Odyssée, l'invité Rhizome, la 500e de Travelling, et un « *moment solennel* » promis par un grand monsieur en costume soyeux rouge et noir.

Mais d'abord, les jardinières. « *Certaines personnes y jettent leurs mégots,* proteste Victor*, *bien qu'on ait tout ce qu'il faut comme cendriers !* » Les uns et les autres prennent des nouvelles des plantes. Les jasmins sont en fleurs, la lavande aussi, on s'en réjouit. Guillaume propose de mettre les épluchures de bananes en petits morceaux dans les pots en guise d'engrais, Bruno suggère de garder le marc de café pour le ficus. Arrive l'idée d'un compost : « *On pourrait demander un bac à la mairie, c'est possible, ça, non ?* »

S'ensuit une ribambelle d'annonces : le dernier atelier danse, rue du Temple (Paris 4e), cet après-midi ; jeudi, la 500e projection de Travelling, le ciné-club de la péniche (pour l'occasion, le film sera une surprise) ; vendredi, l'atelier culturel Rhizome, qui reçoit l'écrivain Stéphane Lambert ; en juin, une randonnée à Montmorency, et une visite à l'Odyssée, une association de chantiers navals de réinsertion, installée sur l'autre rive de la Seine.

« J'AIMERAIS VOUS PARLER DE LA FOLIE »

À onze heures, Bruno annonce le fameux « *moment solennel* ». René* se lève dans son beau costume. Il revient d'un voyage en Russie, pendant lequel il a acté son divorce – son ex-femme est russe. « *J'aimerais vous parler de la folie, et du handicap. En Russie, je me suis battu dans un bar. Sur le retour, j'ai décidé, sur un coup de tête, de m'arrêter quelques jours à Helsinki. Je ne savais pas où dormir. J'ai rencontré des gens qui m'ont embarqué dans un festival sur les Beatles – Frédéric, j'ai pensé à toi.* » Frédéric le salue, assis derrière le bar, des lunettes de soleil *vintage* sur le bout du nez.

« *De mon périple, j'ai ramené un t-shirt et une tasse. C'était de la folie, et la folie, ce n'est pas seulement psychiatrique, et ça, c'est très important. Quant au handicap, il n'est pas forcément handicapant. Je suis revenu vivant. Et si vous voulez divorcer pour pas cher, épousez une Russe : en trois minutes et 2 000 roubles* (20 euros), *c'était plié.* »

« *C'est roublard comme méthode* », dit Frédéric, et tout le monde rigole. Il se lève pour venir serrer la main de René : « *Je suis content de te voir.* »

À la fin de la réunion, patients et soignants sortent fumer près des jardinières, face à la Seine. La psychiatre, Sabine Berlière, demande : « *La verveine citronnelle, est-ce qu'on n'en ferait pas des tisanes ?* »

Elle a rejoint l'*Adamant* en 2021, comme médecin responsable. L'équipe soignante comporte une dizaine d'infirmiers, deux psychologues, deux éducateurs, une ergothérapeute et deux ASH (agents de service hospitalier). La plupart sont seulement à mi-temps sur la péniche : ils travaillent aussi en « intra » (comprendre : à l'hôpital de Saint Maurice, dont dépend l'*Adamant*) ou dans les CMP (centres médico-psychologiques) du quartier. Ces mouvements de personnel

Délivré à 353101 le 7/14/2023, 5:03:08 PM

© GAETANE POISSONNIER

Caroline et Alain, patients de l'Adamant.

permettent de faire le lien entre les différentes structures, où naviguent les patients. La péniche en accueille une quarantaine par jour en moyenne, plus de 200 sur l'année.

La psychiatrie étant sectorisée, tous habitent dans l'un des quatre premiers arrondissements de Paris. Jeunes ou vieux, ils souffrent de schizophrénie, dépression ou bipolarité. Certains viennent tous les jours pendant quelques mois, d'autres tous les lundis depuis des années, d'autres encore seulement pour des événements particuliers.

Ils sont par ailleurs suivis par un psychiatre en CMP, avec lequel ils gèrent leur traitement, et peuvent au besoin être hospitalisés à Saint-Maurice, où ils retrouvent des soignants qu'ils connaissent. « *Ces liens sont précieux,* assure S. Berlière. *L'*Adamant *n'est pas une structure hors-sol. Un patient ne peut pas être pris en charge uniquement ici. Les médicaments sont nécessaires, mais on ne les prescrit pas sur la péniche. On propose autre chose : soigner par la relation.* »

ROUVRIR L'ESPACE DES POSSIBLES

Les pratiques de soin sur l'*Adamant* peuvent être rattachées au courant de la psychothérapie institutionnelle. L'idée : créer un lieu de vie au cœur de la cité, redonner du pouvoir aux patients, qu'ils soient coacteurs du soin, plutôt que de le subir. Une condition : avoir des soignants en nombre. « *C'est un luxe,* reconnaît Natacha, soignante sur l'*Adamant* depuis un an. *Cela nous permet d'avoir du temps pour offrir une vraie présence aux patients. Or, c'est cela qui répare et qui soigne.* »

Avant, elle travaillait dans un centre d'accueil de jour plus classique duquel elle a choisi de partir. « *Les soignants décidaient de tout à la place des patients. On leur proposait quelques ateliers, mais c'était purement occupationnel. On les mettait au coloriage pour être tranquilles, quoi. Sur l'*Adamant*, peu importe l'activité, les soignants sont présents avec l'envie de créer du lien avec le patient. Ils ne se concentrent pas sur la maladie, mais sur la personne : ses désirs, ses expériences et compétences. Que veut-elle et peut-elle faire et partager ici, apporter au lieu de vie ? L'espace des possibles est ouvert. Les patients peuvent rêver, et c'est très important.* »

Alain, 71 ans, souffre de bipolarité depuis son adolescence. Il vient sur la péniche trois fois par semaine depuis le mois de mars. En phase maniaque depuis deux ans, il avait

Délivré à 353101 le 7/14/2023, 5:03:08 PM

© DR

BIOGRAPHIE
Psychiatre, Sabine Berlière travaille sur l'*Adamant* depuis 2021. Dans ce centre d'accueil de jour, les pratiques de soin sont inspirées du mouvement de la psychothérapie institutionnelle, né en France au milieu du 20e siècle.

TROIS QUESTIONS À...

SABINE BERLIÈRE « LES RELATIONS HUMAINES PEUVENT SOIGNER »

Comment décririez-vous la psychothérapie institutionnelle ?

Il s'agit avant tout d'une approche profondément humaine de la psychiatrie : surtout, ne pas réduire le patient à un statut de malade, mais explorer avec lui des champs où il peut se réaliser, à sa façon, du côté de la création et des relations qu'il tisse avec l'autre. On essaie d'écouter un désir singulier chez le patient, qui serait vecteur de subjectivité. On recherche ce qui le met en mouvement, ce qui le rend vivant. Dans la construction identitaire, pour exprimer un désir, il faut se vivre comme sujet, se considérer comme un individu, qui a une histoire, et une continuité. Ce n'est pas du tout évident dans la psychose. Il y a du morcellement, des discontinuités, qui rendent difficiles l'expression d'un désir. C'est cela qu'on travaille.

La liberté de circulation est également très importante. Les patients doivent pouvoir passer d'un lieu à l'autre, d'une rencontre à l'autre, d'un transfert à l'autre. Le transfert, pour simplifier, c'est un investissement affectif, du patient pour le soignant, et inversement. La psychothérapie institutionnelle, à l'origine, est fondée sur la psychanalyse.

Mais cette approche est aussi systémique : l'autre point essentiel, c'est qu'on propose de faire société. D'abord, en recréant une microsociété au sein de l'*Adamant*, notamment *via* une structure associative (loi 1901) appelée le Club, avec des projets, des réunions, un bar, des recettes et des dépenses, des comptes à tenir. Le Club est un outil précieux pour redonner du pouvoir et des responsabilités aux patients. Ensuite, en étant ouvert sur la cité. C'est tout l'intérêt du secteur : nos patients ont en partage un territoire, ils sont voisins. Un certain nombre d'ateliers ont lieu à l'extérieur : la danse dans un centre culturel, l'écriture dans un café, des sorties cinéma et théâtre, le marché d'Aligre (12e arr.) le jeudi matin. Certains patients participent parfois à des concerts dans le quartier. L'*Adamant* et ses passagers ne sont pas isolés. Ils font partie de la société.

Est-ce un lieu de soin unique en son genre ?

Tous les secteurs sont dotés de centres de jour. Peu sans doute se réclament de la psychothérapie institutionnelle, mais je crois que la plupart portent au moins l'idée de lutter contre l'inactivité. Les structures existent, leur dynamique dépend ensuite de l'engagement des équipes. Certaines sont très vivantes et font un travail remarquable.

Quelles sont vos relations avec l'administration ?

À la création de l'*Adamant*, en 2010, l'Agence régionale de santé (ARS) s'inquiétait de la proximité avec l'eau, mais a tout de même soutenu le projet. Si on est encore là, c'est qu'ils nous soutiennent encore. Le risque, c'est qu'ils considèrent, un jour, qu'on n'est pas essentiels. On est soumis aux aléas des politiques publiques et ce qui m'inquiète, c'est qu'on est dans une société qui n'a pas l'air de considérer que les relations humaines comptent, et encore moins qu'elles peuvent soigner.

PROPOS RECUEILLIS PAR **GAÉTANE POISSONNIER**

Délivré à 353101 le 7/14/2023, 5:03:08 PM

alors perdu dix kilos et ne dormait plus. Sa psychiatre, à court d'idées, lui avait suggéré l'*Adamant*. « *Depuis deux mois que je viens, je me sens beaucoup plus calme,* raconte-t-il. *Les soignants m'impressionnent : ils font tout leur possible pour valoriser le moindre sillon de savoir-être et de savoir-faire chez les patients. On se sent renaître.* » Il aurait aimé connaître l'*Adamant* plus tôt. « *J'aurais pu éviter les hospitalisations à répétition, où j'ai complètement dépéri, assommé par les médicaments et par l'ennui.* »

« *Les ateliers sont à la fois un prétexte à la rencontre, et un lieu d'expression manuelle et artistique,* explique S. Berlière. *Ils permettent aux patients de prendre conscience qu'ils ont des choses à offrir et à dire, des espaces à explorer ; que la maladie ne les définit pas.* »

Caroline rejoint Alain, qui fume dehors, sur le pont. Ils se connaissent bien, ils vivent la même chose, disent-ils, elle aussi est bipolaire. Elle vient tous les jours. « *Ici, je reçois beaucoup de considération. Je n'ai pas de honte à être ce que je suis. L'*Adamant*, c'est une seconde maison.* » Un lieu hospitalier, dans tous les sens du terme.

Pour autant, l'*Adamant* n'est pas forcément indiqué ni adapté pour tous les patients en psychiatrie. « *Ce n'est pas toujours le bon moment pour eux* », précise S. Berlière. Certains ne supportent pas le collectif, d'autres n'arrivent pas à sortir de chez eux, d'autres encore visitent la péniche, mais ne donnent pas suite. « *Mais je suis convaincue qu'ils sont nombreux à pouvoir, à un moment de leur parcours de soin, être amenés à bénéficier d'un lieu comme celui-là.* » Par ailleurs, le centre de jour n'est « *pas une fin en soi* », précise la psychiatre. « *Il s'agit simplement d'une proposition thérapeutique. Certains patients vont mieux, reprennent un travail, ou rencontrent d'autres lieux, et c'est heureux.* »

> LES SOIGNANTS NE SE CONCENTRENT PAS SUR LA MALADIE MAIS SUR LA PERSONNE : SES DÉSIRS, SES EXPÉRIENCES ET COMPÉTENCES. »
>
> ● **NATACHA**
> SOIGNANTE SUR L'ADAMANT

À l'intérieur de la péniche, Frédéric porte toujours ses lunettes de soleil. Devant lui, une immense pochette de photos, découpées, collées, de coupures de journaux. « *J'aime parler, c'est pour ça que je suis là. Pour les rencontres. Allez-y, c'est quoi, vos questions ?* » Il raconte sa virée dans la Drôme avec Bruno, le mois dernier, pour présenter le documentaire de Nicolas Philibert, *Sur l'Adamant*, récompensé par l'Ours d'or au dernier festival de Berlin. « *Je n'avais pas pris le train depuis quinze ans : j'étais agoraphobe. Mais ils m'ont accompagné, Céline, Bruno, Isabelle, et tout s'est bien passé. J'ai regardé le paysage. Ensuite, on a traversé la Drôme avec une voiture blanche. J'ai pris des photos, je les ai imprimées et je les ai collées, regardez. Là, c'est le cinéma* Le Pestel, *là c'est Bruno, là c'est moi, là c'est le gérant du cinéma.* »

Frédéric garde toujours une trace de ce qu'il vit, en photos et en textes. « *Pour garder un lien avec ce qui s'est vraiment passé,* explique-t-il, *pour ne pas devenir fou.* » Pendant l'enfance déjà, il découpait, collait des photos, des cartes postales, des journaux. « *Pour consolider ma propre histoire, qui partait en miettes. Quand je découpe et que je colle, c'est que j'essaie de recoller les morceaux. Mais parfois, je n'y arrive pas.* » Frédéric se rend sur l'*Adamant* tous les lundis. « *J'y retrouve des gens que j'aime, cette "famille adamantesque". Mes points de repère, les garants de ma santé mentale. C'est comme dans les vaisseaux spatiaux des romans de Van Vogt.* »

« BONHEUR, JE ME SOUVIENS DE TOI »

Après le déjeuner, il se rend à l'atelier radio. Une quinzaine de personnes sont rassemblées autour d'une immense table ronde en bois, où trônent les micros et une tablette de mixage. Alain et Caroline sont là. « *On peut fermer la fenêtre ?* » demande Bruno, qui gère le son. Une jeune patiente lance un enregistrement d'un morceau de piano, de sa propre composition. Elle ne l'a jamais fait écouter à personne. « *C'est comme une berceuse* », dit Frédéric, « *Magnifique* », sourit Alain. Elle est émue, sort prendre l'air, sécher quelques larmes, revient. C'est le temps des poèmes. Au micro, Laurent nous lit le sien. Il s'appelle : *Bonheur, je me souviens de toi.*

Après un hommage à Marie-Hélène, qui fait le ménage sur la péniche depuis plus de dix ans et part à la retraite en fin de semaine, l'émission touche à sa fin. L'*Adamant* se vide. Du pont encore ensoleillé, où quelques patients fument une dernière cigarette, on sent monter une délicieuse odeur de sablés chauds ; avant de partir, certains vont se servir à la cuisine.

À 17 heures, il ne reste qu'un patient, endormi sur une chaise, âgé, barbu, courbé. « *Mon grand, il faut y aller* », dit doucement un soignant. Le vieil homme se lève, passe la porte, et s'assied sur le premier banc qu'il trouve, devant l'*Adamant*. ●

* Ces prénoms ont été modifiés.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 11:18:31 AM

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 11:18:31 AM

© SÉRIE « LES BONNES ESPAGNOLES » / JEAN-PHILIPPE CHARBONNIER

IMAGE DU MOIS

Le bal des « bonnes espagnoles »

Sur la piste de danse, on ne voit qu'eux : elle, chignon-créoles, ample jupe fleurie et regard lointain ; lui, chemise blanche et costume sombre, qui l'enserre, des bras et du regard. Qui sont ces jeunes gens ? Est-ce le début d'une idylle ? À moins qu'ils soient déjà amants ? La suite est racontée sur les murs du Musée national de l'histoire de l'immigration, qui rouvre à Paris, après trois ans de travaux *(médaillon)*.

Cette danseuse brune, immortalisée en 1962 dans un dancing parisien par le reporter Jean-Philippe Charbonnier (1921-2004), grande figure de la photographie humaniste, est un des visages féminins – souvent invisibles – d'une immigration espagnole qui fut à 45 % féminine. Les Espagnols affluent alors par milliers en France pour travailler dans les usines et sur les chantiers de la reconstruction où ils remplacent peu à peu la main-d'œuvre italienne.

Les femmes, qui sont de plus en plus nombreuses à faire le voyage seules, trouvent comme cette jeune fille des places d'employées de maison dans les familles bourgeoises.

La série dont est extrait ce cliché témoigne du quotidien, tantôt heureux, souvent difficile, de ces « bonnes espagnoles ». Pour ces migrantes économiques, l'exil est fait de séparation mais aussi de rencontres, comme ici dans cette scène de bal. Ou sur les autres photos, où on voit notre héroïne attablée avec une amie ou devisant gaiement avec un homme. Montrer cette image qui tranche avec les représentations habituelles, explique l'historien et politiste Emmanuel Blanchard, co-commissaire scientifique de l'exposition, est « *une manière de rendre hommage à ces femmes qui contribuèrent au développement économique de régions entières d'Espagne, en sortant de la tension entre misérabilisme et émancipation, souvent associée à l'immigration* ». ● **CÉCILE PELTIER**

Le Musée national de l'histoire de l'immigration rouvre ses portes après trois ans de travaux. Le parcours de l'exposition permanente a été totalement repensé pour intégrer les dernières recherches. Il opte pour un cheminement chronologique et démarre désormais en 1685, date de la promulgation du Code noir. « *Une nécessité si on veut comprendre les questionnements actuels,* décrypte l'historien Emmanuel Blanchard. *Par exemple, intégrer la présence antillaise à Paris comme une présence immigrée nous demande d'évoquer l'esclavage et les colonies.* » L'exposition, qui mêle archives, photos, peintures, parcours de vie et créations artistiques, s'intéresse plus largement à l'histoire des migrations, dont celle de ceux qui ont quitté la France comme, par exemple, ces jeunes Français d'origine espagnole ou portugaise qui, dans les années 1980, choisirent de retourner vivre dans le pays de leurs ancêtres.

À VOIR

- Musée national de l'histoire de l'immigation, Palais de la porte Dorée, Paris 12e.

À LIRE

- *Une histoire de l'immigration en 100 objets* Sébastien Gokalp (coord.), La Martinière, 2023.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 11:18:31 AM

● DÉCOUVERTE

Premiers baisers

Il y a plus de 4 500 ans déjà, nos ancêtres s'embrassaient. Les premières mentions écrites de baisers romantiques ou sexuels datent de 2 500 ans av. J.-C. en Égypte et dans l'ancienne Mésopotamie – les actuels Syrie et Irak. C'est 1 000 ans avant les embrassades décrites par les manuscrits indiens, jusqu'ici considérés comme les plus anciennes sources. « *Dans les premiers textes en langue sumérienne* (parlée en Basse-Mésopotamie dans l'Antiquité, ndlr), *le baiser est décrit sur les lèvres et en relation avec des actes érotiques, peut-être comme une activité postcoït* », détaillent la biologiste Sophie Lund Rasmussen et l'assyriologue Troels Pank Arbøll dans la revue *Science*. Les écrits qu'ils ont trouvés les conduisent à considérer le baiser comme une pratique répandue dans l'Antiquité, et non pas liée à une seule zone à partir de laquelle elle se serait propagée. D'autres font même l'hypothèse que les Néandertaliens s'embrassaient déjà il y a 100 000 ans, comme dans une étude menée en 2017 sur la transmission orale d'un microbe.

Les deux chercheurs danois sont remontés aux origines du baiser après la publication, en juillet 2022, d'un article paru dans la revue *Sciences Advances* et qui portait sur l'évolution du virus de l'herpès. Des paléogénéticiens de l'université de Cambridge y supposaient que l'introduction de cette pratique avait été un facteur de contamination soudain à l'herpès. Théorie contredite aujourd'hui par S.L. Rasmussen et T.P. Arbøll, qui estiment toutefois que « *l'acte d'embrasser peut avoir joué un rôle secondaire et involontaire tout au long de l'histoire en facilitant le transfert de micro-organismes transmis par voie orale, pouvant causer des maladies* ». Leurs travaux montrent au passage que la maladie décrite sous le nom « *bu'shanu* » dans les textes médicaux anciens ressemble beaucoup à l'herpès de type 1 et ses boutons de fièvre.

● ADÈLE CAILLETEAU

© UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE/DR

Tablette d'argile mésopotamienne représentant un baiser, 1800 ans avant notre ère.

POUR ALLER PLUS LOIN

- « Neanderthal tooth plaque hints at meals – and kisses »
  Ewen Callaway, *Nature*, 9 mars 2017.
- « Ancient herpes simplex 1 genomes reveal recent viral structure in Eurasia »
  Meriam Guellil *et al.*, *Sciences advances*, vol. VIII, n° 30, juillet 2022.
- « The ancient history of kissing »
  Sophie Lund Rasmussen et Troels Pank Arbøll, *Science*, 18 mai 2023.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 11:18:31 AM

● PRÉHISTOIRE

Peuplement européen, un joyeux désordre !

Comme tout était simple, avant la génétique ! Il y avait Néandertal, puis venait *Homo sapiens* qui le remplaçait, telle une vague inexorable. Nous savons maintenant que *Sapiens* est arrivé en plusieurs fois (au moins à trois reprises) entre 45 000 et 35 000 ans avant le présent, qu'il s'est métissé avec Néandertal au moins à deux époques…

Aujourd'hui, les analyses d'ADN de 356 chasseurs-cueilleurs paléolithiques européens viennent encore complexifier le processus. Les généticiens ont regroupé les patrimoines génétiques par groupes (ou *clusters*), nommés d'après des sites de référence. Le groupe dit de Vestonice correspond à des populations qui stationnaient entre 33 000 et 26 000 ans av. J.-C. dans les actuels territoires italien, tchèque et autrichien, tandis que le groupe de Fournol se serait dispersé en France ainsi qu'en Espagne. Les variations climatiques extrêmes de la période glaciaire auraient entraîné des mouvements importants, ainsi que l'arrivée d'un nouveau groupe (dit de Villabruna) venu du Proche-Orient. Tout ce petit monde a fini par s'unifier au sein du groupe Oberkassel vers 14 000 ans av. J.-C., avant qu'un nouveau groupe, à la peau plus claire, arrive d'Anatolie, au début du Néolithique, à partir de 8 000 ans av. J.-C. Les gènes des chasseurs-cueilleurs se diluèrent progressivement dans les populations d'agropasteurs (on en trouve la trace jusque vers 5 200 ans av. J.-C.).

À la période charnière entre le Néolithique et l'âge du bronze, d'autres migrants (les Yamnas), fuyant la peste ou la sécheresse, quittèrent les steppes autour de la mer Noire pour s'installer sur nos terres. Les premiers d'une longue série ! La France est plus que jamais un finistère, la « *grande chaudière* » (Ernest Renan), d'où émerge notre nation plurielle. ● **ROMAIN PIGEAUD**

POUR EN SAVOIR PLUS

- « Palaeogenomics of Upper Palaeolithic to Neolithic European hunter-gatherers »
  Cosimo Posth *et al.*, *Nature*, mars 2023.
- « Estimating human mobility in Holocene Western Eurasia with large-scale ancient genomic data »
  Clemens Schmid et Stephan Schiffels, *PNAS*, vol. CXX, n° 9, 23 février 2023.
- « The three waves. Rethinking the structure of the first Upper Paleolithic in Western Eurasia »
  Ludovic Slimak, *PLoS ONE*, vol. XVIII, n° 5, 3 mai 2023.

● ARCHÉOLOGIE

D'où viennent les Polynésiens ?

L'origine exacte du peuplement des nombreuses îles de l'ouest de la Polynésie a longtemps été un casse-tête pour les scientifiques. Très éloignées du triangle polynésien, qui regroupe les principales îles de Polynésie dans une zone délimitée par la Nouvelle-Zélande, Hawaï et l'île de Pâques, ces exclaves polynésiennes y sont cependant rattachées par leurs proximités linguistiques et leurs pratiques culturelles communes. Malgré les traditions orales qui font état de navigations sur de très grandes distances, ce qui pourrait expliquer l'arrivée de Polynésiens depuis des îles des Samoa ou des Tonga, peu de preuves matérielles venaient appuyer précisément les détails de ces mouvements de population.

L'étude récente d'outils en pierre, grâce à une analyse de leur signature géochimique permettant de déterminer leur lieu d'excavation, vient confirmer ces théories, montrant des échanges forts entre les sociétés ouest-polynésiennes et le reste de la Polynésie, mais aussi avec d'autres îles océaniennes hors de cette zone polynésienne. Des herminettes (sortes de haches) en obsidienne ont été ainsi retrouvées dans différentes îles à plus de 2 500 km de la carrière d'origine de la roche volcanique dans les îles Samoa, attestant de mobilités sur de très longues distances lors du dernier millénaire, et donc de l'importance du rôle des navigateurs dans la diffusion de pratiques culturelles communes entre les îles du Pacifique occidental. ● **OLIVIER BORIES**

POUR EN SAVOIR PLUS

- Aymeric Hermann *et al.*, « Artifact geochemistry demonstrates long-distance voyaging in the Polynesian Outliers », *Science Advances*, vol. IX, n° 16, 21 avril 2023.

© RAWPIXEL

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 11:18:31 AM

© 1559KIP/ADOBE

● CARTOGRAPHIE

Les plus anciens plans du monde

Depuis au moins 40 000 ans, les humains ont représenté le monde qui les entoure en réalisant des peintures, des sculptures, des gravures... Parmi ces réalisations, celles de plans architecturaux, qui demandent une forte capacité d'abstraction et de perception de l'espace, sont plus rares et plus récentes. Les plus anciennes traces de plans à l'échelle retrouvées jusqu'ici remontaient à 3 000 ans, en Mésopotamie, et décrivaient des palais ou des objets de grande taille. Avant cette date, les représentations existantes semblaient peu précises, ne consistant qu'en une image schématique ou symbolique de l'objet ou de l'environnement.

Mais la découverte en Arabie saoudite et en Jordanie de pierres gravées vient remettre en question cette idée. Vieilles de 9 000 ans, ces gravures représentent des « *cerfs-volants du désert* » : des ensembles d'alignements de pierres et de murs, longs de plusieurs kilomètres, qu'on retrouve du Moyen-Orient à l'Asie centrale et qui servent de pièges pour rabattre des animaux. Ces représentations sont d'une très grande précision, ce qui pour les chercheurs indique que leurs créateurs sont soit les concepteurs des pièges soit ceux qui les utilisent, l'absence de vue aérienne rendant impossible à d'autres la maîtrise de ces ensembles complexes.

Cette maîtrise insoupçonnée de la représentation spatiale de l'environnement pourrait avoir servi aux humains du Néolithique à perfectionner leurs stratégies collectives de chasse, constituant une forme rudimentaire de communication par la gravure. ● **O. B.**

POUR EN SAVOIR PLUS

- Rémy Crassard *et al.*, « The oldest plans to scale of humanmade mega-structures » *PLOS ONE*, vol. XVIII, n° 5, 17 mai 2023.

© GLOBALKITES PROJECT

Un des « cerfs-volants du désert » représentés sur des gravures découvertes en Arabie Saoudite et en Jordanie.

● SCIENCE POLITIQUE

Élections municipales de 2020, une abstention record

Un collectif de chercheurs dirigé par Rémi Lefebvre et Sébastien Vignon a étudié les campagnes des élections municipales de 2020 dans 13 grandes villes françaises (plus de 100 000 habitants).

Ce scrutin a été marqué par une abstention record : 55 %, soit 20 points de plus qu'en 2014. En cause, une campagne électorale démarrée tardivement, une offre politique difficilement lisible en raison de l'absence de stratégie nationale et globale de la plupart des partis (sauf EELV), et enfin le covid qui a dissuadé bon nombre d'électeurs de se rendre aux urnes.

D'autres tendances émergent. D'abord, l'effacement des étiquettes politiques, en apparence. Bien que les investitures partisanes restent importantes pour contrôler les rivaux dans son camp et obtenir des moyens matériels, les étiquettes politiques se sont faites discrètes dans les discours comme dans les documents de campagne. Beaucoup de candidats ont préféré s'appuyer sur des collectifs citoyens. Par exemple, la campagne de la socialiste Anne Hidalgo a été portée par l'association Paris en commun qui a servi, entre autres, de structure juridique pour collecter les dons.

Ensuite, l'enjeu écologique s'est imposé dans la plupart des programmes, de la gauche à la droite, dépassant largement le cadre des listes EELV.

Enfin, ces élections ont été marquées par une tendance très forte à la reconduction des sortants, malgré le basculement de quelques villes, notamment dans le camp des écologistes. Ces changements sont intervenus surtout en cas d'absence de candidat sortant, comme à Bordeaux.

L'assise démocratique du pouvoir municipal urbain semble ainsi fragilisée, en raison d'une abstention croissante, notamment du côté des catégories populaires..

● **MAUD NAVARRE**

POUR EN SAVOIR PLUS

- Rémi Lefebvre et Sébastien Vignon, *Démobilisation électorale dans la France urbaine. Les élections municipales de 2020*, Presses universitaires de Rennes, 2023.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 11:18:31 AM

SOCIÉTÉ

Religion : en avoir ou pas

Ces dernières années, la peur des radicalisations jihadistes a focalisé l'attention sur les trajectoires de jeunes sans culture religieuse préalable, convertis *via* Internet ou par le biais de leur réseau de pairs. Pourtant, la religiosité resterait principalement dépendante de la socialisation familiale, affirment les chercheurs qui ont exploité les résultats de la dernière enquête « Trajectoires et origines ». En effet, 60 % des personnes se déclarant sans religion disent avoir reçu une éducation parentale dans laquelle la religion n'avait pas d'importance. Cette réponse confirme la poursuite du mouvement de désaffiliation religieuse, constaté en France depuis plus de dix ans : la part des personnes âgées de 18 à 49 ans se déclarant sans religion est passée de 45 % à 53 % entre 2008-2009 et 2019-2020, soit un taux bien supérieur à la proportion de personnes se réclamant du catholicisme (29 % des 18-59 ans) qui reste la religion majoritaire en France.

Il existe toutefois d'importantes variations entre les cultures : selon les chercheurs, c'est dans les familles musulmanes et juives qu'on observe le plus fort taux de reproduction religieuse avec respectivement 91 % et 84 % des enfants revendiquant la même religion que leurs parents, contre 67 % des enfants issus de familles catholiques. Une tendance similaire s'observe concernant les niveaux de religiosité puisque seuls 14,6 % des catholiques déclarent que la religion avait beaucoup d'importance dans leur famille, contre 16 % des bouddhistes, 20,8 % des autres chrétiens, 37,6 % des juifs et 42,7 % des musulmans.

© SOFICO14/ADOBE

Néanmoins, la majorité des personnes n'ayant pas suivi l'affiliation de leurs parents ont préféré quitter la religion plutôt que d'en choisir une autre. Cette mise à distance se retrouve d'ailleurs assez fréquemment (57 %) chez les personnes dont les parents ont des religions différentes, ou dont l'un des deux parents se déclare sans religion, signe selon les chercheurs que la mixité religieuse parentale est un puissant facteur de sécularisation.

BÉATRICE KAMMERER

POUR EN SAVOIR PLUS

- Lucas Drouhot *et al.*, « La diversité religieuse en France : transmissions intergénérationnelles et pratiques selon les origines », *Immigrés et descendants d'immigrés en France 2023*, Insee, 2023.

HISTOIRE

Humour de garnison

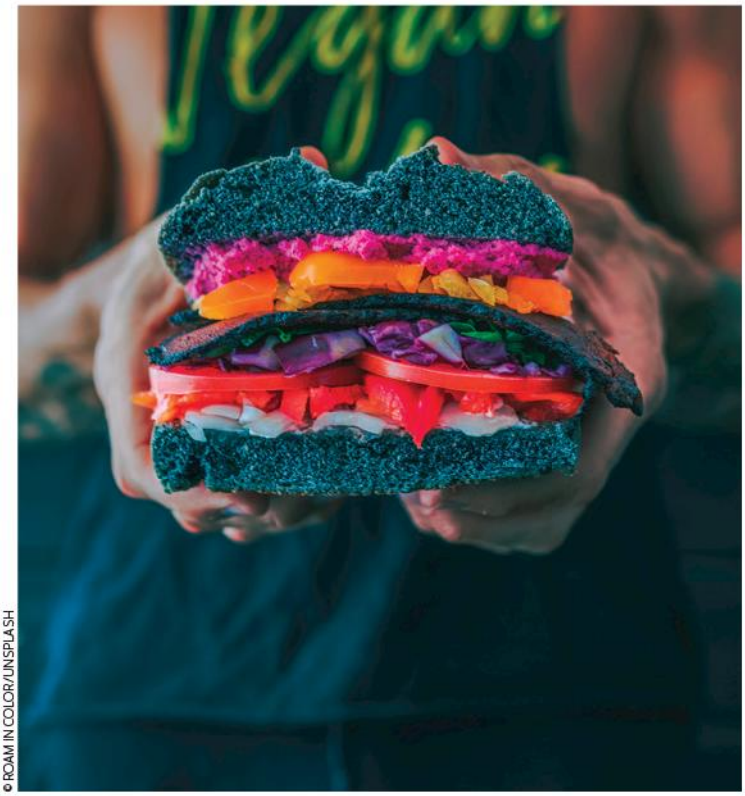
Les apprentis militaires aussi ont de l'humour. À l'École de l'air, les différentes promotions d'élèves officiers remplissent des cahiers de marche humoristiques. Une cinquantaine de ces journaux (ou cahiers), parus entre les années 1930 et 1988, a été conservée. Leur analyse, par l'historien Aurélien Poilbout, permet d'affiner notre compréhension de la relation des élèves officiers à l'institution. Poèmes, fables, dessins ou inventaires à la Prévert permettent d'abord d'illustrer la vie d'une promotion et de se moquer – toujours gentiment – de leur hiérarchie. Un ancien de l'école, après avoir « *quitté une famille pour en retrouver une autre* », parodiait « *sans vexation les travers caractéristiques des chefs* ». Les élèves se représentent ainsi en villageois gaulois à la Astérix, assiégés non pas par des garnisons de soldats romains mais par leurs propres cadres. La taquinerie se mêle souvent à l'admiration. Comme avec cet hélicoptère qui fait les « yeux doux » au général Vougny : une façon, selon A. Poilbout, de souligner le charisme et la maîtrise technologique de ce militaire réputé.

Le style des cahiers évolue avec la pop culture : très écrits jusque dans les années 1960, ils font peu à peu la part belle à des dessins inspirés par les caricaturistes du moment. Les sujets abordés, eux, restent tirés de leur quotidien – marches de nuit ou garde-à-vous à toute heure. Pour A. Poilbout, ces cahiers esquissent une microsociété : c'est une soupape d'expression pour les élèves qui, sans être blessants ni verser dans l'antimilitarisme, montrent qu'ils ont intégré les valeurs de l'école. **A.C.**

POUR EN SAVOIR PLUS

- Aurélien Poilbout, « Entre irrévérence et dévotion, les cahiers de marche de l'École de l'air », *Inflexions*, n° 53, 2023/2.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 11:18:31 AM



© ROAM IN COLOR/UNSPLASH

● ALIMENTATION

Les végétariens pensent-ils différemment ?

Lors des repas de famille, les débats autour de la consommation de viande peuvent être source de tensions. Et si végétariens et omnivores ne pensaient littéralement pas de la même manière ? Une étude de l'université de Grenoble publiée dans la revue *Personality and Individual Differences* démontre que les végétariens sont plus performants aux tests de réflexion cognitifs.

Cet exercice permettait de distinguer deux types de raisonnement (popularisés par le psychologue et économiste Daniel Kahneman) : le « système 1 » ou « *fast thinking* », plus instinctif, et le « système 2 » ou « *slow thinking* » utilisés lors de tâches complexes. Les végétariens utilisent plus souvent le système 2, alors que le raisonnement des omnivores est plus instinctif. Comment expliquer cette différence ? Être végétarien dans une société occidentale majoritairement omnivore demanderait plus d'efforts cognitifs. Les personnes à l'écoute des arguments scientifiques (et donc faisant appel à un raisonnement de type analytique) seraient plus disposées à devenir végétariennes. Mais attention, bien qu'une alimentation à base de plantes ait des conséquences positives sur la santé, il ne suffit pas de devenir végétarien pour devenir plus intelligent. L'impact de l'alimentation végétale sur les capacités cognitives n'est pas prouvé ! ● **SYBILLE BULOUP**

POUR EN SAVOIR PLUS

• Laurent Bègue et Kevin Vezirian, « Analytic cognitive style is inversely related to meat consumption », *Personality and Individual Differences*, n° 212, octobre 2023.

● SANTÉ PUBLIQUE

Le temps des repas, clé de l'équilibre

L'éducation à une alimentation saine et équilibrée est un enjeu de santé publique. Si les efforts institutionnels se sont généralement concentrés sur la diffusion de messages relatifs à l'équilibre alimentaire, à la qualité nutritionnelle des aliments et l'importance de l'activité physique, pourraient-ils avoir négligé d'autres recommandations, plus simples et plus ancrées dans le quotidien, telles que le fait d'accorder du temps aux repas en famille ? Telle est l'hypothèse d'une équipe de chercheurs allemands en psychologie de la santé.

Pour la vérifier, ils ont mené une étude randomisée auprès de 50 dyades de parents et enfants âgés de 6 à 11 ans. Après avoir rempli un questionnaire sur les habitudes alimentaires de leur famille, chaque dyade a été invitée à deux repas gratuits organisés par le laboratoire : l'un d'une durée équivalente à celle que les parents avaient déclarée comme habituelle, l'autre d'une durée majorée de 10 minutes. Le déroulement des deux repas a été déterminé aléatoirement sans que les familles soient informées de cette variation. Dans toutes les situations, les menus étaient basés sur les préférences alimentaires des enfants, et incluant tous la même quantité de fruits et légumes. À l'issue de l'expérience, les chercheurs ont constaté que les enfants mangeaient une quantité significativement plus élevée de fruits et légumes lorsque les repas duraient 10 minutes de plus, tandis que leur consommation de pain, charcuterie et dessert restait inchangée. En outre, leur sentiment de satiété global était aussi amélioré. Du côté des boissons, les repas plus longs étaient aussi associés à une augmentation des volumes absorbés, sans toutefois que cela soit au bénéfice d'une alimentation saine, puisque les enfants consommaient plus d'eau, mais aussi plus de sodas. ● **B.K.**

POUR EN SAVOIR PLUS

• Mattea Dallacker *et al.*, « Effect of longer family meals on children's fruit and vegetable intake. A randomized clinical trial », *JAMA Network*, vol. VI, n° 4, 3 avril.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 11:18:31 AM

© STEPHEN ANDREWS/UNSPLASH

● ÉTHOLOGIE

Grandir avec un animal

Si côtoyer des animaux a longtemps fait partie de la vie quotidienne des enfants, cela ne fait que quelques décennies que les scientifiques se sont penchés sur les bénéfices de ces interactions. Pour faire le point sur la question, deux chercheurs français en éthologie ont réalisé une revue de littérature. Leur synthèse montre que l'attention s'est d'abord historiquement tournée vers les usages thérapeutiques de l'animal auprès d'enfants présentant des troubles du spectre autistique, dont l'efficacité pour développer les comportements prosociaux et réduire les troubles autistiques – crises et stéréotypies – a été mise en évidence dès la fin des années 1950.

Mais le fait de grandir auprès d'animaux de compagnie présenterait également des avantages substantiels pour les enfants et adolescents au développement typique : prévention des allergies, réduction de la sédentarité, diminution du stress, ainsi que des bienfaits sur le plan cognitif. En effet, cette interaction pourrait favoriser le développement du langage non verbal, l'appréhension des concepts biologiques tels les cycles de vie, et jouer un rôle motivationnel dans les apprentissages et la prise d'autonomie. Malgré ces constats enthousiasmants, les chercheurs se montrent prudents : ils pointent la grande variabilité des résultats des études ainsi que des biais méthodologiques qui persistent dans un champ de recherche encore peu investi. ● **B.K.**

POUR EN SAVOIR PLUS

- Nicolas Dollion et Marine Grandgeorge, « L'animal de compagnie dans la vie des enfants au développement typique et atypique et de leur famille », *La Revue internationale de l'éducation familiale*, n° 50, 2022/1-2.

● PSYCHOLOGIE

L'exercice physique, plus efficace que les psychothérapies

Rien ne sert de courir ? Eh bien si, à croire cette synthèse australienne de plus de 1000 études comparant exercices physiques, traitement chimique et psychothérapie pour traiter un trouble mental. Selon les chercheurs, les données de ces quelque 128 000 participants indiqueraient qu'un exercice physique régulier, quel qu'il soit (yoga, pilates, marche, musculation…), serait globalement plus efficace qu'une psychothérapie ou des médicaments pour soigner une dépression, un trouble anxieux ou des symptômes de détresse psychologique.

Si pour une dépression, les exercices de musculation s'avèrent les plus efficaces, pour les troubles anxieux ce seraient plutôt les pratiques psychocorporelles, comme le yoga. Car, au-delà du bien-être physique qu'apportent ces exercices, ils agissent également sur le cerveau, comme à travers la libération de sérotonine, un neuromodulateur jouant un rôle clé dans la dépression. Les mieux servis ne seront pas nécessairement les sportifs les plus endurants, puisque plus de 2 h 30 par semaine de sport intensif seraient moins bénéfiques sur la santé mentale qu'une pratique plus légère. Le caractère trop fastidieux et contraignant de l'activité intensive pourrait donc s'avérer contre-productif. Les effets de l'exercice physique ont tendance à s'estomper au-delà des 12 semaines de pratique. Enfin, malgré ces données intéressantes, il semble peu probable que le sport, à lui seul, suffise à traiter n'importe quel type de trouble mental. Les plus tenaces nécessiteront certainement toujours un soutien psychothérapeutique ou pharmacologique en plus. ● **M.O.**

POUR EN SAVOIR PLUS

- Ben Singh *et al.*, « Effectiveness of physical activity interventions for improving depression, anxiety and distress. An overview of systematic reviews », *British Journal of Sports Medicine*, 2023.

© FLAMINGO IMAGES/ADOBE

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 11:18:31 AM

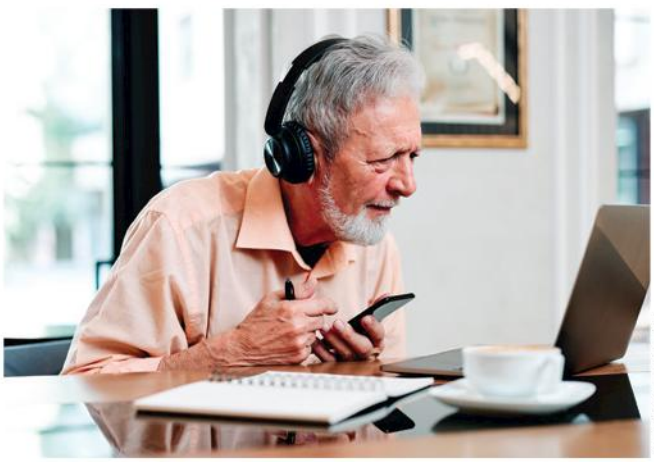
● PÉDAGOGIE

Apprendre à tout âge, c'est possible

Vous projetez à l'approche de votre retraite d'apprendre le chinois, de vous mettre à l'informatique ou bien d'apprendre un instrument de musique ? Allez-y sans crainte, suggère cette étude américaine ! Non seulement c'est possible, mais vous allez peut-être même améliorer vos facultés cognitives par ces apprentissages. Pour arriver à cette conclusion, les chercheurs en psychologie ont soumis deux groupes de personnes, âgées en moyenne de 66 à 69 ans, à plusieurs types d'apprentissages. Ils devaient apprendre l'espagnol, à se servir d'un iPad, à peindre ou à faire des compositions musicales. Ils avaient deux heures de cours par jour et des devoirs à la maison. Les chercheurs les ont soumis à des tests cognitifs avant, pendant et jusqu'à douze mois après l'expérience. Ils ont notamment testé leurs facultés d'attention, d'inhibition, leur mémoire de travail et leur mémoire verbale, à partir de tâches qui n'avaient pas été entraînées pendant l'expérience.
Résultat : leurs performances ont tendance à s'améliorer de manière significative. Des bons résultats qui se maintiennent dans le temps et augmentent. Il semblerait donc que ces seniors aient les mêmes capacités d'apprentissage de type scolaire qu'un enfant ou un adolescent. Ce serait notamment le fait d'apprendre plusieurs tâches simultanément qui pourrait expliquer ces bons résultats. Par ailleurs, la constitution de vraies classes avec des interactions entre participants a aussi pu créer une émulation collective. Il n'est donc jamais trop tard pour apprendre ! ● **MARC OLANO**

POUR EN SAVOIR PLUS

• Leah Ferguson *et al.*, « One-year cognitive outcomes from a multiple real-world skill learning intervention with older adults », *Aging & Mental Health*, avril 2023.



© CHIKA MILAN/ADOBE

● ÉDUCATION

1 bachelier sur 5 change d'académie pour poursuivre ses études

Soit un taux en augmentation depuis 2010. L'analyse de la mobilité étudiante met en lumière le rôle des inégalités scolaires, sociales et territoriales : on observe une surreprésentation des jeunes issus des catégories très favorisées, ainsi que de ceux ayant obtenu un bac général avec la mention très bien. Mais le principal facteur de mobilité reste l'indisponibilité sur son territoire d'une offre de formation correspondant à ses aspirations. ● **B.K.**

POUR EN SAVOIR PLUS

• Alix Delahaye-Le Mault *et al.*, « La mobilité géographique à l'entrée dans l'enseignement supérieur », *Note d'information du SIES*, mars 2023.

99% des enseignants et directeurs du 1er degré satisfaits de leurs relations avec les élèves

C'est un des résultats encourageants de la dernière enquête de climat scolaire. 86 % des personnels déclarent se sentir bien au sein de leur école. Mais ils sont aussi 55 % à estimer qu'il y a de la violence dans leur établissement. 37 % rapportent avoir subi de l'arrogance ou du mépris. En outre, 1 personnel sur 2 juge que ses conditions d'exercice se sont dégradées, avec 61 % faisant état d'épuisement au travail. ● **B.K.**

POUR EN SAVOIR PLUS

• Hélène Fréchou et Catherine Simon, « Résultats de l'enquête nationale de climat scolaire et de victimation 2022 auprès des directeurs d'école et des enseignants du premier degré », 2023.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 11:18:31 AM

© PARC GALEA

BIOGRAPHIE
Docteure en anthropologie, spécialiste des nouvelles conditions migratoires, autrice de *Femme, vie, liberté* (La Découverte, à paraître en septembre 2023).

PORTRAIT

Chowra Makaremi, une contre-mémoire iranienne

Qu'elle travaille sur l'Iran, son pays d'origine, ou sur le statut des étrangers en France, Chowra Makaremi laisse dans ses recherches toute leur place à la subjectivité et aux émotions.

ADELE CAILLETEAU

Chowra Makaremi a 7 mois quand sa mère, Fatemeh Zarei, opposante politique à la République islamique d'Iran est emprisonnée. Elle a 7 ans quand elle disparaît au cours de l'exécution massive de milliers d'opposants, en 1988. Ce « massacre des prisons », aussi intime pour C. Makaremi qu'il est encore tabou en Iran, est le fondement du travail de recherche de l'enfant devenue anthropologue. « *Comment l'absence des corps emprisonne-t-elle nos mémoires, là où le politique griffe au plus intime ? Là où seul l'intime reste en témoignage d'une politique ?* » demande la chercheuse au CNRS dans son film documentaire *Hitch, une histoire iranienne*, sorti en 2019.

Cette enquête sur ce qu'il se passe « *quand l'histoire a effacé les êtres* » est l'aboutissement d'un travail commencé quinze ans auparavant grâce à une découverte fortuite : celle, à l'hiver 2004, des mémoires de son grand-père maternel. Aziz Zarei les a rédigées à partir de 1988 et la mort de sa seconde fille – la première avait été emprisonnée et tuée par le régime en 1982 – pour garder une trace de la tragédie. Chowra Makaremi s'attelle à leur traduction, en parallèle de sa thèse. La contestation populaire qui se met en place après les élections de 2009 – le pouvoir est accusé de fraude électorale par une partie de la population – motive la chercheuse. « *Ce mouvement vert prodémocratique secoue toute une génération qui est la mienne,* explique-t-elle. *Réinscrire la mémoire des opposants politiques des années 1980, c'était une façon d'outiller les militants politiques face à l'État.* » *Le Cahier d'Aziz* est publié en 2011, complété d'une longue postface qui décrit comment « *l'histoire pénètre les vies individuelles* ».

LA DÉTRESSE D'UNE MILITANTE

Le sujet est intime, la démarche de la chercheuse subjective. Et elle l'assume, citant d'emblée le sociologue états-unien Howard Becker : « *La question n'est pas de savoir si le chercheur prend parti mais* whose side are we on ? (de quel côté sommes-nous ?) » C'est même son engagement qui l'a conduite à la recherche. Sa thèse visait à dénouer un paradoxe : alors que les militants gagnaient des combats juridiques en faveur des migrants, la situation de ces derniers se dégradait. Elle-même le vivait au quotidien : cette diplômée de Sciences po a travaillé de 2005 à 2008 avec l'association Anafé dans la « zone d'attente » de l'aéroport de Roissy, centre de détention pour les étrangers qui ne sont pas admis à entrer dans le pays. « *J'ai commencé cette thèse à partir de la détresse vécue en tant que militante* », souligne-t-elle aujourd'hui.

Son travail est récompensé en 2021 par la médaille de bronze du CNRS. C'était un peu avant que la mort de la jeune Mahsa Amini en septembre 2022, trois jours après son arrestation par la police des mœurs, éveille un mouvement majeur de contestation en Iran. Cet événement est le point de départ de son prochain livre, à paraître en septembre à La Découverte. Encore une nouvelle forme d'écriture, loin des articles scientifiques dans lesquels l'anthropologue se sent « *engoncée* » : il sera sa chronique, presque au jour le jour sur les événements. « *J'ai écrit le livre que j'aimerais lire plus tard, si je devais travailler dans dix ans sur le mouvement Femme, vie, liberté. Pour avoir la trace des microévénements qui ne font pas date,* précise-t-elle. *Un livre humble, qui nous introduit un monde.* »

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 12:50:56 PM

© SAMUËL BERTHET

● FABIEN TRÉCOURT
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

CULTURE POP

Épistémologie du jeu vidéo

Depuis sa sortie au cinéma début avril, le film américano-japonais consacré à *Super Mario Bros* bat tous les records : il passe le cap du milliard de dollars de recettes en seulement trois semaines, et reste pour l'instant le film le plus vu de l'année. En France aussi, plus de six millions de petits et grands ont envahi les cinémas, en famille, en couple, entre amis… Comment expliquer un tel succès, alors que *Les Trois Mousquetaires : D'Artagnan*, de Martin Bourboulon était également à l'affiche ?

Les icônes comme Mario ou les Pokémon touchent un public plus large que les stars de cinéma et les groupes de pop. Le jeu vidéo est la première industrie culturelle au monde, avec des recettes estimées entre 180 et 300 milliards de dollars en 2022 – loin devant le cinéma et la musique réunis. C'est aussi un loisir plus répandu qu'on l'imagine. Environ deux Françaises et Français sur trois jouent « *au moins occasionnellement* », selon le Syndicat des éditeurs de logiciels de loisirs.

Si ces chiffres semblent en décalage avec la réalité, c'est que notre représentation des pratiques vidéoludiques est faussée, explique un collectif d'universitaires au terme d'une enquête sur « les jeux vidéo au quotidien ». À l'image de la lecture, qui ne se réduit pas à celle d'un roman au coin du feu, le jeu vidéo n'est pas l'apanage d'ados en tailleur devant un écran de télé, manette en main. La majorité des pratiquants sont des adultes jouant sur smartphone, dans une salle d'attente ou les transports, par exemple. Par ailleurs, beaucoup de jeunes pratiquent peu eux-mêmes, mais regardent des parties ou des compétitions en vidéo sur Internet. Autrement dit, le jeu vidéo est un loisir protéiforme et banalisé. Les études sur le sujet ont longtemps peiné à le voir, en raison d'un « biais scolastique » décrit par Pierre Bourdieu dans ses *Méditations pascaliennes* (1997) : « *C'est-à-dire*, expliquent les auteurs, *la situation dans laquelle le modèle théorique de la pratique, construit à partir d'une lecture lettrée, est pris pour la pratique elle-même, faute d'enquête.* »

Concrètement, un cliché a été pris pour point de départ de nombreuses recherches, occultant ainsi une réalité plus complexe et nuancée… En soulignant au contraire « *le caractère ordinaire et modulable de ces pratiques* », dans le quotidien de millions de personnes, cette enquête montre que le jeu vidéo devient – plus qu'un loisir, un sport ou même un art – une véritable culture. ●

© NINTENDO 2018

À LIRE

- ***La Fin du game ? Les jeux vidéo au quotidien***
  Hovig Ter Minassian *et al.*, Presses universitaires François-Rabelais, 2021.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 12:50:56 PM

ENJEU

ÉDUCATION POSITIVE, POURQUOI ELLE DIVISE LES PSYS

© IMAGESOURCE/GETTY

En quelques années, l'éducation positive s'est imposée comme un nouveau paradigme. Idéal éducatif aux yeux de certains psychologues, elle est décriée par d'autres qui en font l'emblème d'une société en perte de repères. Mais pourquoi une telle guerre de tranchées ? BÉATRICE KAMMERER

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 12:50:56 PM

NOTION

TIME-OUT : CE QU'EN DIT LA SCIENCE

● BÉATRICE KAMMERER

C'est une bataille médiatique qui n'en finit plus. À en croire les titres des journaux, l'éducation positive serait responsable de presque tous les maux de la société : on lui reproche une épidémie d'enfants tyranniques, on l'accuse de pousser les éducateurs au *burn-out*, on prophétise l'émergence d'une future génération d'adultes asociaux, narcissiques et insensibles à l'intérêt collectif. Pourtant, rares étaient ceux qui avaient entendu parler de ce modèle éducatif il y a seulement dix ans.

HISTOIRE D'UNE *SUCCESS STORY*

Tout commence en 2006 avec la publication par le Conseil de l'Europe d'une recommandation destinée à fixer des objectifs communautaires pour la parentalité du 21e siècle. C'est là qu'apparaît officiellement pour la première fois le concept de « parentalité positive », défini comme un comportement « *fondé sur l'intérêt supérieur de l'enfant, qui vise à l'élever et à le responsabiliser, qui est non violent et lui fournit reconnaissance et assistance, en établissant un ensemble de repères favorisant son plein développement* ». Dans le rapport scientifique qui l'accompagne, la sociologue britannique Mary Daly expose les enjeux : après l'adoption en 1989 de la Convention internationale des droits de l'enfant qui a redéfini « *la place de l'enfant dans la société, mais aussi la relation entre parents et enfants* », il est urgent d'ajuster les standards parentaux à cette vision contemporaine de l'enfant. Quatre piliers sont ainsi mis en avant pour définir la mission des parents : la nécessité d'éduquer dans le respect des besoins affectifs de l'enfant, celle de tenir compte de son opinion et de son vécu, celle de renforcer son pouvoir d'agir, mais aussi celle de lui fixer des limites et des règles. À l'époque, le texte ne suscite guère d'émoi, se souvient le sociologue Claude Martin, spécialiste des politiques sociales et familiales, qui avait pris part à certains travaux préparatoires : « *Les propositions formulées étaient plutôt consensuelles, nuancées et étayées par un examen de la littérature scientifique. Qui aurait pu se dire opposé au projet d'offrir à l'enfant un environnement plus épanouissant ?* »

C'est pourtant dans le champ académique qu'apparaissent les premières objections, résumées dans l'ouvrage collectif, *« Être un bon parent ». Une injonction contemporaine* (2014) : les chercheurs y pointent un risque de surresponsabilisation des éducateurs, de fragilisation de leur confiance en eux, associée à la crainte d'une « *normalisation extrême* » de leur rôle, notamment induite par le choix de l'adjectif « positif » qui renvoie implicitement au « négatif » toute attitude divergente.

Du côté du grand public au contraire, l'heure est au plébiscite de la parentalité positive et de ses variantes – éducation non violente, éducation positive, parentalité bienveillante, etc. Les ateliers, conférences et formations sur le sujet se multiplient, tandis que le marché éditorial explose : *Pour une enfance heureuse* (2014) de la pédiatre Catherine Gueguen ou encore *« J'ai tout essayé ! »* (2011) de la psychothérapeute Isabelle Filliozat sont tous deux écoulés à des centaines de milliers d'exemplaires. « *Les données Europresse montrent qu'entre 2010 et 2015, on est passé en France d'à peine quelques dizaines d'articles de presse par an à près d'un millier, dont plus de 90 % étaient élogieux à l'égard de l'édu-*

Faut-il isoler dans sa chambre un enfant qui a outrepassé les règles ? Telle est la question qui cristallise depuis plusieurs mois le débat entre partisans et opposants de l'éducation positive. Face à la violence de la polémique, on en oublierait presque que ce type de punition a longtemps fait figure de compromis entre les deux camps, en proposant une alternative aux châtiments corporels sans départir l'adulte de sa position dominante.

En 2006, les experts scientifiques du Conseil de l'Europe la citaient dans leur rapport sur « La parentalité positive dans l'Europe contemporaine » comme une attitude compatible avec une éducation non violente. Même Isabelle Filliozat se montrait alors nuancée à l'égard du « *time-out* » souvent traduit en français par « temps mort » : dans « *J'ai tout essayé !* » (2011), elle soulignait son utilité pour permettre « *à l'adulte de se calmer et reprendre le contrôle de lui-même* », lui évitant ainsi d'agir sous le coup de la colère. La donne change en octobre 2022, après la révélation dans *Le Figaro* du projet du Conseil de l'Europe d'en finir avec le *time-out* : une annonce rapidement démentie, résultant d'un malentendu entre l'institution et les associations de lutte contre les violences éducatives ordinaires. Qu'importe, la machine médiatique est lancée : 350 cliniciens montent au créneau pour défendre le *time-out* et condamner « *la dérive de la parentalité "exclusivement" positive* » : « [Les enfants] *ont besoin qu'on les aide à contenir leurs pulsions* », écrivent-ils. En février 2023, la psychologue Caroline Goldman interviewée par *Le Monde*, relance la polémique, en présentant le *time-out* comme la « *méthode idéale* » pour éduquer un enfant. S'ensuit une levée de boucliers des partisans de la bienveillance : d'aucuns s'insurgent d'un retour au dressage pavlovien, tandis qu'un collectif de 280 chercheurs dénonce le manque de preuves scientifiques à l'appui d'une pra-

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 12:50:56 PM

© BONNINSTUDIO/STOCKSY/ADOBE

tique souvent dévoyée. Une équipe de chercheurs américains a en effet montré en 2017 que 85 % des parents l'appliquaient d'une manière non conforme aux recommandations ❶.

Car pratiquer le *time-out* ne se résume pas à envoyer l'enfant dans sa chambre au moindre écart. En effet, son efficacité repose sur un protocole complexe qu'ont rappelé dans une récente publication deux chercheurs en psychologie du développement ❷ : il doit par exemple être réservé aux comportements violents et/ou mettant en jeu la sécurité, ne pas être utilisé avant l'âge de 3 ans, ni durer plus de cinq minutes et, surtout, impérativement s'inscrire dans le cadre global d'une relation parent-enfant bienveillante. De quoi réconcilier tout le monde ?

B.K.

❶ Andrew Riley *et al.*, « A survey of parents' perceptions and use of time out compared to empirical evidence », *Academic Pediatrics*, vol. XVII, n° 2, mars 2017.

❷ Géraldine Maigret et Édouard Gentaz (2023). *Parentalité, pratiques éducatives et punitions : que disent les recherches scientifiques ?* *A.N.A.E.*, n° 183, 2023.

cation positive, calcule le sociologue Nicolas Marquis. *Il faudra attendre 2017-2018 pour que le discours se nuance.* » Aujourd'hui, le chercheur estime à 40 % la proportion d'articles qui adoptent un point de vue critique sur le courant. Mais que lui reproche-t-on exactement ?

Quand on l'interroge sur les controverses suscitées par la parentalité positive, C. Martin soupire : « *Certains ont l'impression de réinventer la poudre, alors qu'ils ne font que revisiter des débats bien antérieurs à l'émergence de ce courant, tels que ceux relatifs au rôle et aux prérogatives des parents, déjà très vifs avant la Seconde Guerre mondiale.* » Il faut dire qu'en se présentant comme l'incarnation des idéaux éducatifs de son temps, l'éducation positive a involontairement attiré contre elle l'attention des plus méfiants à l'égard des évolutions contemporaines.

LE SPECTRE DE L'ENFANT-ROI

Une première série de critiques met ainsi en cause l'ambition de l'éducation positive de reconnaître à l'enfant un statut de personne à part entière, égal en droits aux adultes. On la retrouve tant sous la plume de chercheurs qui dénoncent les dérives du « culte de l'enfant » ❶, que sous celle de praticiens, comme la psychologue Caroline Goldman qui enjoint les parents à renouer avec un simple et ferme *File dans ta chambre !* (2e éd., 2023).

Cette évolution de la place de l'enfant est pourtant bien plus ancienne. Héritée de la réflexion des pédagogues de l'éducation nouvelle, tels que Célestin Freinet ou Maria Montessori, qui, dès le 19e siècle, tentent d'inventer de nouvelles manières d'éduquer, moins autoritaires et plus adaptées au rythme de l'enfant, elle se démocratise à partir des années 1960 grâce au succès des théories éducatives de la pédiatre et psychanalyste Françoise Dolto, qui promeut la figure de l'enfant expressif ❷, considéré dès la naissance comme un être de langage avec qui il est possible – et nécessaire – de dialoguer. L'ultime étape sera franchie en 1989 avec la reconnaissance des droits de l'enfant, qui élèvent ce dernier au rang d'acteur social, doté d'une capacité de penser et d'agir. Le statut de l'enfant devient alors irréductiblement ambivalent, souligne le sociologue François de Singly dans son ouvrage *Les Adonaissants* (2006) : il est à la fois « petit » car vulnérable et dépendant des adultes, mais aussi « grand » car leur égal en droits et en dignité.

Une ligne de crête périlleuse, qui contraint les éducateurs à naviguer entre le risque d'une domination adulte abusive et celui d'une destitution totale de leur position. On voit alors ressurgir dès la fin des années 1990 la tension multiséculaire, déjà présente chez Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), entre laxisme et autoritarisme : et si nous étions insidieusement passés *De l'enfant roi à l'enfant tyran,* alerte

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 12:50:56 PM

le psychologue cognitiviste Didier Pleux (2002) ? Et si la démocratie familiale n'était pas si bénéfique à l'enfant, avance de son côté en 2006 le psychologue Daniel Coum [3] ?

Une autre série d'objections vise la volonté de l'éducation positive d'instaurer un nouveau regard sur l'enfant, plus optimiste, plus confiant et plus attentif à son bien-être. Si les prémices de cette posture peuvent se retrouver dès le début du 20e siècle dans la méthode d'autosuggestion du pharmacien Émile Coué, ou du mouvement de la « pensée positive » prônée par le pasteur Vincent Peale dans les années 1950, c'est Martin Seligman qui l'a érigée au rang de science. En 1998, alors président de l'influente American Psychological Association, il prononce un discours appelant à faire de la psychologie une discipline non plus seulement tournée vers l'étude de la pathologie, mais également capable de comprendre ce qui rend les gens heureux et résilients : la psychologie positive était née, suscitant à l'échelle internationale un vaste engouement pour les recherches et les interventions tournées vers le bien-être de l'enfant et le développement de ses compétences émotionnelles. Une ambition éthiquement louable, qui, selon les spécialistes, comporte toutefois des écueils.

En 2017, dans *Et si nous laissions les enfants respirer*, le psychopédagogue Bruno Humbeeck *(p. 30)* met en garde contre les attitudes parentales de surprotection. L'année suivante, les sociologues Edgar Cabanas et Eva Illouz dénoncent dans *Happycratie* la « *tyrannie du bonheur* » promue par le marché très lucratif du développement personnel. Selon les partisans de la bienveillance éducative, cette relecture positive doit surtout conduire à réinterpréter les comportements indésirables de l'enfant, non plus comme signes de transgression, mais comme preuves d'immaturité : « *L'enfant ne cherche ni à tendre un piège à ses parents ni à les tester. Il n'en a tout simplement pas les capacités intellectuelles* », peut-on lire chez I. Filliozat. Cette vision n'a pourtant rien d'un consensus scientifique : « *L'enfant de parents positifs est un bon sauvage* », ironisait ainsi le pédopsychiatre Patrick Ben Soussan dans *Comment survivre à ses enfants* (2019) tandis que le sociologue Wilfried Lignier regrettait l'occultation de la face sombre de l'enfance – conflits, jeux de pouvoir, rivalités – au nom d'un « *irénisme de principe* », soit une attitude visant la compréhension mutuelle par l'évitement des conflits [4].

DU PARENT JARDINIER AU PARENT ÉPUISÉ

Mais ce qui est le plus reproché à l'éducation positive, c'est d'avoir considérablement complexifié la mission parentale. À tel point qu'être un bon parent ne semble plus à la portée du quidam : pour mériter le titre, il faut non seulement être à l'écoute inconditionnelle des besoins de son enfant, lui permettre de développer tout son potentiel, mais également renoncer à toute forme de violences éducatives. Un progrès indiscutable, quand on se souvient de l'ampleur des châtiments corporels et des humiliations qui ont si durablement été considérés comme normaux, efficaces, voire indispensables pour éduquer l'enfant, en dépit de nombreuses preuves de leur inefficacité pour l'intégration des règles et de leur nocivité sur le développement de l'enfant. Aussi légitime soit-elle, l'abolition de ces violences éducatives n'en soulève pas moins des difficultés, à commencer par celle de leur définition : si nul ne conteste que des insultes ou des coups constituent des violences, tous ne s'accordent pas sur le statut de contraintes plus légères, telles que la mise au coin ou la privation de loisirs, ni sur celui des récompenses.

En outre, l'abandon de la coercition exige des parents qu'ils mobilisent d'autres leviers éducatifs, tels que la négociation. On a ainsi vu se diffuser en France, dès la fin des années 2000, des méthodes éducatives venues des États-Unis, tels que la « discipline positive » de la psychologue Jane Nelsen qui valorise des sanctions constructives visant la réparation des préjudices causés, ou inspirée de la « communication non violente » du psychologue américain Marshall Rosenberg qui met l'accent sur la verbalisation des émotions des parents comme des enfants. Très axées sur les techniques de communication, ces approches ont été critiquées pour avoir ouvert la voie à une forme de manipulation de l'enfant. Le pédopsychiatre Daniel Marcelli avait ainsi dénoncé *Le Règne de la séduction* (2012), à laquelle recourraient désormais les parents pour faire obéir l'enfant sans avoir à s'opposer à lui frontalement.

Les parents se trouvent de fait saturés de responsabilités, à la fois sommés d'aider l'enfant à développer sa

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 12:50:56 PM

© RODIULIAN/ADOBE

personnalité et « devenir lui-même » mais aussi parallèlement tenus entièrement responsables de sa réussite, individuelle et scolaire, et de son bon épanouissement. La formatrice en pédagogie positive Catherine Dumonteil-Kremer encourage à ce titre la posture du « parent jardinier », proposée par la professeure de psychologie et de philosophie américaine Alison Gopnik, qui arrose et laisse pousser, prend soin de l'écosystème en présumant que la nature fera le reste, contre celle du « parent potier », qui cherche à tout façonner du devenir de l'enfant. Cette image séduisante rappelle pourtant à bien des égards les différents types d'hyperparentalité, contre lesquels met en garde le psychopédagogue Bruno Humbeeck, tels que le parent-hélicoptère – qui tourne autour de l'enfant en manifestant une vigilance exacerbée –, le parent-curling – qui agit sur l'environnement dans l'espoir d'influencer positivement la trajectoire de l'enfant – ou le parent-drône – qui surveille et élimine préventivement tout danger et obstacle *(p. 30)*.

Il serait pourtant abusif de tenir l'éducation positive pour seule responsable de cette tendance au surinvestissement. Deux évolutions sociales plus anciennes y ont contribué : d'une part, la légalisation de la contraception et de l'IVG, qui ont fait des adultes les seuls responsables de la venue au monde de l'enfant et, d'autre part, la montée en puissance de politiques publiques de soutien à la parentalité qui, au nom d'une rationalisation des moyens, sont devenues de plus en plus contrôlantes : « *Les compétences parentales spontanées, jusqu'ici valorisées par les figures de proue du conseil aux mères – comme le médecin américain Benjamin Spock –, ont commencé à être mises en doute* », retrace C. Martin, qui cite l'essor dès les années 1990 dans les pays anglo-saxons d'une conception déterministe de l'enfant selon laquelle « tout » se jouerait avant 3 ans et dont on retrouve aujourd'hui trace dans les travaux sur les « 1 000 premiers jours ». Dès lors, comment s'étonner qu'environ 5 à 10 % des parents en viennent à traverser un épisode de *burn-out* ? Selon la professeure de psychologie du développement Isabelle Roskam qui a mené des études sur les mères, les plus à risque de faire un *burn-out* seraient aussi celles mettant le plus l'accent sur la notion de responsabilité parentale ❺.

> « AUJOURD'HUI, ON NE DÉFEND PLUS UNE POSTURE ÉDUCATIVE SUR LA BASE D'ENJEUX MORAUX, MAIS EN MOBILISANT DES ARGUMENTS SCIENTIFIQUES, CONSIDÉRÉS COMME IRRÉFUTABLES. »
>
> **NICOLAS MARQUIS**
> DOCTEUR EN SOCIOLOGIE

LE PARI DE L'ÉQUILIBRE

Éreintés, culpabilisés, les parents ne sauraient en outre plus à quel saint se vouer. On en veut pour preuve leur recours croissant aux services de coach et autres consultants en parentalité, dont l'offre a décuplé depuis quelques années. Il faut reconnaître que les experts médiatiques n'ont guère contribué à apaiser les parents. Au contraire, leurs discours contradictoires et dogmatiques semblent plutôt les avoir plongés au cœur d'un vaste champ de bataille : « *La parentalité positive respecte les besoins et les droits des enfants et des parents, donc on ne peut pas être contre* », clamait I. Filliozat en 2020 au micro de France Culture. « *L'éducation positive prône un bain incestuel* » et un « *déni de la différence des générations* », rétorquait plus récemment C. Goldman dans les colonnes de *Charlie Hebdo*. Une radicalité qui a aussi profité du regain d'intérêt pour les preuves scientifiques et du succès des neurosciences, analyse N. Marquis : « *Aujourd'hui, on ne défend plus une posture éducative* »

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 12:50:56 PM

sur la base d'enjeux moraux mais en mobilisant des arguments scientifiques, considérés comme irréfutables. Les uns comme les autres en viennent alors à piocher, de manière plus ou moins rigoureuse, dans la littérature académique, pour justifier leurs positions. » L'urgence ne serait-elle donc pas à introduire de la nuance, de la complexité et de l'esprit critique ?

UN PROBLÈME GLOBAL ?

On pourrait à ce titre se réjouir de l'émergence récente de positions plus mesurées, reconnaissant à la parentalité positive ses apports autant que ses écueils, telles que celles que propose la blogueuse Marie Chetrit dans son livre *Éducation positive : une question d'équilibre ?* (2021). À moins que le problème soit plus global, comme le redoute C. Martin : « *Nous vivons actuellement un moment politique et social extrêmement sérieux, où les adultes ne savent plus quelles normes et idéaux méritent d'être conservés et transmis aux jeunes générations, qui soient suffisamment fédérateurs pour les réconcilier avec les dysfonctionnements du monde d'aujourd'hui, et suffisamment enthousiasmants pour épancher leur angoisse de l'avenir.* » ●

❶ Serge Dupont, Moïra Mikolajczak et Isabelle Roskam, « The cult of the child. A critical examination of its consequences on parents, teachers and children », *Social Sciences*, vol. XI, n° 3, mars 2022.

❷ Alain Ehrenberg et Nicolas Marquis, « Quel rétablissement pour la psychanalyse ? L'enfant-individu et ses troubles à l'âge de l'autonomie normative », *Nouvelle revue de l'enfance et de l'adolescence*, n° 8, 2023/1.

❸ Daniel Coum, « La démocratie familiale est-elle un progrès… pour l'enfant ? », *in* Daniel Coum (dir.), *La famille change-t-elle ?* Érès, 2006.

❹ Wilfried Lignier, « Le premier âge de la domination. Des définitions de la petite enfance aux pratiques enfantines », *Revue française de pédagogie*, n° 217, 2022/4.

❺ Isabelle Roskam et Moïra Mikolajczak, *Le Burn-out parental. Comprendre et prendre en charge*. De Boeck, 2018.

LES POUR

© DR

ISABELLE FILLIOZAT

Psychothérapeute, autrice de plusieurs *best-sellers*, c'est une des figures les plus médiatiques de l'éducation positive en France. Depuis 2015, elle est à la tête d'une entreprise de formation en coaching parental, où elle défend une approche centrée sur la reconnaissance des émotions et des besoins affectifs de l'enfant, qu'elle considère à l'origine de la plupart des comportements jugés transgressifs. Elle a également assuré en 2019, la vice-présidence de la « Commission sur les 1000 premiers jours ».

© DR

CATHERINE GUEGUEN

Militante contre les violences éducatives, passionnée de neurosciences, la pédiatre Catherine Gueguen apparaît comme la caution scientifique du courant de l'éducation positive. Dans ses livres, elle vulgarise les recherches les plus à même de légitimer les pratiques d'éducation bienveillante et de prouver les effets délétères des attitudes parentales coercitives. Elle est coresponsable du diplôme universitaire d'accompagnement de la parentalité à Sorbonne Université, destiné aux pédiatres et futurs médecins.

© ERES EDITIONS

OLIVIER MAUREL

Militant pacifiste, Olivier Maurel est le cofondateur en 2005 de l'Observatoire de la violence éducative ordinaire, qui a contribué à faire adopter en 2019 la loi « antifessée ». Dans ses livres tels que *Oui, la nature humaine est bonne ! Comment la violence éducative ordinaire la pervertit depuis des millénaires* (2009), il s'appuie sur une analyse anthropologique pour dénoncer l'ampleur des violences éducatives qu'il considère comme un invariant à travers les époques et les civilisations.

© DR

CATHERINE DUMONTEIL-KREMER

Initiatrice en 2004 de la Journée de la non-violence éducative en France, Catherine Dumonteil-Kremer a forgé le concept de « parentalité créative », qui invite les parents à réinventer leurs pratiques en analysant l'éducation qu'ils ont eux-mêmes reçue. Autrice de nombreux ouvrages d'éducation, proche des mouvements alternatifs défendant l'allaitement long et l'instruction en famille, elle est également à la tête d'un réseau d'une centaine de consultantes en parentalité, formées à ces méthodes.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 12:50:56 PM

REPÈRES

ÉDUCATION POSITIVE : POUR OU CONTRE ?

LES CONTRE

© DR

CAROLINE GOLDMAN

Psychologue pour enfants, Caroline Goldman s'est fait connaître en 2022 grâce au succès de son podcast. Elle y défend des thèses chères à la psychanalyse – rôle du père, remise en cause du TDAH (trouble déficit de l'attention/hyperactivité) et des approches neurocognitives – et critique l'éducation positive qu'elle estime angéliste, laxiste et culpabilisante. Fervente défenseuse de la méthode du *time-out* qu'elle développe dans son livre *File dans ta chambre ! Offrez des limites éducatives à vos enfants* (2e éd., 2023), elle est devenue en quelque mois la cheffe de file des « anti ».

© PBS/WIKICOMMONS

PATRICK BEN SOUSSAN

Pédopsychiatre formé à la psychanalyse, Patrick Ben Soussan présente la parentalité comme une expérience, ponctuée de joies et de difficultés, et non comme une ingénierie. Aussi voit-il dans l'éducation positive un leurre épuisant pour les parents. Dans son livre *Comment survivre à ses enfants ? Ce que la parentalité positive ne vous a pas dit* (2019), il les invite à se prendre leurs distances vis-à-vis des prêts-à-l'emploi éducatifs, qui promeuvent une parentalité idéale et inatteignable.

© DR

ISABELLE ROSKAM

Professeure de psychologie du développement à l'université de Louvain, spécialiste du *burn-out* et des enfants au comportement dit « difficile », Isabelle Roskam est la voix belge de la critique de l'éducation positive. À la tête de plusieurs programmes d'accompagnement parental et de formation professionnelle, elle défend dans son livre, *Mon enfant est insupportable ! Comprendre et accompagner les enfants difficiles* (2021), la fermeté éducative comme contrepoint indispensable à la bienveillance.

© DR

DIDIER PLEUX

Psychologue spécialisé dans les thérapies cognitives et comportementales, Didier Pleux est une figure majeure de la critique de Françoise Dolto. Dans *L'éducation bienveillante, ça suffit !* (2023), il dénonce le triomphe de l'individualisme qui survaloriserait et surprotégerait l'enfant, sans le préparer à l'adversité. ● B.K.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 12:50:56 PM

BIOGRAPHIE
Bruno Humbeeck est psychopédagogue, docteur en sciences de l'éducation de l'université de Rouen et directeur de recherches au sein du service des sciences de la famille de l'université de Mons (Belgique). Il est l'auteur de nombreux livres, dont *Hyperparentalité. Apprendre à lâcher prise pour le bien des parents et des enfants*, Mardaga, 2022.

ENTRETIEN

BRUNO HUMBEECK « LES PARENTS AUSSI ONT DROIT AU BONHEUR ! »

« Zen », « hypercommunicant », « supertolérant » : pour assurer le bien-être et le bonheur de leur enfant, de nombreux parents se sont mués en « hyperparents ». Au risque de l'épuisement ? Le pédopsychiatre Bruno Humbeeck tire la sonnette d'alarme.

PROPOS RECUEILLIS PAR **PHILIPPE LAMBERT**

Dans le monde occidental, l'enfant qui voit le jour n'est généralement plus un « heureux événement », mais le fruit d'une décision pleinement consciente. Ses parents qui, en quelque sorte, l'ont « *convoqué à naître* », se sentent éminemment responsables de sa sécurité, de son bonheur et de sa réussite. Et tendent alors, à des degrés divers, à devenir des « hyperparents » : « *Parent(s) parfait(s) d'un enfant parfait dans un monde parfait* », résume le psychopédagogue Bruno Humbeeck dans un ouvrage récent (*Hyperparentalité*, 2022).

L'hyperparentalité puise selon vous ses racines dans une vision réductrice de la pédagogie positive. Qu'entendez-vous par là ?
Après avoir parfaitement servi de contrepoids aux excès d'un mode éducatif autoritaire centré sur la punition et la sanction, la pédagogie positive, née dans le monde de la recherche anglo-saxon, s'est, dans sa traduction francophone, engouffrée dans le réductionnisme, condamnant toute forme de sévérité, fût-elle bienveillante, et s'est muée en une espèce de guide de bonnes pratiques éducatives parentales.
Ce répertoire a donné naissance à trois prototypes de parents qui se sont mis à fonctionner comme des modèles illusoires : un « parent zen », c'est-à-dire maître de ses nerfs, imperturbable quel que soit le comportement de l'enfant, un « parent hypercommunicant », pour qui tout peut être dit et tout peut s'entendre, enfin un « parent supertolérant », qui voue le mot « obéir » aux gémonies. Une pédagogie enracinée dans ces trois prototypes illusoires ne correspond pas à la notion de pédagogie bienveillante, qui dans son acception originelle, vise à répondre au besoin de structure de l'enfant en lui imposant certaines limites.

L'hyperparentalité a-t-elle une connotation pathologique ?
Les tendances à l'hyperparentalité s'inscrivent sur un continuum où, en définitive, chaque parent occupe une place. Au-delà d'un certain seuil, elles se manifestent par des attentes éducatives excessives de nature à générer de la tension soit dans la relation éducative, soit chez le parent, soit chez l'enfant, voire à ces trois niveaux, et donc de la souffrance. À l'instar du terme « hypersensibilité », qui se réfère tantôt à un trouble, tantôt à une valeur ajoutée, le terme « hyperparentalité » est ambigu. Si on s'en tient à sa définition scientifique, l'hyperparentalité traduit un excès de fonctionnement de la parentalité, mais l'idée de l'associer à une pathologie me semble totalement erronée.

Concrètement, comment se traduit l'hyperparentalité ?
L'hyperparentalité repose sur des comportements de trois types décrits par des métaphores désormais bien connues : le parent « hélicoptère », le « parent drone » et le « parent curling ». À mes yeux, l'hyperparentalité est toujours, à des degrés divers, un mélange de ces trois comportements.
Le parent hélicoptère tourne sans arrêt dans le ciel de son enfant. Il contrôle ses mouvements et surtout s'assure qu'il est en sécurité à une époque où l'environnement est communément perçu comme potentiellement dangereux. Le parent veut savoir, par exemple, où se trouve son fils ou sa fille, avec qui et à quelle heure il ou elle rentrera à la maison. Volonté de restriction de liberté ? Non, bonnes intentions éducatives. Ou plutôt trop bonnes intentions éducatives, car tout contrôler s'avère vite impossible...

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 12:50:56 PM

© DR

Le parent s'épuise tandis que l'enfant ressent une contrainte, voire une asphyxie dans sa quête d'autonomie.

En quoi le parent drone constitue-t-il une « version améliorée » du parent hélicoptère ?
Il n'a qu'une obsession : dans tous les domaines, offrir ce qu'il y a de mieux à son fils ou à sa fille – meilleure école, meilleurs jouets, meilleur équipement sportif, etc. L'idée de la perfection hante son esprit et il n'a de cesse de voler au-devant de son enfant pour assouvir ses manques et anticiper ses souhaits et ses envies. Le parent drone risque vite de s'épuiser en cherchant en permanence à mettre l'excellence à disposition de son enfant. Pour l'enfant lui-même, être au centre d'une quête permanente de la perfection peut se révéler difficile à assumer.

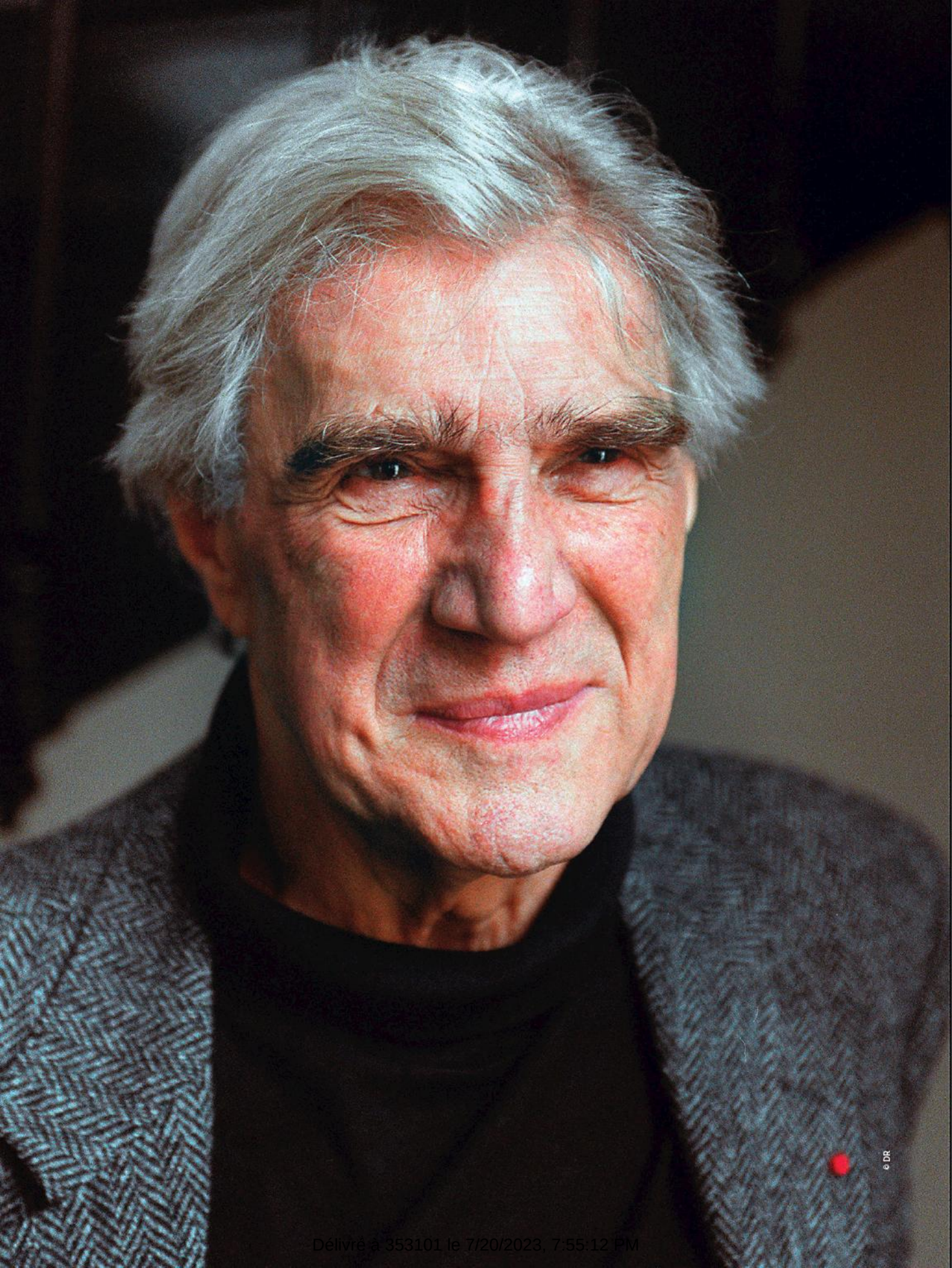
Et qu'en est-il du parent curling ?
« *Tout est bon du moment que mon enfant réussit* » pourrait être son leitmotiv. Il cherche à évacuer tous les obstacles qui se présentent à l'enfant, y compris, par exemple, en lui ménageant des passe-droits ; il accompagne sa scolarité de façon névrotique, ne tolérant pas l'échec. Le parent curling se donne l'illusion d'un contrôle parfait sur l'évolution de l'enfant, mais est inévitablement rattrapé par la réalité d'un monde imparfait qui jalonne les destinées de multiples chausse-trapes. Pour le parent curling, le ressac est souvent sévère, fait d'épuisement et de désillusion.
Parmi les trois composantes de l'hyperparentalité, c'est probablement le parent curling, dans sa version la plus radicale, qui pose le plus question sur le plan sociétal, voire moral. Pour favoriser la réussite de leur enfant, certains sont prêts à s'investir dans des actions proches d'une forme de lobbying, en essayant, par exemple, de copiner avec certains enseignants. Dans une certaine mesure, en pariant sur une transmission systématique du rôle social et de la position sociale, le parent curling favorise aussi la pérennisation d'une société élitiste et inégalitaire.

Mais ces hyperparents ne craquent-ils donc jamais ?
Si. Les contradictions auxquelles peuvent donner lieu les différents objectifs qu'ils se sont assignés – la sécurité de l'enfant (hélicoptère), son bonheur (drone), sa réussite (curling) – sont l'origine d'angoisses et de questionnements. Les parents aux visions sécuritaires très affirmées sont paradoxalement inquiets du « repli » apparent de leurs enfants dans leur chambre et en particulier de la possible nocivité de l'omniprésence des écrans dans leur existence. Aussi sont-ils prompts à parler d'addiction et à consulter un thérapeute.

Et comment l'enfant réagit-il ?
Dans la plupart des cas, l'enfant s'adapte. De surcroît, les crises de l'adolescence auront fréquemment pour vertu d'amener le système éducatif parental à s'interroger sur lui-même et à s'amender s'il pèche par ses excès. Je ne me tracasse pas trop pour les enfants et les adolescents, même si la radicalité dans certaines composantes de l'hyperparentalité peut tracer de mauvais sillons. Dans la parentalité drone, par exemple, le zèle déployé par les parents pour anticiper en permanence les besoins et envies de l'enfant risque d'entretenir chez lui l'impression d'être le centre du monde.
Françoise Dolto et Maria Montessori disaient qu'un parent doit faire passer ses émotions derrière celles de l'enfant et se préoccuper de lui avant de se préoccuper de soi. Une piste erronée selon la plupart des psychologues, pédagogues et psychopédagogues actuels. Le bonheur est le fruit d'une volonté, d'une décision, sans quoi il se dérobe sous vos pieds. Le parent doit pouvoir décider que lui aussi, en tant qu'adulte, a droit au bonheur et ne doit pas le sacrifier. L'exigence qu'il doit avoir vis-à-vis de lui-même est donc d'être le plus heureux et le plus épanoui possible, d'autant que le bien-être des parents retentit immanquablement sur celui de leurs enfants.

Comment faire son deuil de la perfection ?
Essentiellement en revisitant l'idée du bonheur. Car une des caractéristiques des hyperparents est d'entretenir l'image d'un bonheur intense et continu pour leurs enfants. Elle est irréaliste. Nous devons tous viser un bonheur serein, qui se situe vers 7 sur une échelle de 1 à 10. Le 9 ou le 10 se réfèrent à des moments de fulgurance – lorsqu'on est amoureux, par exemple. Avec sa survalorisation de la joie, notamment, la pédagogie positive a généré beaucoup d'ambiguïté.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 7:55:12 PM



© DR

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 7:55:12 PM

JEAN MALAURIE
PENSER COMME UN INUIT

Fondateur de la collection « Terre humaine » (éditions Plon), l'anthropogéographe revient sur son parcours exceptionnel à l'occasion de la publication de ses mémoires. Et lance un message aux jeunes générations : la sagesse animiste des peuples du Grand Nord doit nous inspirer dans la lutte contre le réchauffement climatique.

BIOGRAPHIE

Né en 1922 à Mayence (Allemagne), Jean Malaurie est un des grands spécialistes français de l'Arctique où il a réalisé 31 missions. Il est l'auteur de nombreux livres traduits à travers le monde, dont *Les Derniers Rois de Thulé*, titre fondateur de la collection « Terre Humaine », qu'il a créée en 1954 aux éditions Plon. Géomorphologue de formation, il est progressivement passé de la pierre à l'homme dans ses recherches anthropogéographiques. Directeur de recherche émérite au CNRS et ancien directeur d'études à l'EHESS, il a été nommé ambassadeur de bonne volonté pour l'Arctique à l'Unesco.

JEAN MALAURIE EN QUELQUES LIVRES

- *Les Derniers Rois de Thulé*, Plon, 1955, 5e éd., 1989.
- *Hummocks 1. Nord-Groenland. Arctique central canadien* Plon, 1999.
- *Hummocks 2. Alaska. Tchoukotka sibérienne*, Plon, , 1999.
- *Ultima Thulé. De la découverte à l'invasion*, 2000, 3e éd., 2016.
- *L'Allée des baleines*, 2003, nouv. éd., Mille et Une Nuits, 2008.
- *Lettres à un Inuit de 2022*, Fayard, 2015.
- *De la pierre à l'âme. Mémoires*, Plon, 2022.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 7:55:12 PM

● PROPOS RECUEILLIS PAR **CÉCILE PELTIER**

À plus de 100 ans, l'anthropologue Jean Malaurie a encore un agenda de ministre. S'il a abandonné les expéditions au pôle Nord, où il a réalisé plus d'une trentaine de missions, il conserve une intense activité intellectuelle et éditoriale. En témoignent ses mémoires, *De la pierre à l'âme*, parus en octobre 2022 dans la célèbre collection « Terre humaine » des éditions Plon, qu'il a fondée et très longtemps dirigée.

Cette somme d'érudition de plus de 600 pages est une plongée inédite dans le parcours scientifique et intellectuel de celui qui reste le grand connaisseur et défenseur des peuples inuits. Il y revient sur les origines de sa vocation et ses débuts, à la fin des années 1940 en tant que géomorphologue spécialisé dans l'étude des éboulis. Il raconte sa rencontre avec les peuples autochtones de l'Arctique, immortalisée dans *Les Derniers Rois de Thulé* et sa découverte de la pensée animiste, sa « *préscience sauvage* ».

Ce nouvel ouvrage, au ton très personnel, est le récit d'un voyage intérieur ininterrompu. « *Mes mémoires ont pour vocation – après tant d'autres – d'illustrer une philosophie heureuse d'homme intégré à la nature* », résume-t-il dans l'entretien écrit accordé à *Sciences Humaines*. Une pensée précieuse dans un monde où « *l'homme de raison, hélas, a perdu sa force de dialogue avec la nature* ». Rencontre.

Vous publiez vos mémoires, *De la pierre à l'âme* (coll. « Terre humaine », Plon), promenade métaphysique à travers vos souvenirs de géomorphologue, puis d'ethnologue, à la rencontre des peuples du Grand Nord. Qu'avez-vous cherché à faire passer dans ce livre au titre poétique ?

De la pierre à l'âme est le récit d'un vécu. Je ne suis pas, dans ce texte, un poète exprimant son imaginaire. Ce que le lecteur percevra, c'est la naissance d'un imaginaire enfoui, mis sous « cloche », par une déplorable éducation scolaire. Ce livre décrit la naissance de l'homme primitif que j'étais, remontant à des gènes inconnus où ma personnalité profonde, enfin, se révélait. *Les Derniers Rois de Thulé* (1955), *L'Allée des baleines* (nouv. éd. 2008), *Oser, résister* (2018) sont les récits d'une pensée partagée, le témoignage d'un combat pour faire surgir en moi la primitivité que j'ignorais. Pour le dire autrement, mes mémoires ont pour vocation – après tant d'autres – d'illustrer une philosophie heureuse d'homme intégré à la nature. Une connaturalité.

Dans une philosophie biblique, j'ai ressenti ce peuple dit « sauvage » – les Inughuits ❶ de la côte nord-ouest du Groenland, les derniers rois de Thulé – comme préadamique. Lors de ma première rencontre avec les faucheurs d'oiseaux de Siorapaluk (la base permanente de son expédition solitaire dans le Nord du Groenland en 1950-1951, ndlr), je les ai découverts innocents et heureux, dans une allégresse qui s'est affirmée au fil des jours, durant une année de compagnonnage ; cette mémoire sera à la base de tous mes raisonnements et de mon propre imaginaire, elle prolonge mes songes d'enfant, mes lectures inspirées de Robert Louis Stevenson – je rappelle que ma mère était d'origine écossaise –, d'Edgar Allan Poe, de James Fenimore Cooper, de Jack London et enfin de l'extraordinaire Jules Verne, puis, à l'âge adulte, mes expériences géocryologiques sur une matière-énergie (la géocryologie est l'étude des sols et des roches dont la température se situe au-dessous de 0°C).

Vous avez, au cours de votre carrière, réalisé 31 expéditions polaires (*voir carte p. 35*). Pourquoi avoir choisi de consacrer l'essentiel de ces mémoires à votre mission à Thulé en 1950-1951 dans le Nord du Groenland ?

Attiré par des forces ascendantes pendant mes raids en traîneau à chiens dans la région de Thulé, il est arrivé plusieurs nuits, dans mon parcours solitaire avec mes chiens, qu'un élan vital mystique m'effleure. Après avoir fait, en bon élève taoïste, le vide intérieur, je ressens comme une immense paix, dans le silence. Les chiens sont mes choristes lors de ces expériences spirituelles ; ils perçoivent cette tension intérieure. Ils s'arrêtent, assis, les oreilles pointées. Ces choristes attendent et sont complices de mon adhésion panthéiste. Une nouvelle vie alors commence. Et dans un silence intérieur, j'ai poursuivi toute ma vie cette recherche de la force vitale qui anime tous les vivants.

Qu'est-ce qui pousse après-guerre un étudiant de 25 ans à quitter Paris pour le désert glacé de l'Arctique ?

Rappelons d'abord que j'ai refusé d'accepter d'intégrer le honteux Service du travail obligatoire (STO) imposé par l'occupant nazi pendant la Deuxième Guerre mondiale à ma génération de jeunes Français. Après la Libération, j'ai pris la décision de fuir une société que je jugeais décadente, avilie par le climat de délation et ses compromissions avec les autorités nazies, et

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 7:55:12 PM

Siorapaluk. La base permanente de l'expédition en solitaire de Jean Malaurie dans le nord du Groenland en 1950-1951.

de partir chez ces « primitifs du Grand Nord ». Oui ! Partir, afin de me reconstruire. À quoi sert une éducation humaniste, telle que celle qui nous était dispensée au lycée Henri-IV à Paris, si cette éducation n'est pas morale ? Et les corps constituants – université, Conseil d'État – ont été d'une telle vassalité qu'en vérité cet enseignement dit supérieur n'était pas digne qu'on y sacrifiât son destin.

Je jugeais mon éducation inachevée, trop marquée par la vie scolaire, mais – Dieu merci ! – entrecoupée de songes. Je voulais poursuivre cette formation d'homme, non pas dans les livres, mais dans la réalité de la glace et l'archaïsme d'une vie primitive. Il faut avoir froid, endurer pour commencer à percevoir la réalité rugueuse.

> « MES MÉMOIRES ONT POUR VOCATION D'ILLUSTRER UNE PHILOSOPHIE HEUREUSE D'HOMME INTÉGRÉ À LA NATURE. »

Comment les Inughuits de Thulé vous accueillent-ils et comment parvenez-vous à vous faire accepter ?

Je relate cette rencontre décisive dans mes mémoires dans lesquels je me penche pour la première fois avec autant d'attention sur la phase initiale après mon arrivée, période de plusieurs mois qui se révéla très difficile pour moi et que j'appelle « mon trou noir ». La surprise des Inughuits de me voir arriver seul et sans moyens adaptés était manifeste, même si le chaman Uutaaq ❷, compagnon de Robert Peary, me dit peu après : « *Je t'attendais.* »

Les jours et semaines qui suivirent furent cependant terribles. Pour me sortir de ce trou, je pris la décision insensée de partir en traîneau à chiens pour rejoindre un groupe d'Inughuits à une dis-

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 7:55:12 PM

Près du pôle géomagnétique en avril 1951. Jean Malaurie est le premier Français à avoir parcouru ce secteur.

tance non négligeable, périple extrêmement périlleux et dont je ne mesurais pas le danger dans mon désespoir. Contre toute attente, je réussis à surmonter littéralement cet obstacle ou « *hummock* » pour me faire accepter par ceux qui devinrent, par la suite, mes maîtres de pensée.

Pendant cet hivernage solitaire où vous avez frôlé la folie, le chaman Uutaaq fut à la fois un « *père* » et un « *prophète* ». Qu'entendez-vous par là ?

On dit que les chamans, ces visionnaires, ont, avec les *inuat* (les esprits), des relations d'ordre spirituel ; je prononce ce terme bien qu'il paraîtrait à tout ethnologue ou historien des religions un peu fort. Et dans l'igloo, sur le traîneau, dans le noir de la nuit polaire, dans le froid, c'est sur les ailes des esprits de la matière que ces hommes dits « sauvages » savent qu'ils doivent être emportés à la fin des fins.

Il m'appartenait, en toute lucidité, après un cheminement répété, de me projeter dans cet inconnu de l'univers inuit pour percevoir l'indicible ; Uutaaq me l'a enseigné à la stricte condition d'une extrême solitude vécue dans la pauvreté et les périls. C'est alors, dans ce désert, que je pourrais peut-être découvrir, en regardant les galaxies du ciel, que je ne sais rien.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 7:55:12 PM

L'observation des pierres d'éboulis, des agencements plus ou moins ordonnés de cette masse de débris, analysés par une géocryologie encore très jeune, ne serait-elle pas là qu'une excuse de « païen » ? Le dieu chamanique se révélera-t-il ?

Comment réagissez-vous face à la rudesse de cette société qui n'hésite pas à tuer les bébés (filles surtout) et les vieillards pour survivre dans les périodes difficiles ?

Insistons sur le fait qu'il s'agissait de décisions collectives douloureuses à prendre auxquelles on ne se résignait qu'en cas d'extrême détresse, face à une menace imminente mettant en cause la survie du groupe, des pratiques qui n'existent heureusement plus aujourd'hui. En tant que scientifique, il s'agit de comprendre ce qui s'est passé.

Rapidement, vous essayez de comprendre la pensée animiste et vous engagez dans une véritable quête intérieure. Est-il vraiment possible de concilier rationalisme et animisme ?

Je ne sais pas s'il s'agit de tenter de concilier les deux. Quant à ma propre « quête intérieure », comme vous dites, je vous propose de retrouver l'état d'esprit du jeune homme que j'étais au début des années 1950 : depuis ma métamorphose kafkaïenne d'août-novembre 1950, je ne suis alors encore qu'un très indigne novice dans cette séparation du corps et de l'esprit, tant espérée, lors du décodage de la mémoire des grès, calcaires et des schistes (auquel il s'adonne lors de sa mission, ndlr). Trop de verbe. Kant, Spinoza, Descartes encombrent encore mon esprit. Les sens ont souffert d'être trop longtemps étouffés par la dialectique. Le temps du chercheur de pierres, ce modeste géomètre, en est encore à la rhétorique des manuels qui, par volonté pédagogique, simplifie pour faciliter la compréhension des phénomènes. L'histoire paléontologique se révèle, pour l'observateur attentif, toujours plus complexe. Aujourd'hui, je m'honore d'avoir été durant ma vie un homme libre et je remercie les Inuits inspirés, tel le grand chaman Uutaaq, d'avoir accompagné cette recherche intérieure, qui est au cœur même du combat que j'ai décrit dans mes mémoires.

Ce texte, somme d'érudition, fait à plusieurs reprises référence à la philosophie de Gaston Bachelard ou Henri Bergson. En quoi leur pensée a-t-elle influencé votre travail ?

Les Inuits sont de grands intuitifs ; ils bénéficient de ce que G. Bachelard (1884-1962) a appelé « *l'intuition de l'instant* ». J'aurais tant souhaité publier un texte de lui dans la collection « Terre humaine », que j'ai créée en 1954. Il était intéressé, malheureusement le projet n'a pas abouti. Les livres de G. Bachelard ont fait rêver des générations de lecteurs et on ne saurait trop recommander ses rêveries sur les quatre éléments ❸ notamment dans ce monde aux allures de plus en plus technocratiques.

Quant à H. Bergson (1859-1941), je fais mienne cette pensée profonde du philosophe Henri Gouhier : « *Le recours bergsonien aux mystiques introduit donc une métaphysique d'un type nouveau.* » H. Bergson m'a permis de sortir de systèmes clos tels que celui préconisé par le père de la sociologie, Émile Durkheim : « *Il faut traiter les faits sociaux comme des choses* » – et devant déboucher sur le structuralisme et la recherche de modèles, eh oui, cher Émile Durkheim ! Nous vous avons dévotement lu : mais c'est plus compliqué ; les primitifs que vous n'avez pas visités nous le démontrent, il y a dans leur philosophie primitive une inspiration animiste à un ordre supérieur... Oserais-je dire métaphysique ?

En 1954, vous convainquez les éditions Plon de créer la collection « Terre humaine » sous votre direction. Elle publiera notamment Claude Lévi-Strauss, René Dumont, Victor Segalen, Margaret Mead, George Balandier, James Agee, Walker Evans... Quel bilan tirez-vous de cette aventure éditoriale ?

J'ai souvent pensé, en fondant puis en dirigeant la collection « Terre humaine », à ce qu'aurait pu vivre un chef d'orchestre dirigeant une symphonie – dont il aurait été aussi le compositeur – qui serait perpétuellement « inachevée », au sens où elle accueillerait sans discontinuer le son de nouveaux instruments.

Je suis profondément reconnaissant envers les auteurs de ma collection pour la confiance qu'ils m'ont accordée – et tout particulièrement les premiers d'entre eux : C. Lévi-Strauss, R. Dumont l'écologiste, Robert Jaulin l'ethnologue, le Breton bigouden Pierre-Jakez Hélias, avec son célèbre *Cheval d'orgueil* – en s'engageant à jouer dans cet orchestre « éditorial » tout en ignorant quels nouveaux auteurs je choisirais par la suite.

« Terre humaine » a le souci de mettre sur le même plan un philosophe réputé et l'Indien hopi Don C. Talayesva, un chaman brésilien comme Davi Kopenawa ou encore un jésuite chaman au Cameroun. À l'écart des réseaux, « Terre humaine » s'est voulue un espace complet de liberté évoluant à ma mesure. Je suis très heureux qu'un projet aussi risqué ait obtenu un tel succès éditorial.

Avec le recul, je ne peux pas m'empêcher de penser que j'ai cherché, pour la première fois dans l'édition française à montrer que la pensée « civilisée » et celle

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 7:55:12 PM

qu'on n'appelait pas encore « sauvage », avaient autant de valeur intellectuelle.

Plus qu'un anthropologue, vous avez été le défenseur des peuples premiers. Comment s'est concrétisée cette lutte et pour quels résultats ?

Votre magazine est dédié aux sciences humaines et comme chacun le sait, l'impact de celles-ci ne saurait se chiffrer aisément. Cela étant, je me permets de vous renvoyer au succès incontestable de la collection « Terre humaine », phénomène éditorial salué par la Bibliothèque nationale de France avec une exposition et deux publications en 2005, à l'occasion de ses 50 ans, succès qui ne cesse de m'étonner. *Les Derniers Rois de Thulé* est le livre le plus diffusé dans le monde sur le Groenland avec ces cinq éditions françaises et une vingtaine de traductions dont deux éditions anglaises distinctes. *Le Cheval d'orgueil* a trouvé un public très, très large, tout comme *L'Été grec* du regretté Jacques Lacarrière.

Par ailleurs, ma voix est celle d'un ambassadeur de bonne volonté de l'Arctique à l'Unesco qui a le sentiment que le temps a trop tardé. Je suis un ami indéfectible de nos maîtres, ces géophilosophes que sont les Inuits. Les peuples circumpolaires attendent. Rien de sérieux n'est possible sans leur concours. I faut passer par des négociations avec les pays arctiques - dont il n'est pas question de toucher aux droits souverains -tout en défendant les peuples autochtones. Par conséquent, éduquer en s'adaptant à leur mode de pensée instruit de la littérature orale. Il faut continuer à œuvrer en faveur de la diversité culturelle, question aussi vitale pour l'humanité que la biodiversité. Ce n'est pas par hasard que l'homme s'est, de par le monde, organisé en sociétés et cultures différentes. Il convient pour nous, contemporains, de tourner, avec prudence et respect, les pages des chapitres de notre histoire humaine, en nous interrogeant sur les mystères de ces devenirs différents.

Dans *Tristes tropiques* (deuxième titre de la collection, publié en 1955), Claude Lévi-Strauss a évoqué son malaise face à la fin d'un monde premier. Avez-vous quelquefois éprouvé ce sentiment et pensez-vous que la coexistence entre ces peuples premiers et notre monde moderne est possible ?

Il convient de rappeler que les peuples premiers ont subi l'arrivée et la présence des Européens et des sociétés dominatrices. Ils en éprouvent encore l'héritage douloureux à l'heure actuelle comme le montre l'histoire tragique des résidences scolaires au Canada

©JEAN MALAURIE

Le célèbre chaman inuit Uutaaq, rencontré par Jean Malaurie, lors de son expédition solitaire à Thulé dans le Nord du Groenland, en 1950.

dans lesquelles des milliers d'enfants autochtones furent internés par la force et dont on ne finit pas de compter les victimes d'abus et les morts. Des commissions de réconciliation se sont constituées dans certaines parties de l'Arctique. Il s'agit de faire le deuil d'une histoire sombre aux effets dévastateurs. Les jeunes Inuit ont vécu, en basculant dans la société occidentale, une implacable « dénaturation ». J'espère de tout cœur que chacun d'entre eux aura une mère, une grande-mère, un ancêtre « agissant » qui leur donnera la vitalité de renaître et d'avancer, debout.

L'Allée des baleines, mise à jour en 1990 dans le cadre de la première mission franco-soviétique en Sibérie que vous dirigiez, constitue à vos yeux une découverte majeure. Pourquoi ?

L'art pariétal, dans les grottes préhistoriques sud-européennes – Chauvet-Pont-d'Arc, il y a - 40 000 ans, à l'Aurignacien (Paléolithique supérieur), puis Lascaux il y a - 20 000 ans au Solutréen –, témoigne de rites cha-

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 7:55:12 PM

maniques connus de quelques-uns seulement, cachés aux non-initiés et mettant en relation l'homme avec les forces qui l'entourent. Rites essentiels capables aussi de mobiliser pendant des décennies des centaines d'hommes tractant d'énormes pierres pour les ériger selon des plans bien précis.

C'est ce qu'on retrouve dans le mystère architectural de l'Allée des baleines en Tchoukotka (au nord-est de la Sibérie), réplique au 14e siècle de Stonehenge. Sans parler des fonctions cosmodramaturgiques que ces mâchoires de baleine, dans une allée est-ouest, manifestent. Il y a là une technique inconnue, déployée sur 550 mètres, qui permettait, avec des outils élémentaires, d'enfoncer ces mâchoires dans le sol gelé.

Par ailleurs, la traction de ces immenses mâchoires inférieures pose des problèmes techniques dont nous n'avons pas la solution. Autre question majeure : ces alignements de mâchoires, de quelle pensée s'inspirent-ils dans ce territoire ? Cette découverte plaide selon moi en faveur d'une migration venant du Nord de la Chine vers la Tchoukotka et l'Alaska. Cette approche est en opposition frontale avec la doctrine archéologique stalinienne faisant venir, pour des raisons politiques, les migrations de l'ouest, c'est-à-dire de la Sibérie intérieure.

« *Les études ethnologiques sur le peuple inuit, abordées dans leur totalité, sont d'abord responsables de lieux communs sans valeur* », écrivez-vous. Vous dénoncez le manque de rigueur dans l'analyse des données, la comparaison de périodes ou de zones incomparables et appelez de vos vœux un *aggiornamento* de l'ethnologie. A-t-il eu lieu ?

Je m'interroge toujours sur les ethnologues et leur capacité à écrire des pages et des pages sur le catéchisme muet de l'intimisme animiste alors même que leur pensée matérialiste et positiviste n'est pas modifiée par cet enseignement. Pour moi, c'est incompréhensible. Notre rôle à nous, leurs compagnons, rationalistes invétérés, c'est de traduire des muets ; et je le crains, d'inventer leurs pensées en se croyant au plus près de la réalité, voire, dans certains traités anthropologiques, de chercher dans notre logique à donner quelque cohérence à une science intime, à un domaine que nous déchiffrons à peine.

Le seul remède, à mes yeux, consiste à tenter de dire « tout ». C'est ce que nous avons tenté de faire dans la collection « Terre humaine », c'est-à-dire de pratiquer une ethnographie résolument narrative.

> « LES PEUPLES PREMIERS SONT NOS ÉCLAIREURS. À MIEUX DIRE, CE SONT DES HOMMES RACINES. »

Vous estimez qu'une partie des rencontres de vie a été guidée par une « *part d'ombre* » ou une « *prescience sauvage* ». Qu'entendez-vous par là ?

Tout ce que j'ai fait d'important dans ma vie – refus du Service de travail obligatoire imposé par l'occupant nazi, départ pour Thulé en solitaire, rencontre avec celle qui est devenue mon épouse, création de la collection de « Terre humaine », etc. –, ce n'est pas par ma « science » mais par ma prescience, et l'âge est venu d'en prendre enfin conscience.

Vos mémoires contiennent de nombreuses photos, pastels réalisés par vos soins, etc. Quel rôle joue le dessin dans cette anthropologie sensorielle ?

À Thulé, j'étais avec des hommes pour lesquels les mots n'étaient qu'un instrument pour dire le quotidien. Mais dès qu'il s'agissait de l'immatériel, de l'énergie issue des plantes et du minéral, du domaine des morts, alors seules la musique et la danse – cette dernière, langage du silence de la nuit et de l'énergie des forces immatérielles – permettaient à l'homme de s'exprimer. Peut-être pourrait-on observer que ce que l'homme a gagné, avec sa raison et avec son intelligence rationnelle, il le perd en force de sensibilité.

J'ai en tout cas essayé de traduire l'émotion du vécu dans mes pastels – d'où la forte présence de l'image, autre

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 7:55:12 PM

composante essentielle d'une ethnographie narrative – qui tentent à « tout dire » dans mes livres. Il est singulier que ce soit à Thulé, où les Inughuits me connaissent bien, que j'ai été encouragé à aller plus loin. C'est à Qaanaaq/Thulé, devant le détroit de la Baleine, que j'ai laissé aller mon imaginaire, en le fixant sur papier ; ce seront mes premiers pastels. J'avais 65 ans.

Quelle place dans notre monde globalisé, en proie au péril climatique, pour la sagesse des « peuples premiers » ?

La pensée animiste est salvatrice pour notre société matérialiste en passe de détruire la planète. Il faut recourir à la métaphysique pour faire intervenir l'âme et les forces d'en haut. Il faudra attendre les surréalistes et les poètes, découvreurs de l'art amérindien, pour rappeler que l'univers est habité par des forces indicibles.

Les peuples premiers de l'Arctique, de l'Amazonie, de l'Afrique, de l'Océanie sont nos éclaireurs. À mieux dire, ce sont des hommes racines. Il y a en eux un animisme nourri par un imaginaire de la matière qui peut être apparenté à une forme de sagesse dans laquelle nature et culture sont dans une dialectique intime. L'homme de raison, hélas, a perdu sa force de dialogue avec la nature.

L'histoire avance parfois à reculons. Ainsi se justifient le titre et le sous-titre de ce livre : *De la pierre à l'âme. La prescience sauvage*. Prescience salvatrice. ●

❶ Les Inughuits sont les Inuit de Thulé au Nord-Ouest du Groenland, anciennement appelés « Esquimaux polaires ». Ils constituent le peuple le plus septentrional du Groenland.

❷ Le chaman inughuit Uutaaq fut un des quatre compagnons de l'explorateur Robert Peary au pôle en 1909. En février 1951, il désigne son fils Kutsikitsok pour être le compagnon de Jean Malaurie lors de sa mission généalogique du camp pendant l'hiver, puis son expédition géomorphologique dans les terres d'Inglefield, de Washington et d'Ellesmere, de mars à juin 1951.

❸ Voir notamment *La Psychanalyse du feu* (1938), puis *L'eau et les rêves* (1942), *l'Air et les Songes* (1943), *La Terre et les Rêveries du repos* (1948).

Mai 1951. Jean Malaurie dit adieu à son attelage d'expédition après une année de vie commune dans le Nord du Groenland.

© JEAN MALAURIE

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 7:55:12 PM

DOSSIER
CHANGER DE VIE

Quitter la ville pour se mettre au vert, se reconvertir, forger un projet qui ait du sens : sept Français sur dix disent envisager de changer de vie. Ce phénomène n'est pas nouveau. Au fil des siècles, nombreux ont été les hommes et les femmes à tout quitter pour tenter d'autres modes d'existence. Mais il semble aujourd'hui relever de l'injonction collective, tant le changement personnel est valorisé par notre société qui célèbre la mobilité, l'ambition, la capacité de s'adapter et se transformer.

Qu'est-ce qui active le désir de changement ? S'agit-il d'un besoin fondamental, inscrit au cœur de la nature humaine, ou d'une incitation sociale ? Jusqu'où pouvons-nous infléchir notre trajectoire ? Comment expliquer que certains y parviennent et d'autres non ? Et plus fondamentalement : se change-t-on soi-même en changeant de vie ?

DOSSIER COORDONNÉ PAR **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ ET CÉCILE PELTIER**

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 8:18:41 PM

CHANGER DE VIE, UNE AMBITION MODERNE

Alors que les sagesses antiques préconisaient d'accepter notre destin, nous sommes désormais incités à nous en émanciper pour inventer notre vie. Comment s'est opéré ce basculement ?

FABIEN TRÉCOURT

Quelle aurait été notre vie si nous avions fait d'autres choix ? Serions-nous devenus quelqu'un d'autre, peut-être une meilleure personne ? Subissons-nous encore aujourd'hui les conséquences d'évènements et de décisions du passé, ou pourrions-nous repartir à zéro dans une nouvelle direction ? Ces interrogations sont au cœur du roman graphique *Quartier lointain* (2022), de Jirô Taniguchi. Dans cette histoire, un cadre désabusé proche de la cinquantaine perd connaissance et se réveille dans la peau de celui qu'il était à 14 ans, alors qu'il vit encore chez ses parents et doit aller au collège. Bénéficiant d'une connaissance de l'avenir et d'une maturité d'adulte, il a le pouvoir de faire d'autres choix, prendre de meilleures décisions et de redéfinir toute sa vie. S'il réalise un fantasme largement partagé – résumé par le proverbe « *si la jeunesse savait, si la vieillesse pouvait* » –, ce manga en montre aussi les limites. Il suggère que nous aurions beaucoup à perdre, même si nous n'en avons pas toujours conscience, et que les évènements les plus déterminants de notre vie ne dépendent pas forcément de nous.

Au fil des pages, J. Taniguchi ravive un fatalisme au cœur des sagesses antiques, aussi bien taoïstes que stoïciennes : on n'échappe pas à certaines formes de destin ; plutôt que de rêver de changer de vie, nous gagnerions donc à travailler sur nous-mêmes pour apprécier celle qui nous a été offerte.

DEVIENS CE QUE TU ES

Dans l'Antiquité grecque, la plupart des philosophes défendent l'idée d'une prédestination des âmes et préconisent de chercher à comprendre quel rôle nous a été attribué. C'est le sens de deux préceptes hérités de cette époque : « *Connais-toi toi-même* », inscrit au fronton du temple de Delphes, et « *Deviens ce que tu es* », selon une formule du poète Pindare dans les *Pythiques* (5e siècle avant notre ère). Ces maximes suggèrent que nous devrions toujours accepter nos limites, ne pas chercher à nous dépasser ni à changer. Dans un même esprit, les cyniques, les stoïciens ou encore les épicuriens préconisent d'abandonner toute quête de plaisirs superficiels, les excès et les biens illusoires, afin de travailler sur soi pour parvenir à plus de sagesse et d'authenticité. Aujourd'hui, cette ascèse s'apparente à un changement de vie. Mais ces philosophes n'avaient pas tant cette impression que celle de renouer avec leur véritable nature et d'accomplir leur destin [1].

Pour que l'idée de « choix de vie » ait le sens qu'on lui donne aujourd'hui, il faut présupposer une autre conception de l'être humain : libéré des entraves de la fatalité, suffisamment autonome pour se déterminer et tracer propre sa voie.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 8:18:41 PM

© STEFANIA INFANTE

Dans ses *Essais sur l'individualisme* (1983), l'anthropologue Louis Dumont situe l'émergence de cette conception à la fin du Moyen Âge et surtout à la Renaissance. L'Occident sort progressivement d'un type de société dit « holiste », où la vie de toute personne est définie par des forces qui la dépassent – caste, nature ou encore divinité ❷. Le christianisme et la Réforme protestante encouragent le développement d'une pensée personnelle, rationnelle et libérée des dogmes institutionnels. La révolution copernicienne et l'émergence de la physique moderne suscitent aussi un changement de regard : l'individu apparaît davantage comme une entité neutre, soumise à des lois mécaniques pouvant faire l'objet d'une description mathématique, plus qu'à un destin ou à la providence.

Pour des philosophes comme Baruch Spinoza et Gottfried Leibniz, ces descriptions induisent encore que nous sommes pris dans des chaînes de cause à effet, échappant pour l'essentiel à notre libre arbitre ; il serait illusoire de croire en une totale faculté d'autodétermination des individus. Pour René Descartes en revanche, les humains ont été créés à l'image de Dieu et doivent donc être dotés d'une même liberté infinie. « *Notre liberté se connaît sans preuve par la seule expérience que nous en avons* », (*Discours de la méthode*, 1637). Intuitivement, nous sentons que nous pouvons à tout instant aller à droite ou à gauche, répondre oui ou non, etc. En définissant l'être humain comme un sujet libre et autonome, pouvant par ailleurs découvrir des vérités éternelles grâce à sa propre intelligence, la philosophie de Descartes marque la naissance de l'individualisme moderne ❸.

DE L'AUTONOMIE AU DÉVELOPPEMENT PERSONNEL

Consacrée par la Révolution française *(encadré 2)*, cette conception de l'individu devient politique : l'être humain est progressivement défini comme libre, autonome et appelée à s'émanciper. Dans *De la démocratie en Amérique* (1835), le philosophe Alexis de Tocqueville souligne que les régimes démocratiques tendent à favoriser l'individualisme : libéré des attaches traditionnelles – religieuses, institutionnelles… –, chacun deviendrait plus soucieux de prendre soin de lui-même et de ses proches. Aux États-Unis en particulier, cette « indépendance » (« *self-reliance* ») prend une dimension personnelle milieu du 19e siècle. Dans *La Confiance en soi* (1841) notamment, le philosophe Ralph Waldo Emerson défend l'importance de s'arracher à l'influence des structures collectives, pour croire en soi, en son identité personnelle et en ses intuitions, et réinventer sa vie à chaque instant en toute liberté.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 8:18:41 PM

Cette approche de l'émancipation fait école aux États-Unis, tant dans des courants philosophiques établis – pragmatisme, perfectionnisme moral… – que dans la culture populaire. Au début du 20e siècle notamment, les premiers avatars du développement personnel rencontrent un immense succès. À l'image d'un manuel du conférencier Dale Carnegie : *Comment se faire des amis et devenir influent* (1936), qui s'écoulera à des millions d'exemplaires. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis triomphent sur la scène internationale et commencent à diffuser toute cette culture du développement personnel à travers le monde. Celle-ci se structure surtout dans les années 1960 au sein de la contreculture californienne. Pour les partisans de la psychologie humaniste notamment, comme Abraham Maslow, les approches traditionnelles de la psychologie – béhaviorisme, psychanalyse… – font une erreur en se concentrant sur les pathologies et les névroses. Elles négligent d'autres besoins pourtant essentiels de la vie psychique, comme celui de s'épanouir et de progresser.

De manière générale, observe le philosophe Michel Lacroix ❹, les différentes écoles du développement personnel – comme la programmation neurolinguistique ou plus tard la psychologie positive – proposent de prendre conscience de nos pensées limitantes et de les remplacer par des croyances dynamisantes, grâce des exercices pratiques : transe ou hypnose, autosuggestion consciente, expériences en dehors de sa zone de confort… Au-delà de la réalisation de soi, le développement personnel préconise d'explorer pleinement toutes les possibilités de vie qui nous sont offertes, et de devenir chaque jour un peu meilleur.

Dans le contexte prospère des trente glorieuses (1945-1973), la performance et l'épanouissement sont supposés relever d'une démarche volontaire. À l'image du *self-made-man* américain, tout le monde devrait pouvoir rompre avec son passé pour se réinventer, créer de nouvelles activités, ou encore vivre la grande aventure de sa vie. Néanmoins, cet imaginaire s'effrite à partir des années 1980. Dans *La Société du risque* (1986), le sociologue Ulrich Beck estime que nous entrons dans une « *autre modernité* » : les individus sont en proie à davantage d'incertitudes et d'instabilité, notamment sur les plans professionnel et familial. Le sociologue Robert Castel confirme cette analyse dans *L'Insécurité sociale* (2003). Les mutations du travail, l'affaiblissement des protections sociales et la reconfiguration des rapports de classe plongent beaucoup de personnes dans de nouvelles formes de précarité et d'exclusion. Dans ce cadre, les ruptures biographiques semblent davantage subies que choisies.

INJONCTION AU CHANGEMENT

La mobilité reste toutefois valorisée, socialement et politiquement ❺. Réussir sa vie, dans l'imaginaire collectif, c'est avoir saisi un maximum d'opportunités, tenté de nouvelles expériences, être parti loin de son milieu d'origine et progressé sur l'échelle des classes sociales.

Cette injonction au changement perpétuel comporte néanmoins des angles morts ❻ : d'une part, les transformations profondes et pérennes ne sont pas forcément l'objet d'une décision volontaire, mais peuvent s'imposer au fil du temps de façon plus ou moins inconsciente. D'autre part, changer de cadre de vie ne règle pas tous les problèmes, car c'est encore se retrouver face à soi et potentiellement confronté aux mêmes sources de souffrance. Enfin, si le changement peut être une richesse, il est possible de refuser les injonctions à la mobilité et à la performance, pour se contenter d'une vie sans éclat mais heureuse. Comme le résumait Montaigne dans ses *Essais* (16e siècle), « *il n'est rien de si beau et légitime que de bien faire l'homme et dûment, ni science si ardue que de bien et naturellement savoir vivre cette vie* ». ●

NOTION CLÉ

L'AUTONOMIE, UN CONCEPT RÉVOLUTIONNAIRE

Le concept d'autonomie occupe une place cardinale dans la théorie du *Contrat social* (1762) de Jean-Jacques Rousseau, établissant que « *l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté* ». Dans la *Critique de la raison pratique* (1788), Emmanuel Kant définit aussi l'autonomie comme la capacité de toute personne à élaborer en son for intérieur des règles morales universelles pour diriger sa vie. La Révolution française consacre cette conception de l'individu : la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 définit toute personne comme libre de fixer ses propres lois et de choisir son destin. L'abolition des ordres de l'Ancien Régime (noblesse, tiers état…) permet notamment de rêver de mobilité sociale et d'amélioration de sa condition. Changer de vie devient possible. ● F.T.

❶ Nicolas Marquis (dir.), *Le Changement personnel. Histoire, mythes, réalités*, éd. Sciences Humaines, 2015.
❷ Xavier Molénat (dir.), *L'Individu contemporain. Regards sociologiques*, éd. Sciences Humaines, 2014.
❸ Alain Laurent, *Histoire de l'individualisme*, PUF, 1993.
❹ Michel Lacroix, *Le Développement personnel*, Flammarion, 2004.
❺ Nicole Auber (coord.), *La Société hypermoderne : ruptures et contradictions*, L'Harmattan, 2010.
❻ Laurent Schmitt, *Les Lapsus du destin. Nos choix de vie*, Odile Jacob, 2023.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 8:18:41 PM

LA GÉNÉTIQUE, NOUVELLE OMBRE DÉTERMINISTE ?

L'ADN passe de plus en plus pour être à l'origine de nos capacités et de notre devenir, ce qui réduit fortement notre marge de choix. Pourtant cette thèse est loin de faire consensus.

● FABIEN TRÉCOURT

Notre vie est-elle prédéterminée par nos gènes ? Professeur de psychologie à l'université du Texas, Kathryn Paige Harden a ravivé une guerre des tranchées autour de cette question. Dans *La Loterie génétique* (2023), elle affirme que les inégalités de réussite – notamment scolaires – s'expliquent en grande partie par les gènes. Les compétences cognitives, les préférences comportementales ou encore les appétences varieraient d'une personne à l'autre, en fonction de leur génome. Si elle admet aussi l'importance de facteurs politiques et sociaux, elle plaide pour une meilleure prise en compte des prédispositions génétiques, afin de mieux accompagner les enfants tout au long de leur développement. Cette thèse suscite de nombreuses objections. Pour le biologiste Kevin Bird notamment ❶, de l'université de Californie à Davis, les études ont systématiquement échoué à identifier des liens de cause à effet entre des gènes et des traits cognitifs, comportementaux ou culturels ; les corrélations observées restent faibles donc hasardeuses à l'échelle des populations, invérifiables à celle des individus.

Ce débat revient régulièrement sur le devant de la scène. En début d'année, le psychologue et généticien Robert Plomin publiait en France *L'Architecte invisible*, où il affirme que l'ADN « *façonne notre personnalité* ». Il suggère même d'orienter les individus en fonction de leur profil génétique – dans leur scolarité ou leur vie professionnelle.

> « LES COMPÉTENCES COGNITIVES, LES PRÉFÉRENCES COMPORTEMENTALES OU ENCORE LES APPÉTENCES VARIERAIENT D'UNE PERSONNE À L'AUTRE, EN FONCTION DE LEUR GÉNOME. »
> ● FRANÇOISE CLERGET-DARPOUX
> GÉNÉTICIENNE

Ce propos aux relents eugénistes a suscité de vives critiques. Selon la généticienne Françoise Clerget-Darpoux, directrice de recherche à l'Inserm, le développement des individus n'obéit pas à une répartition quantifiable entre des facteurs génétiques et environnementaux. En outre, insiste-t-elle ❷, « *il n'existe pas de population humaine homogène, que ce soit sur le plan génétique ou sur le plan environnemental. Il est donc très facile de prendre pour une association génétique ce qui n'est qu'un facteur socioculturel de la population étudiée.* »

Politiquement enfin, les partisans du tout génétique ne risquent-ils pas d'alimenter de nouvelles formes de racisme et d'eugénisme ? La question est d'autant plus sensible que la génétique comportementale a souvent été utilisée en ce sens depuis les années 1960, comme le documente le sociologue Aaron Panofsky dans *Misbehaving Science* (2014, non traduit). Différences de quotient intellectuel entre personnes noires et blanches, expliquées au prisme du génome, plaidoyer pour « l'amélioration raciale » grâce à une sélection génétique...

Autant de thèses combattues en particulier par le biologiste Richard Lewontin dans les années 1980, tant sur un plan scientifique que politique. « *On peut expliquer les erreurs produites par une vision biologiquement déterministe du monde sans avoir besoin de se référer aux usages politiques qui sont faits de ces erreurs,* résumait-il dans un ouvrage collectif ❸ (...) *Cependant, ce qui ne peut pas être compris sans référence à des événements politiques, c'est la manière dont ces erreurs surviennent, pourquoi elles deviennent déterminantes à certaines époques, au niveau scientifique ou dans les représentations populaires, et pourquoi il faut s'en soucier en premier lieu.* » ●

❶ Kevin Bird, « *La loterie génétique* est un échec pour la génétique et la politique », *AOC*, 31 mai 2023.

❷ Françoise Clerget-Darpoux, « Robert Plomin se trompe en disant que l'éducation compte peu dans la réussite scolaire », *L'Express*, 20 avril 2023.

❸ Richard Lewontin, Steven Rose et Leon Kamin *Not In our genes* (1984, non traduit).

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 8:18:41 PM

BIOGRAPHIE
Philosophe et écrivaine, Claire Marin est professeure de philosophie en classe préparatoire aux grandes écoles et membre associée de l'ENS-Ulm. Elle a publié, entre autres, *Rupture(s)* (L'Observatoire, 2019) et *Être à sa place. Habiter sa vie, habiter son corps* (L'Observatoire, 2022).

ENTRETIEN

CLAIRE MARIN
NOUS AVONS BESOIN DE RECOMMENCEMENTS

Il est mille manières de prendre un nouveau départ : de façon réfléchie, improvisée, involontaire, joyeuse ou brutale. Ces moments inauguraux façonnent l'existence, lui donnent des atours romanesques et renforcent notre sentiment de vivre. Rencontre avec la philosophe Claire Marin, qui consacre à ces « débuts » un passionnant essai philosophique.

PROPOS RECUEILLIS PAR **ANNE-CLAIRE THÉRIZOLS**

Vous identifiez les débuts comme des moments décisifs de l'existence. À quoi les reconnaît-on ? À quel point nous changent-ils ?

Lorsqu'il regarde le chemin parcouru, chacun peut faire la liste des moments qui ont constitué psychologiquement ou symboliquement un début pour lui. Cette liste est toujours personnelle. Le premier jour dans une nouvelle ville rejointe pour poursuivre ses études ? Le voyage scolaire qui a marqué le début d'une passion pour une autre culture ? Une rencontre qui a suscité une vocation ? C'est ainsi que j'entends les débuts, comme des moments importants et durables, incarnés charnellement, vivaces dans notre mémoire, qui s'articulent avec des éléments majeurs de notre identité. Ils dévoilent une partie de nous et engagent notre construction à long terme. Un nouveau champ s'ouvre. On sent que quelque chose se passe qui peut plus ou moins nous changer. La naissance d'un enfant peut bien sûr constituer un début important, tout comme la publication d'un livre. Quand mon manuscrit *Hors de moi* a été accepté par Gérard Berréby chez Allia, ce qui me semblait hors de portée est soudainement devenu possible. C'était un vrai début… Ce qui n'a pas empêché le refus d'autres manuscrits par la suite, mais la voie était ouverte ! Je me souviens aussi de mon premier cours d'allemand, en CP, comme d'une révélation. Des gens, tous les jours, pensaient dans une autre langue où la lune était au masculin et le soleil au féminin. Là a commencé ma fascination pour la multiplicité des langues et des cultures ! Je me souviens aussi très bien, et j'ai les images précises, de la première fois où ma mère m'a mis un crayon entre les mains. Elle tenait ma main pour m'aider à former des lettres et je me disais que c'était trop difficile, que je n'y arriverai jamais. Je crois que je pressentais déjà dans ce geste un enjeu pour ma vie future. Les débuts véritables, ce sont ceux qui créent un trouble, une émotion forte. Ceux-là disent quelque chose de nous, de façon très singulière.

Vouloir changer de vie professionnelle ou amoureuse, déménager, recommencer ailleurs et autrement… Que recherchons-nous dans les bifurcations ?

Ces recommencements volontaires sont toujours risqués. C'est ce nous recherchons… Nous avons parfois besoin de nous mettre en danger, ne serait-ce qu'un peu, pour savoir ce dont nous sommes capables lorsque nous perdons quelques repères. Et puis nous avons besoin d'éprouver que nous sommes à notre place, que ce que nous faisons correspond à nos aspirations. Sortir de notre routine est parfois nécessaire pour se trouver, soi. Mais pour être épanoui, encore faut-il que les autres nous adoubent, nous trouvent légitimes, utiles, doués. Si la pandémie nous a appris quelque chose, c'est à quel point nous avons besoin les uns des autres. Se sentir capable d'être seul avec soi, de se passer du regard des autres, c'est accéder à une forme de vie adulte, disait Donald Winnicott. Cette force psychique est vraiment difficile à atteindre.

Vous citez Vladimir Jankélévitch, pour qui l'imprévu est une « *invitation à aller toujours plus loin, au-delà de nous-mêmes* ». Faut-il souhaiter beaucoup de débuts inattendus pour nous sentir pleinement vivants ?

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 8:18:41 PM

© CELINE NIESZAWER/FLAMMARION

Quand ils sont heureux, ces débuts-là nous exaltent, nous font vivre plus intensément, donnant à nos vies des incandescences qu'on voudrait revivre souvent. Dans son essai *La Vie intense. Une obsession moderne* (2016), Tristan Garcia évoque la « *sensation indéfinissable qui permet à un être d'évaluer favorablement l'intensité de sa propre existence* ». Cette sensation peut être furtive, liée à un paysage, une musique, une rencontre... Il peut y avoir des échanges suspendus, dans un aéroport, dans des moments de transit, au coin d'une rue, avec quelqu'un qu'on ne reverra peut-être jamais mais qui nous aura marqués de son empreinte. Certaines personnes comptent pour nous et ne le sauront jamais !

Que dire des débuts tragiques qu'on est obligé de vivre mais qui ressemblent à des débuts de la fin ?

Les accidents de la vie, les deuils, les ruptures de toutes sortes nous contraignent à recommencer quand on n'aurait jamais voulu avoir à le faire.

Souvent, les gens nous disent « *je ne sais pas comment tu as fait, moi je n'aurais pas réussi* ». Mais la réalité, c'est qu'en cas de coup dur, nous n'avons pas le choix.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 8:18:41 PM

Après un deuil majeur dans notre vie, il faut bien continuer, ne serait-ce que pour notre entourage. On est entraîné par la nécessité, presque malgré soi. Un regard, les mots d'un poète, d'un auteur, une sollicitation totalement imprévue, une conversation avec quelqu'un qu'on connaît à peine sont susceptibles de nous emporter et relancer la machine. Je crois beaucoup à cette puissance du verbe et de l'altérité. Ceux qui sont de l'autre côté de la rive, qui ont déjà traversé l'épreuve, peuvent nous être d'une grande aide. Ils contribueront à impulser, parfois sans le savoir, notre nouveau départ.

Vous évoquez aussi les débuts manqués. Ces espoirs, ces élans qu'on laisse finalement passer deviennent-ils des regrets ?

Elles sont nécessaires aussi ces amorces de débuts inachevées, et si humaines ! Nous vivons tous avec deux partitions. Une ligne majeure avec ce que nous avons décidé de faire et une ligne mineure de ce qu'on n'a pas osé accomplir. Parfois, ces lignes se recoupent. On peut craindre d'avoir loupé une bifurcation très importante, mais rien ne dit qu'il sera impossible d'y revenir ! L'idée reste tenace que la vie serait faite de carrefours stratégiques : lorsqu'on choisit un embranchement, ce serait pour toute la vie. Or, cette ligne mineure peut continuer d'exister en sourdine. On peut revenir plus tard à ce carrefour avec davantage d'expérience et des attentes renouvelées. La répétition ouvre la voie à d'autres débuts. Ce que je sais très bien faire, avec facilité, parce que j'en ai pris l'habitude, me permettra de débuter autre chose, ailleurs. Il existe dans nos vies une articulation entre la durée, la continuité, qui s'inscrit en nous comme une seconde nature, et la spontanéité qui permet les changements de cap.

Votre ouvrage pose aussi une question philosophique de premier ordre : celle du temps. Comment apprécier les débuts puisque nous sommes tous soumis à la fuite du temps ?

Et peut-être de plus en plus ! Votre question invite à une synthèse entre le philosophe Henri Bergson et le sociologue Hartmut Rosa. Le premier affirme que nous avons des œillères dès que nous sommes dans l'action, dans l'intelligence pratique, dans la projection des tâches que nous devons accomplir dans un temps donné. Le second constate que l'accélération du temps que nous vivons dans nos sociétés modernes entraîne des émotions très superficielles. Nous passons à côté de l'introspection, qui suppose le temps de la réflexion. Dans un monde qui va vite, on ne s'autorise pas les parenthèses, les essais, les années sabbatiques, les mises en pause qui permettraient de savoir ce qu'on veut vraiment.

> « IL FAUT S'INQUIÉTER QUAND ON NE RESSENT PLUS CETTE ESPÈCE D'EXCITATION DES DÉBUTS, QUI TRADUIT NOTRE RAPPORT AU POSSIBLE. PUISSIONS-NOUS, À N'IMPORTE QUEL ÂGE, ÊTRE D'ÉTERNELS DÉBUTANTS ! »

Parler de débuts, c'est aussi parler d'amour. Les débuts d'une histoire d'amour sont-ils les plus merveilleux que nous ayons à vivre ?

Si on a de la chance, effectivement, ce sont des débuts très forts, peut-être les plus forts de l'existence ! Comme l'écrit Roland Barthes dans *Fragments d'un discours amoureux* (1977), « *je suis enchanté, sous l'emprise d'un heureux sentiment qui me dépossède de moi-même* ». Autrement dit qui m'allège de mes démons. Mais en matière d'amour et de sexualité, il y a aussi des débuts ratés, nuls, catastrophiques, traumatisants, des débuts dont il est difficile de se remettre. Il existe aussi des débuts inattendus qui rouvrent des horizons, par exemple la découverte tardive, chez certaines femmes, du plaisir sexuel.

Il semble que la question des débuts soit aussi reliée à celle de la mort. La multiplication des vies dans une vie nous apporte-t-elle aussi le sentiment d'un éternel recommencement possible ? Et donc d'une forme d'immortalité ?

Oui, les débuts nous aident à nous sentir encore vivants. Et je crois qu'il faut s'inquiéter quand on ne ressent plus cette espèce d'excitation des débuts, qui traduit notre rapport au possible. Puissions-nous, à n'importe quel âge, être d'éternels débutants ! Nous n'avons pas l'âge que le temps imprime à nos corps tant que nous continuons à espérer d'autres commencements. Ces débuts ont aussi le pouvoir de nous remettre en mouvement quand notre histoire semble figée par un carcan familial, social ou psychologique. Ils remettent en marche le déroulé du temps.

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 8:18:41 PM

PRÊT À SAUTER LE PAS ?

Dans quels contextes les changements de vie surviennent-ils ? Faut-il y voir l'aboutissement de décisions réfléchies, l'expression d'insatisfactions latentes ou l'effet d'injonctions sociales ?

© STEFANIA INFANTE

LAURENT SCHMITT
Professeur émérite de psychiatrie à la faculté de santé de l'université Toulouse-III-Paul Sabatier et auteur de *Les Lapsus du destin. Nos choix de vie* (Odile Jacob, 2023).

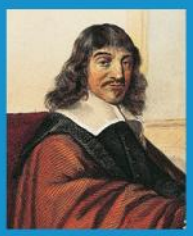
On connaît les trois Moires dans la mythologie grecque. Elles gouvernent la destinée des humains. Clotho tisse le fil de la vie, Lachésis le déroule, Atropos le coupe. On connaît moins le dieu grec Kairos, ce jeune homme aux pieds ailés qui ne porte qu'une touffe de cheveux sur la tête. Quand il passe près de vous, trois scénarios sont possibles : soit vous ne le voyez pas du tout, soit vous le regardez sans rien faire, soit enfin vous « saisissez l'occasion au cheveu ». Ce dieu symbolise le moment opportun, l'instant décisif qu'on saisit ou qu'on rate, et qui est susceptible d'infléchir une vie. Assimiler le détonateur intime du destin, ce moment de renversement capable de modifier l'existence, au Kairos grec revient à réaliser une sorte d'analyse stratégique du changement de vie : quel contexte au basculement radical, quel(s) facteur(s) y contribue(nt), quels freins existent-ils et pour quel(s) résultat(s) ?

DÉMON DE MIDI

Quand on tente de trouver des raisons à un tournant de vie s'expriment un travail de reconstruction et une explication écran. Les souvenirs qui justifient le facteur déclenchant ne sont pas toujours justes. Il y a, après coup, un désir de donner un sens logique,

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 8:18:41 PM

FOCUS
LES RÊVES DE DESCARTES



© DEA/G. DAGLI ORTI/DE AGOSTINI/GETTY

René Descartes est militaire, engagé au côté du duc de Bavière lors de la campagne de Flandre, lorsqu'une nuit de 1619, il fait une série de rêves troublants. L'un évoque une faiblesse du côté gauche, l'autre des hallucinations visuelles, des étincelles.

Dans le dernier songe, il trouve un livre sur sa table. Sur la page un vers du poète latin Ausone attire son attention : « *Quod vitae sectabor iter ?* » ou « *Quel chemin suivrai-je en cette vie ?* ». Cette phrase ouvre la voie à une profonde réflexion et à un changement d'existence qui aboutiront à l'écriture du *Discours de la méthode*. Le soldat est devenu philosophe. ● L.S.

un point de départ à des forces ou des pulsions intenses mais confuses ou enchevêtrées dans l'esprit. On retrouve la plupart du temps l'expression d'une crise existentielle liée à l'âge, souvent vers 40 ou 50 ans. La perception qu'il reste un peu moins de temps à vivre que ce qu'on a déjà vécu donne un nouveau relief à bien des aspects de l'existence. L'expression « démon de midi » illustre cette appétence pour la jeunesse et la vitalité qui se traduit par le choix d'un partenaire bien plus jeune. Acteurs, hommes politiques, journalistes..., les exemples sont légion. Pour ne pas verser dans l'actualité, évoquons Diane de Poitiers, « cougar » du 16e siècle. Mariée à 16 ans, veuve à 32 ans, Diane devient gouvernante des fils de François Ier, dont le petit Henri II de 21 ans son cadet, dont elle sera plus tard l'amante. Pendant plus de dix ans, Diane de Poitiers, élevée au titre de duchesse de Valentinois, est la maîtresse officielle d'Henri II, avant d'être exilée après la mort du roi en 1559.

Les contraintes de la vie et les soubresauts de la société constituent également des détonateurs de changement. L'acte de bravoure de Marina Ovsiannikova en est un exemple criant : en mars 2022, la journaliste russe brandit en plein journal télévisé une pancarte antiguerre. Le texte s'oppose à la guerre en Ukraine, dénonce la propagande et le mensonge d'État. Cet événement fait exploser sa famille et bouleverse son existence. Séparée de son mari, M. Ovsiannikova est obligée de fuir en Allemagne avant de recevoir l'asile politique en France où elle se réfugie avec sa fille de 12 ans. Son fils aîné, plus proche des théories russes, reste avec son père. Cette série de changements brutaux amène ses amis moscovites résidant à Paris à lui demander si elle préférait mourir empoisonnée au polonium ou au Novitchok, poison qui supprime la transmission nerveuse. De nombreuses représailles à distance ont frappé des exilés, des opposants, des oligarques.

Enfin, l'ennui est un puissant ressort du changement. Quand l'existence semble monotone et que les journées se répètent de façon immuable s'installe progressivement un sentiment de vide, lancinant et tenace. Cet ennui d'une vie trop bien rangée va entraîner une grande bourgeoise d'une petite ville industrielle d'Occitanie vers un lapsus brutal, un détour totalement imprévu de son existence. Éduquée à la maison de la Légion d'honneur, femme d'un industriel du délainage, mère de trois enfants, elle se rend régulièrement à Paris pour se ressourcer par du théâtre et des expositions. « *J'ai l'impression de tourner en rond, le golf, les œuvres caritatives, les discussions sur les cours de la Bourse de la laine, tout ça m'emmerde ! Thérèse Desqueyroux je la comprends !* », déplore-t-elle en référence à l'héroïne de François Mauriac, prisonnière d'une vie à l'horizon borné, qui finit par tenter d'empoisonner son mari. Lors d'une exposition, elle rencontre un moine célèbre pour ses tableaux et ses tapisseries. Il réside dans une abbaye proche de son domicile. Le coup de foudre est d'abord intellectuel puis sentimental et sexuel. Après un moment d'hésitation, attirée par la culture et la créativité du moine, elle entame une liaison. Pendant trois ans, ils se retrouvent cinq ou six fois l'an, souvent à Paris lors d'expositions au cours desquels elle ressent le plaisir d'inspirer ou de participer à un élan de création. Elle révélera ce secret quand débuteront des troubles de la mémoire, comme pour se confier à un tiers sur un fragment important de sa vie, avant l'effacement progressif de ses souvenirs. Une sorte de legs autobiographique.

COUP DE FOUDRE OU ACCIDENT

Associé à ces contextes surgit le détonateur, le *kairos*. Le moment décisif représente celui de la prise de décision, mais aussi le type d'action qu'on entreprend. Comme le joueur de rugby qui décèle l'ouverture possible et peut soudain s'échapper pour marquer un essai, le *kairos* ouvre vers le changement. Il existe de nombreux moments d'inflexion de l'existence, pour changer sa vie. Quelques leviers sont particulièrement actifs, tels le coup de foudre, le fait d'avoir échappé à la mort, la prise de conscience ou une révélation.

Le coup de foudre amoureux représente une déflagration, une explosion dans la vie sentimentale des êtres. Lorsqu'il est partagé et simultané, il s'agit d'un phénomène électrique, d'une attraction invincible, la conviction absolue d'une communion entre deux êtres. Les exemples ne manquent pas. Prenons celui de Micheline Roquebrune. Cette artiste, mariée et mère deux enfants, aperçoit de dos, lors d'un tournoi de golf au Maroc, un homme de grande taille à la chemise fripée contemplant un tableau de résultats. Ils se regardent, échangent quelques

Délivré à 353101 le 7/20/2023, 8:18:41 PM

paroles, il l'invite à la rejoindre. Cet homme est Sean Connery, l'acteur mondialement connu de James Bond, mais elle ne le reconnaît pas. « *Je suis transportée. Les quatre jours qui suivent, nous continuons à jouer au golf comme des étrangers puis nous nous retrouvons pour faire l'amour comme des fous…* », relate-t-elle dans le film que lui a consacré sa petite fille Stéphanie Renouvin en 2022. Elle sait que comme elle, il est marié et dans un premier temps ne veut plus rien savoir de lui. Quelque temps après, il la rappelle, ils se revoient et quittent chacun leur conjoint. Ils se marieront et vivront ensemble près de quarante ans.

Comme le coup de foudre, le fait d'avoir échappé à la mort bouleverse souvent aussi la suite de l'existence. Il peut s'agir d'un accident ou d'une maladie sévère. En cas de rémission, ce sursis autorise le souhait d'en profiter ou de vivre une autre vie. Comme le réalisateur américain Tom Shadyac. Victime d'un très grave accident de bicyclette, il subit un long parcours de réhabilitation. Une fois remis, en dépit de sa fortune considérable, il renonce à faire carrière dans le show-business et, décide d'aider à ouvrir un foyer pour sans-abri en Virginie. Sa vie désormais va se dérouler dans un mobil-home tout en disposant d'importants revenus. Une manière de donner un nouveau sens à son existence.

Bien sûr, tous les aspirants au changement ne passent pas à l'acte. Dès qu'on envisage une bifurcation, des liens, des résistances invisibles le ligotent et le freinent. On craint qu'elle soit un échec ou qu'elle déstabilise une forme de sécurité. Le maintien d'un *statu quo*, même insatisfaisant, ne remet pas en cause l'essentiel de la vie ; la « force de la stabilité » participe au fait que rien ne change. Ainsi, pendant longtemps, des couples ont perduré car l'épouse, mère de famille sans emploi ni revenu, n'avait

> « L'ENNUI EST UN PUISSANT RESSORT DU CHANGEMENT. »

pas la force de se séparer ou de quitter le domicile conjugal. Elle redoutait la dislocation familiale et la précarité financière. Le poids des conventions sociales, de la morale ou de la crainte du qu'en-dira-t-on sont également des freins importants. Une stabilité terne et une vie monotone mais rassurante peuvent masquer une créativité d'exception. L'écrivain et poète portugais Fernando Pessoa, aujourd'hui considéré comme un des maîtres du 20e siècle, mènera toute sa vie une existence précaire de rédacteur de courrier commercial et traducteur indépendant. Il meurt en 1935 à Lisbonne, pauvre, inconnu du grand public et ne recevra un hommage officiel national qu'en 1988. Dans son œuvre, il rationalise son sentiment d'une vie à deux facettes : celle qui est vécue, pauvre et étriquée, celle qui est rêvée, vraie, lumineuse parfois géniale.

VA, VIS ET DEVIENS

Cette injonction montre comment le désir d'autre chose peut façonner de façon consciente ou inconsciente la vie de quelqu'un. Les rêveries parentales, surtout maternelles, dessinent des souhaits pour l'avenir de leur enfant. Dans le film multiprimé *Va, vis et deviens* (2005), le réalisateur roumain Radu Milhaileanu raconte comment une mère chrétienne pousse son fils de 9 ans à se déclarer juif pour lui éviter de mourir de faim dans un camp de réfugiés soudanais où de multiples nationalités, chassées par la famine en Afrique, ont trouvé refuge. Il est d'abord adopté par une famille israélienne, mais sa mère de substitution décède. Il est ensuite recueilli par une famille française. « Va » représente l'arrachement à sa mère, « vis », la nécessité de s'adapter à des parents d'adoption d'origine différente, parfois au prix du mensonge, et « deviens » l'injonction à avoir un destin d'homme, responsable de son devenir au-delà d'une simple survie.

C'est également celle portée par la mère de Romain Gary dans *La Promesse de l'aube* (1960) : « *Mon fils sera ambassadeur de France, chevalier de la Légion d'honneur, grand auteur dramatique, Ibsen, Gabriele d'Annunzio…* », déclare-t-elle à qui veut bien l'entendre, alors qu'il n'est encore qu'enfant. Par cette phrase, elle l'inscrit dans un destin, comme les femmes enceintes lorsqu'elles tentent de stimuler les capacités de leur bébé à naître en leur parlant ou en leur faisant écouter de la musique.

Bien des détonateurs intimes ne sont pas aussi conscients. Ils peuvent être le fruit des secrets familiaux, des identifications partielles à des grands-parents, des oncles ou des tantes qui ont marqué l'enfance par une passion, une ouverture vers un autre monde ou une initiation à la moto, à la musique, à la cuisine… Autant de traces souvent reléguées au second plan ou oubliées qui agissent de manière inconsciente dans l'idée d'un changement de vie.

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 1:15:14 PM

LA RECONVERSION, TOUT UN TRAVAIL !

En 2023, près d'un Français sur deux aurait pensé à changer de métier d'après l'Ifop. La transition se fait rarement du jour au lendemain. Par quelles étapes passent ceux qui se lancent dans l'aventure ?

MARIETTE THOM

Dans cette rue de Saint-Mandé, en banlieue parisienne, l'œil du flâneur ne manquera pas d'être attiré par le bleu profond de la devanture. Sur l'auvent, quelques lettres blanches qui forment le mot « paroles ». C'est ici que Marie-Ève Charbonnier a ouvert sa librairie en 2019. Cette quadra parisienne, « *amoureuse des livres* » depuis son plus jeune âge, venait d'abandonner un emploi d'éditrice juridique où elle ne trouvait « *plus de sens du tout* ». La satisfaction du travail fait et du client avait, selon elle, disparu au profit d'objectifs de rentabilité. « *En devenant libraire, évidemment que je suis commerçante et que je veux augmenter mon chiffre d'affaires ; mais mon objectif premier, c'est la transmission du plaisir de la lecture. Le travail a retrouvé un sens qu'il avait perdu.* » Depuis, la néolibraire a embauché plusieurs salariés ; elle reçoit régulièrement, dans l'intérieur boisé de sa boutique, des auteurs qui viennent présenter leurs dernières parutions – des grands noms parmi lesquels Jonathan Coe, Nicolas Matthieu ou encore Laurent Gaudé. « *Il n'y a pas une seconde où je regrette d'avoir sauté le pas* », confie-t-elle.

Voilà un récit qui en ferait pâlir d'envie plus d'un. Ce type de témoignages a fleuri dans la presse ces dernières années, porté par un engouement certain pour le changement au moment de la crise du Covid. Le temps du premier confinement et l'avènement du télétravail auraient fait réfléchir bien des actifs sur leur occupation professionnelle. De fait, en 2022, on enregistre un sursaut de démissions et de ruptures conventionnelles, plus de 670 000 cumulées, soit 115 000 de plus qu'au 1er janvier 2020, d'après les chiffres de la Dares.

On parle de reconversion professionnelle lorsqu'il y a un changement radical dans la carrière d'un individu, en termes de métier et/ou de domaine d'activité. Et ce phénomène ne date pas de mars 2020 : en 2012 déjà, une enquête d'Ipsos révélait que plus de la moitié des actifs passaient par cette réorientation au cours de leur carrière. « *Le souhait de changer volontairement d'activité professionnelle pour se tourner vers un autre emploi a pris une place notable dans l'espace social dès les années 2000* », écrivent Catherine Negroni et Olivier Mazade en 2019 ❶. Les tentatives pour mesurer l'ampleur du phénomène butent contre les difficultés à le définir précisément, « *selon qu'on se réfère aux changements d'emploi, de fiche de poste, d'activité réelle, de codification des métiers ou de ressenti* », nuance la sociologue Aurélie Gonnet ❷.

Pour C. Negroni et O. Mazade, « *trois éléments propres à la sphère professionnelle intrinsèques à la situation de travail* (sont) *prépondérants dans la décision d'engager une reconversion : la satisfaction au travail, l'ambiance et le sens attribué à son travail.* » Ces constats sont confirmés par diverses enquêtes quantitatives. Ainsi, une vaste étude de 2022 de France compétences portant sur les actifs hors fonction publique trouve que « *la perte de sens constitue la raison la plus partagée (27 %) des actifs en reconversion ; sont aussi marqués l'insatisfaction vis-à-vis des conditions de travail (23 %), de la rémunération (22 %), d'une pression trop importante (20 %), ou des problèmes de santé (maladie,* burn-out*...) (16 %)* ».

C'EST QUOI UN TRAVAIL QUI A DU SENS ?

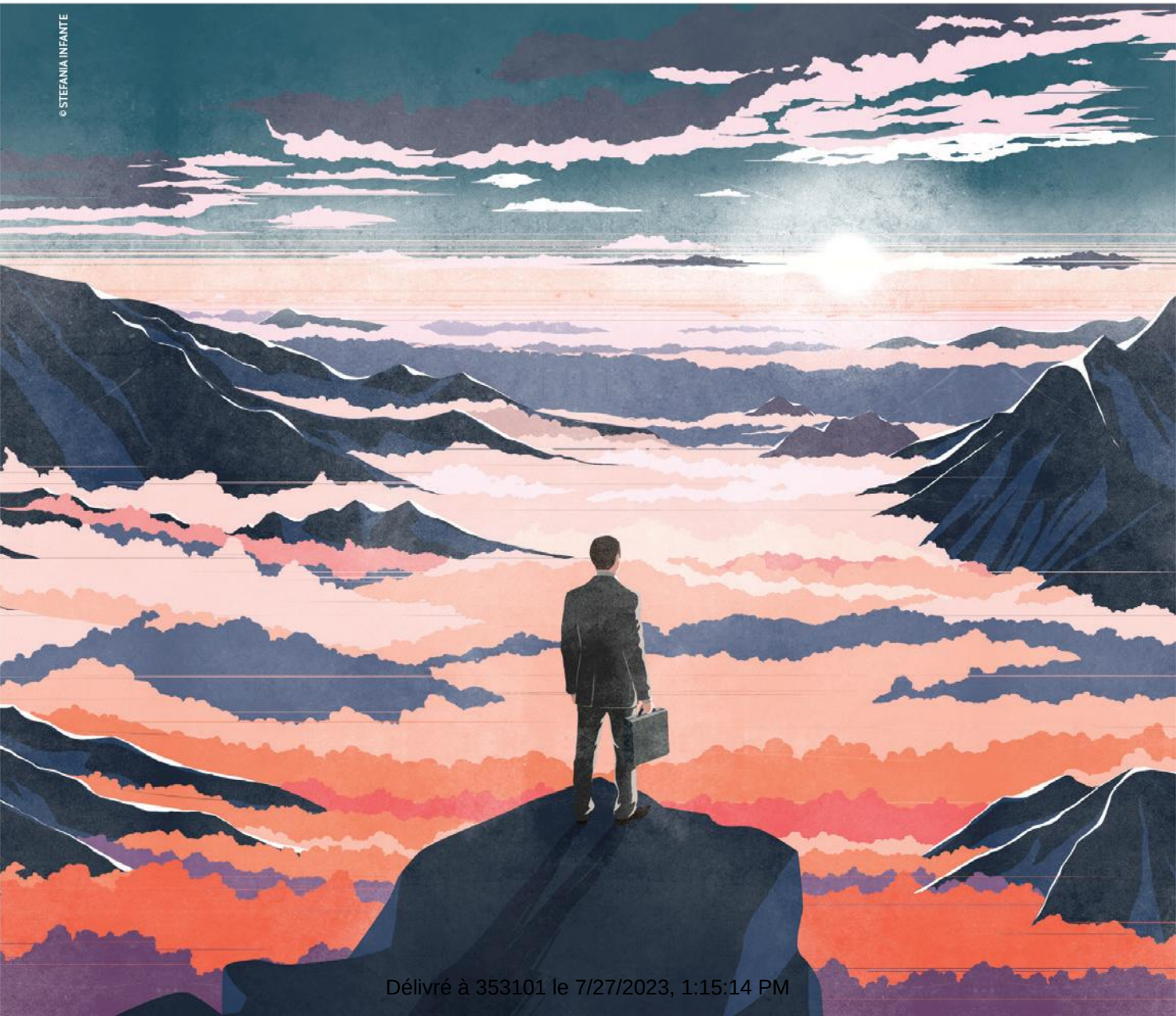
La question de la perte de sens n'est donc pas qu'une rhétorique à la mode : il s'agit d'un véritable critère pour les actifs qui se reconvertissent. Du moins, c'est une explication largement mobilisée par eux. Ce que recouvre cette idée, toutefois, reste assez flou : un travail a-t-il du sens car il est utile pour la société ? Ou parce qu'on peut facilement constater le résultat concret de ses efforts ? Dans un rapport de la Dares de 2021, les économistes Thomas Coutrot et Coralie Perez citent ainsi un exemple éloquent. Lorsqu'on explique à des travailleurs *freelance* devant effectuer des microtâches que leur travail

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 1:15:14 PM

contribue à la recherche contre le cancer, la qualité et la quantité de leur travail augmentent sensiblement.

Les deux économistes isolent trois critères constitutifs selon eux du sens du travail : le « sentiment d'utilité », quand le travailleur « *voit que le produit concret de son travail permet de satisfaire les besoins de ses destinataires* », qu'il contribue à « *transformer positivement le monde* » ; la « cohérence éthique », soit « *la possibilité de travailler en accord avec ses normes éthiques et professionnelles* » ; enfin la « capacité de développement » soit « *la possibilité de déployer sa créativité, d'apprendre, de développer ses compétences, de réaliser son potentiel* ».

Cela explique que des personnes engagées dans des métiers dont l'utilité sociale est évidente n'y trouvent pas de sens. Ainsi de ces journalistes, étudiés par Jean-Marie Charon et Adénora Pigeolat dans *Hier, journalistes. Ils ont quitté la profession* (2021), qui se retrouvent à réécrire des communiqués de presse et à produire des contenus sans intérêt. C'est ici leur capacité de développement



Délivré à 353101 le 7/27/2023, 1:15:14 PM

qui est entravée, ce qui les empêche de trouver du sens à leur travail.

Pour François, toutefois, c'est la question de la cohérence éthique qui était en cause. Secrétaire de rédaction dans le même journal pendant des années, ce journaliste chargé de l'édition et de la correction des articles a vu l'exigence baisser à mesure que les plans sociaux se succédaient. « *On demandait aux gens de mal travailler, de relire très vite les papiers, de laisser passer* », témoigne-t-il. Le travail qu'on exigeait de lui ne correspondait plus à son éthique professionnelle. Désabusé, il profite du Covid pour amorcer une reconversion : ce passionné de fromages décide de se lancer dans la crémerie.

C'est aussi pour des raisons de cohérence éthique que de plus en plus de jeunes actifs, sensibles à la question écologique, délaissent un système et des emplois qui nuisent à la planète. Ainsi Marine Miller, dans *La Révolte. Enquête sur les jeunes élites face au défi écologique* (2021), décrit bien cette génération de jeunes surdiplômés qui « *bifurquent* », délaissant des jobs bien payés dans des boîtes de conseil ou de grosses industries, pour se lancer dans la lutte écologique.

LA PANDÉMIE, UN DÉCLIC

Dans les récits de reconversion, C. Negroni identifie cinq phases : la vocation contrariée, le désengagement, la latence, la bifurcation et le réengagement *(lire l'encadré)*. « *Ces différentes phases se succèdent de manière non linéaire, la démarche pouvant être interrompue lors des trois premières phases* », précise la sociologue. L'individu ne s'épanouit plus dans son travail, il s'en désinvestit et entre dans une période de flottement : il se cherche. Avant de quitter son boulot, M.-È. Charbonnier ressentait une certaine « *lassitude* » ; elle avait même déjà réalisé un bilan de compétences trois ans avant son départ. Mais ce n'est que quelques mois avant sa prise de décision qu'elle se met à rencontrer des libraires. « *Il y a eu un long moment de maturation, et à un moment, ça s'est cristallisé,* décrit-elle. *Après, c'est devenu évident, je ne pouvais plus revenir en arrière.* »

Souvent, les individus décrivent un élément déclencheur, un moment décisif à partir duquel tout s'enchaîne. Ce « turning point, explique C. Négroni, *ne se déclenche que parce qu'il y a une direction préexistante en filigrane. Et c'est à ce titre qu'il acquiert le statut d'événement déclencheur* ». Pour François, c'est la pandémie et le télétravail qui lui permettent de prendre du recul. Enfin, l'individu se réengage dans un nouveau domaine professionnel. Cette phase se concrétise par l'inscription dans une formation ou l'entrée dans un nouvel emploi. Pour Marie-Ève, cela a été une courte formation, puis le rachat d'une ancienne librairie.

> « CE QUI FAISAIT LE SEL DE MON PRÉCÉDENT MÉTIER, J'EN AVAIS TOUJOURS ENVIE. C'ÉTAIT SURTOUT MON EMPLOYEUR QUI M'AVAIT ÉLOIGNÉ DE MA PROFESSION. »
>
> **FRANÇOIS**
> JOURNALISTE

Il n'y a rien de magique dans ce processus. C. Negroni insiste sur le fait que la reconversion professionnelle volontaire est un processus de décision, dans lequel l'individu est acteur. Il faut qu'il soit prêt à entrer dans une démarche d'analyse biogra-

REPÈRE
LES CINQ ÉTAPES DE LA RECONVERSION

Dans la reconversion professionnelle, l'acteur fait un travail sur soi. Il décrit, *a posteriori,* plusieurs étapes par lesquelles il passe. Ces étapes peuvent se chevaucher, selon la sociologue Catherine Negroni, autrice d'une thèse sur le sujet.

1. **La vocation contrée.** L'individu exprime un ressentiment : on l'a empêché de suivre son penchant pour un domaine particulier. C'est une phase de justification de la démarche entreprise.
2. **Le désengagement.** L'individu, insatisfait de sa situation professionnelle, se désinvestit de son travail.
3. **La latence.** L'individu prend acte de son désengagement, entre dans une démarche d'introspection, revisite ses rêves et envisage de nouvelles possibilités.
4. **La bifurcation.** C'est le moment de la prise de décision. Des événements déclencheurs peuvent pousser l'individu à sortir de la latence pour entrer dans l'action : opportunités professionnelles, changement de situation familiale, etc. Des rencontres, le soutien de son entourage jouent également.
5. **Le réengagement.** L'individu met en œuvre son projet. Cela passe par des bilans de compétences, des formations ou encore la création d'une entreprise. ● **M.T.**

• Catherine Negroni, *Reconversion professionnelle valorisante*, Armand Colin, 2007.

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 1:15:14 PM

phique, de réflexion sur sa situation, qu'il réussisse à se mettre en action, en se renseignant sur les formations ou les dispositifs de reconversion mis à sa disposition, et qu'il se donne les moyens matériels et financiers de mener à bien son projet.

Parfois, le processus ne va pas à son terme. Quand François quitte son emploi, il entame une formation de crémier, puis accepte un premier CDD. Une expérience qui lui plaît, mais qui le fait également réfléchir. Horaires contraignants, travail le week-end alors même qu'il a de jeunes enfants, risques d'accident du travail, contraintes liées à des exigences d'hygiène très fortes dans ce domaine, investissement financier à faire, responsabilités de chef d'entreprise, impossibilité de trouver un ou une partenaire avec qui partager cette charge..., tout cela le fait remettre en question son projet, alors même qu'il avait trouvé un local où s'installer. « *J'avais le sentiment d'être spectateur de mon projet,* illustre-t-il. *Et plus je doutais de ma reconversion, de sa pertinence, plus je me disais qu'en même temps, j'aimais bien ce que je faisais auparavant. Ce qui faisait le sel de mon précédent métier, j'en avais toujours envie. C'était surtout mon employeur qui m'avait éloigné de ma profession.* » Quelques mois plus tard, « *réoxygéné* », il était de nouveau journaliste « *avec un appétit renouvelé* ».

DES CADRES DÉSABUSÉS

« *L'affirmation d'un désir de mobilité masque souvent une insatisfaction voire un épuisement professionnel, moins lié au métier qu'à l'environnement de travail* », pointe A. Gonnet. On pense vouloir changer de métier pour trouver du sens, comme l'illustre bien le cas de François ; mais ce n'est jamais la seule motivation à l'œuvre. Conditions de travail, rémunération, pression ou problèmes de santé sont également cités par les actifs en reconversion interrogés par France compétences en 2022. « *Le développement de l'accompagnement des mobilités individuelles tend à jeter un voile sur la dimension collective du travail – et ses maux –, mais aussi sur les déterminants socioéconomiques des choix et parcours professionnels* », poursuit la sociologue. En se focalisant sur la question du sens, donc sur un ressenti individuel, on élude les défaillances structurelles qui font que les gens sont dégoûtés de leur travail.

> « L'AFFIRMATION D'UN DÉSIR DE MOBILITÉ MASQUE SOUVENT UNE INSATISFACTION, VOIRE UN ÉPUISEMENT PROFESSIONNEL, MOINS LIÉ AU MÉTIER QU'À L'ENVIRONNEMENT DE TRAVAIL. »
>
> **AURÉLIE GONNET**
> SOCIOLOGUE

D'ailleurs, loin de l'image que l'on se fait des cadres supérieurs désabusés qui partent dans le Jura se mettre à la vannerie, on constate que les catégories ayant le plus tendance à changer d'orientation professionnelle sont les demandeurs d'emploi (72 %), les ouvriers (66 %) et les employés (63 %) (Ipsos, 2012). Une enquête de la Dares portant sur les actifs ayant changé de métier entre 2010 et 2015 analyse plus finement leur profil. Ce sont l'électricité-électronique et l'artisanat qui voient le plus d'actifs quitter le navire, avec un changement de métier qui se couple plus fréquemment d'un changement de domaine – ce que l'étude explique par le fait que ces métiers mobilisent des compétences plus facilement transférables dans d'autres domaines. Et sans surprise, la stabilité de l'emploi est un critère déterminant : 39 % des contrats à durée limitée en 2010 avaient changé de métier en 2015, contre 9 % des fonctionnaires et 23 % des CDI.

À ce titre, A. Gonnet ne manque pas de noter que « *le succès croissant depuis quarante ans des notions de mobilité puis de transition professionnelle, dans un contexte de chômage de masse et de précarisation de l'emploi, s'est accompagné de la diffusion de l'idée selon laquelle tout un chacun aurait dorénavant plusieurs vies professionnelles* ». La diffusion et la valorisation de cette idée qu'« *on ne fait plus le même métier toute sa vie* » s'inscrivent dans un contexte qu'il ne faut pas oublier. Quant à la « grande démission » qu'on nous annonçait à la fin du Covid, il semble que cette remise en cause générale du travail n'ait pas eu lieu : si un certain sursaut a bien été enregistré dans les démissions en 2022, analyse l'institut Montaigne en février 2023, ce ne serait que le reflet d'un marché du travail en bonne santé où le taux de chômage est bas, et non d'une plus grande insatisfaction des Français envers leur emploi. ●

❶ Catherine Negroni et Olivier Mazade. « Entre contrainte et choix, regards sur les reconversions professionnelles subies et les reconversions professionnelles volontaires », *Recherche & formation*, n° 90, 2019/1.

❷ Aurélie Gonnet, « On ne fait plus le même métier toute sa vie », *in* Marie-Anne Dujarier (dir.), *Idées reçues sur le travail. Emploi, activité et organisation*, Le Cavalier bleu, 2023.

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 1:15:14 PM

LE BONHEUR EST-IL DANS LE PRÉ ?

Leurs parents partaient élever des chèvres dans le Larzac ; eux ouvrent en famille des boulangeries bio dans des bourgs ruraux. Si le désir de campagne, né dans le sillage de Mai 68, connaît un regain important, le profil des néoruraux et les contours de leurs projets ont évolué.

© STEFANIA INFANTE

DANIÈLE HERVIEU-LÉGER ET BERTRAND HERVIEU
Danièle Hervieu-Léger est sociologue des religions, directrice d'études émérite à l'EHESS. Bertrand Hervieu est sociologue des mondes agricoles.

La société française est aujourd'hui marquée par l'expression forte d'un « *désir de campagne* » qui conjugue l'envie d'échapper à la frénésie de la vie urbaine, le désir de se « *reconnecter à la nature* » et une angoisse écologique renforcée d'année en année par des à-coups climatiques inédits. Des expériences placées sous le signe de la « rupture » et du « changement de vie » suscitent une fascination qu'entretiennent les magazines et autres documentaires, prompts à décrire des bifurcations spectaculaires : la reconversion de la DRH devenue apicultrice et de l'informaticien, boulanger à l'ancienne. C'est aussi l'histoire des élèves de grandes écoles rompant avec le destin social que leur diplôme leur promet pour se mettre au service des espaces ruraux délaissés ; de familles de cadres catholiques quittant la ville pour conformer leur mode de vie à l'« écologie intégrale » dont l'encyclique pontificale *Laudato Si* a dessiné l'horizon ; du succès de néoartisans et de néoagriculteurs coopérant pour revitaliser une commune rurale. Une constellation utopique se dessine, des expériences les plus *soft* optant pour

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 1:15:14 PM

un mode de vie apaisé en marge du bruit du monde aux engagements plus radicaux, portés par le projet d'écrire, *hic et nunc*, un scénario alternatif à la destruction systématique des écosystèmes induite par le productivisme néolibéral. Le lien qui unit ces tentatives disparates demeure celui d'un « retour à la nature », parfois associé au rêve de revitaliser une sociabilité rurale disloquée.

Ce rêve de campagne n'est pas tombé du ciel avec la prise de conscience récente de l'urgence climatique : les expérimentations concrètes menées dans ce sens font écho aux expériences des néoruraux des années 1970-1980, installés dans les régions désertifiées du sud de la France, avec le projet d'anticiper en communauté le changement radical du monde qu'ils avaient entrevu en mai 1968. Si beaucoup de ces expériences ne survécurent pas à la rudesse d'un hiver cévenol ou ariégeois, un certain nombre de ces immigrants de l'utopie s'implantèrent durablement dans ces territoires vidés de leur population agricole traditionnelle, mais dans lesquels les politiques de préservation des espaces naturels et d'aménagement rural offraient des opportunités d'installation inédites et parfois subventionnées.

Une population restreinte de petits groupes radicaux maintint, de son côté, le cap d'un mode de vie aussi autarcique que possible, aux marges d'une société promise à la catastrophe. Les deux mouvements – d'un côté, le choix de l'intégration à la société rurale locale, de l'autre, la recherche d'une alternative sans compromis à l'hubris mondaine de la consommation – pouvaient être lus, à la fin des années 1980, comme une double expression de l'involution des idéaux de changement social global portés par le mouvement de Mai 68. Une utopie promise à se dissoudre, en même temps que ces idéaux se fracassaient sur les contraintes du réel, se dissipaient dans le temps ou bien se convertissaient en de nouvelles aspirations individuelles et collectives au « bien vivre » dans les limites de la société de consommation.

> « DEPUIS LES ANNÉES 1990, LA POPULATION RURALE A AUGMENTÉ, MALGRÉ LA DIMINUTION CONTINUE DE LA POPULATION AGRICOLE. »

DES DÉPARTS MIEUX PRÉPARÉS

Cependant, en près de cinquante ans, la vague néorurale ne reflua jamais entièrement. Elle eut en réalité un cours variable, s'activant nettement à partir des années 2000 et quittant ses premiers espaces d'implantation privilégiée – les régions désertifiées du sud de la France – pour s'étendre progressivement à l'ensemble du territoire. Elle prit des formes différentes, avec un repli presque complet des expériences communautaires à vocation totalisante qui avaient été, à l'origine, les emblèmes du mouvement. Le départ collectif au désert pour inventer une autre manière de faire société fut progressivement submergé par la floraison de démarches individuelles, conjugales et familiales. À l'exception d'expériences collectives, du type des ZAD (zone d'aménagement différé), engageant une confrontation directe et rationalisée avec un appareil d'État considéré comme le garant de l'ordre néolibéral, la visée d'une anticipation communautaire directe d'un nouveau modèle social a été emportée par les recherches d'un quotidien apaisé, ralenti, offrant aux individus les moyens de leur accomplissement personnel dans un travail « faisant sens » et dans un rapport réconcilié avec la nature. Celles-ci sont aujourd'hui les marqueurs d'un idéal de vie, partagé bien au-delà de ceux qui franchissent effectivement le pas d'une installation à la campagne.

Les modalités de l'installation ont elles-mêmes changé : celle-ci est davantage préparée, professionnalisée, d'emblée disposée à utiliser toutes les ressources (juridiques aussi bien que sociales et matérielles) offertes sur place à des projets innovants propres à animer ou à réhabiliter le tissu social local. Le contexte rural de ces implantations est lui-même radicalement différent de ce qu'il était au tournant des années 1970. La toile de fond des immigrations utopiques d'alors était celle de la désertification des espaces ruraux, induite par la longue vague de l'exode rural. Aujourd'hui, s'il demeure des régions rurales sous-peuplées en raison de leur enclavement géographique, la tendance s'est massivement inversée : depuis la décennie 1990, la population rurale a augmenté, et ceci malgré la diminution continue de la population agricole. La facilité accrue des communications, les possibilités d'accès à la propriété à moindre coût qu'en ville et les politiques d'aménagement et d'attraction mises en œuvre avec efficacité par les collectivités territoriales ont renversé la tendance à

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 1:15:14 PM

l'exode qui a marqué pendant un peu plus d'un siècle l'histoire rurale française. Paradoxalement, le sentiment d'« abandon » des territoires ruraux – couramment mis en avant dans le débat public – procède précisément de ce que ces territoires ont cessé d'être des espaces vides, sans pour autant disposer de toutes les facilités pratiques offertes par la ville, imposant notamment à leurs nouveaux habitants des déplacements quotidiens dont ils éprouvent durement les contraintes.

UN MODE DE VIE STABLE ET SOBRE

Parmi ceux-ci, les « migrants utopiques » d'aujourd'hui entendent s'épargner ces frustrations fréquentes en se donnant précisément pour horizon un mode de vie stable et sobre, dans le respect de l'environnement et à distance de la frénésie urbaine autant que du stress professionnel. La campagne à laquelle ils aspirent n'est pas d'abord celle des vastes territoires de montagne délaissés par l'élevage traditionnel. C'est, bien plus souvent, la campagne des villages et des hameaux, dans lesquels il est possible de renouer avec des formes d'échanges économiques locaux et avec des pratiques de convivialité qu'on peut réanimer et au besoin inventer. L'agriculture biologique cristallise certes toujours, et par excellence, le double désir de « nature » et d'« enracinement » qui le motive. Mais le rêve d'une alternative rurale se décline sous des formes très variées. Certains se lancent dans l'apiculture ou dans la production artisanale (meunerie, brasserie, savonnerie, préparation d'huiles essentielles, etc.). Quelques-uns se forment à des métiers manuels « nobles » (travail du bois, du cuir, etc.) ou s'emploient à réhabiliter ou à ouvrir des petits commerces locaux polyvalents. Beaucoup s'investissent dans l'animation d'initiatives associatives et culturelles locales. Mais d'autres se contentent de reconvertir sur place leurs compétences professionnelles, ou même de les exercer à distance en recourant au télétravail. Ces partages des formes de travail s'étendent à des formules collectives, coopératives plutôt que communautaires, permettant à des groupes amicaux ou affinitaires de tenter ensemble l'expérience du départ.

Ces déplacements du rêve de campagne ne sont pas sans lien avec l'évolution de la population des candidats au départ. L'émigration de la ville vers les campagnes a cessé d'être le fait principal d'étudiants, de jeunes chômeurs et de personnes exerçant des professions culturelles et sociales intermédiaires en rupture sociale, comme elle l'était dans la première moitié des années 1970. Les « nouveaux installés » d'aujourd'hui – ceux qui « lâchent tout » pour s'engager dans une « nouvelle vie » – sont plus âgés, souvent diplômés et parfois surdiplômés, formés à des exercices professionnels divers qu'ils ont pratiqués, non sans déception, avant d'opter pour un mode de vie dont ils attendent avant tout qu'il « *donne du sens* » à leur existence. Il faut néanmoins se garder de contraster trop abruptement les caractéristiques sociales et professionnelles des différentes vagues néorurales : le premier flux des néoruraux a compté aussi un certain nombre de professionnels confirmés et beaucoup de ceux qui prirent durablement pied sur place réussirent précisément parce qu'ils y déployaient des compétences reconnues.

UNE RÉVOLUTION DU QUOTIDIEN

Par ailleurs, à l'exception des expériences collectives de type zadistes dont elle demeure le fer de lance, l'expression libertaire et antiétatique de la protestation néorurale s'est largement euphémisée. Cela ne signifie nullement que le phénomène soit vidé de toute consistance politique. Mais il faut ressaisir sa visée dans le répertoire de la conversion écologique des pratiques ordinaires, invoquée et mise en œuvre – avec des degrés variables de radicalité – par les intéressés. Disons – pour situer ce déplacement au risque de forcer le trait – que la protestation néorurale des années 1970 faisait de la révolution politique globale anticipée en communauté la condition d'émergence d'un rapport renouvelé à la nature. La protestation néorurale des années 2020 fait plutôt de la révolution écologique engagée concrètement *hic et nunc* la condition d'émergence d'une nouvelle société politique. Entre politique et écologie, l'utopie n'a pas disparu : elle a déplacé son point d'appui.

S'il y a cependant une nouveauté du phénomène actuel du « retour à la nature », elle se trouve dans le continuum qui s'établit entre les différentes trajectoires de l'insertion néorurale et les aspirations à une « vie au vert » partagées et mises en œuvre par des individus et des familles s'établissant dans des zones périurbaines toujours plus élargies, tout en continuant à travailler en ville. L'expérience éprouvante du confinement en ville pendant la pandémie du Covid-19 a considérablement accéléré cette convergence en suscitant une multitude de départs à la campagne, motivés avant tout par le désir de s'éloigner des grandes métropoles, de se rapprocher de la nature et de changer de rythme en vivant et consommant « local ». Si la pérennité de ce phénomène est encore difficile à évaluer, il dit, à tout le moins, quelque chose d'une désillusion urbaine irrémédiablement radicalisée par la menace écologique.

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 1:15:14 PM

REPORTAGE

SI TU VEUX CHANGER DE VIE, VIENS À JOIGNY !

Avis aux amateurs : la Maison commune des transitionneurs de Joigny, dans l'Yonne, accueille à l'essai les candidats à l'installation. Longtemps en déclin, la cité icaunaise est en passe de devenir « *the place to be* » des Parisiens en quête de sobriété.

© VILLE DE JOIGNY

CÉCILE PELTIER

La terrasse ombragée du café-brocante *La Station* au cœur du quartier historique Saint-André est mignonne à croquer. Au milieu des touristes qui profitent du week-end de l'Ascension pour découvrir les églises et le château des Gondi ou les maisons à pans de bois, nichées dans le lacis de ruelles tortueuses, des habitués venus en voisins échangent les dernières nouvelles avec Laïd Haidoussi, le patron. Ici, le wifi fourni par la Société coopérative d'aménagement numérique icaunaise (Scani) est local. Bienvenue à Joigny (10 000 habitants), nouvel eldorado des « transitionneurs » !

Françoise Purnode, attablée en famille, a la mine réjouie de ceux qui ont repris leur souffle. Cette artiste belge, débarquée en janvier 2022 avec mari et enfants, fait partie des néo-Joviniens, boutés hors de Paris par le Covid. « *J'en avais marre du béton, mon corps me disait "stop", mais il y avait toujours une bonne raison de rester,* raconte la quadragénaire avec fougue. *Pendant le confinement, on s'est réfugié dans l'Oise. Et je me suis dit : "Cette vie-là me va !"* » Au début, sa petite famille n'était pas enchantée par l'idée de se mettre au vert. Mila, 10 ans, et Till, 11 ans, hochent la tête. Mais muée par un « *besoin irrépressible de campagne* », Françoise s'est mise en quête, avec un couple d'amis, d'un corps de ferme à transformer en habitat participatif, avant d'opter pour un projet plus familial. Quand elle a vu passer, sur les réseaux sociaux, l'offre de location pour la Maison commune des transitionneurs (MCT) de Joigny, elle a sauté sur l'occasion : « *J'ai visité la maison et j'ai dit, "je viens !"* »

La MCT, ouverte en 2020 par la journaliste environnement Laure Noualhat et son ami l'éditeur sonore Patrick Frémeaux, a été pensée comme une piste d'atterrissage pour des citadins qui, dans le cadre de la transition écologique, veulent tester la vie ici. « *Cette maison, comme la suivante qu'on s'apprête à ouvrir, c'est une manière d'anticiper l'exode urbain* », explique l'ancienne journaliste à *Libération*, tombée amoureuse de Joigny en 2013, après un méchant *burn-out*. Pour cette lectrice de Pablo Servigne ou de Guillaume Faburel, pilier de la transition jovienne, la riposte à « l'effondrement » doit passer par la création de petites communautés fondées sur la coopération et l'entraide au sein de villes moyennes.

« LA FACILITÉ » DU QUOTIDIEN

C'est l'objectif de Renaissance Joigny (RJ), l'association qu'elle a cofondée en 2019, avec plusieurs acteurs du territoire (le Syndicat des déchets de l'Yonne, le château du Feÿ, le jardinier « punk » Éric Lenoir, la caserne Bascule…) autour de valeurs écolos et progressistes. L'idée : « *Nourrir les élus, constituer un groupe de citoyens acculturés à la fin du monde, rendre Joigny désirable, se tricoter un petit filet humain pour s'éviter une chute trop solitaire, apprendre, échanger, créer des liens…* », énumère cette infatigable militante dans son

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 1:15:14 PM

dernier livre (*Bifurquer par temps incertain*, Tana, 2023). Des objectifs, aujourd'hui, « *largement dépassés* ».

F. Purnode, adoptée dès son arrivée par la communauté des transitionneurs, plussoie : « *Il y a toujours quelqu'un sur le groupe de discussion Telegram pour récupérer les fruits à l'Amap ou prêter une perceuse.* » Et les apéros organisés par Renaissance Joigny ont été un incroyable vivier d'amis.

La comédienne, qui a délocalisé sa compagnie en terre jovinienne, savoure « *la facilité* » du quotidien. « *Il y a une aisance, ça glisse… On se gare devant la maison, on fait des courses en cinq minutes et je peux enchaîner sans problème trois rendez-vous dans la journée, ce qui à Paris n'aurait tout simplement jamais été possible.* » Sa copine Frédérique, en visite pour le week-end, sourit : « *Tu as de la chance. Nous, on n'a toujours pas trouvé le lieu qui nous fera quitter notre duplex à Montreuil…* »

Françoise n'est pas la seule à avoir choisi Joigny pour changer de vie. À 1 h 15 de train de Paris, la « ville-martyre de la RGPP (Réforme générale des politiques publiques) » est désormais un lieu de repli prisé de Franciliens en mal de verdure. Ils ont racheté à petit prix les maisons du centre-ville, parfois délaissées depuis des années. En face de la Maison des transitionneurs, l'ancien tribunal a été transformé en espace de spectacle et d'exposition.

Pour cette « *ville effondrée* », comme l'écrit joliment L. Noualhat, cette nouvelle population, majoritairement active et volontiers encline à s'engager dans la vie associative, constitue une bouffée d'air frais. Frappée dans les années 1980 par la désindustrialisation, Joigny a perdu dans la décennie 2000 sa base militaire, ses deux tribunaux, son plateau chirurgical, sa maternité, et j'en passe… Une saignée qui l'a vidée d'une partie de ses habitants et contribué à son appauvrissement, entraînant dans sa chute les commerces et le prix de l'immobilier. « *Mais tout cela est derrière nous grâce aux politiques publiques qui ont acté qu'on était une ville en transition* », rassure le maire Nicolas Soret, qui nous a rejoints à la terrasse de *La Station*.

Depuis quelques années, la belle endormie, à équidistance entre Sens et Auxerre, a repris des couleurs. En témoigne cette pluie de parapluies multicolores qui s'abat sur la rue Gabriel-Cortel, une des principales artères du centre-ville. « *Une galerie d'art coréen a même ouvert* », précise Armonia Pierantozzi qui m'a accueillie sur son futon pour la nuit. Après une jeunesse nomade à développer des projets tous azimuts, elle a atterri à Joigny, en 2020, dans le cadre du projet de la caserne Bascule, un tiers-lieu au service de la transformation écologique et sociale, installé en 2021 dans l'ancienne base militaire, avec le soutien de la mairie. Elle pensait pouvoir y installer Fertîles, l'école de la coopération et du changement, qu'elle a cofondée et préside. Finalement, Fertîles restera itinérante. Mais, elle a choisi de s'y fixer. Elle a acheté une maison avec vue imprenable sur l'Yonne, qu'elle transforme trois jours par semaine en *coworking* pour les télétravailleurs et bénévoles locaux.

Son ami, Louis Pénisson, 33 ans, qui loue une maison à quelques mètres après avoir longtemps vécu à la CasBa, continue de s'impliquer dans l'animation du tiers-lieu. Avant de lâcher son boulot en 2020, il a passé six ans dans une *start-up fintech*. Depuis qu'il a rejoint la CasBa il se sent « *épanoui et aligné, sans dissonance entre* (s)*es actes et* (s)*es valeurs* ». « *Ici, l'idée, c'est de vivre ensemble dans une logique bas carbone, en prenant soin de soi et des autres, dans une ambiance joyeuse* », explique-t-il en nous faisant la visite : la cuisine rénovée à partir d'anciennes palettes, le magasin gratuit, le studio de son écoconception ou la formidable « déguiserie ».

LE SPECTRE DE L'ENTRE-SOI

À travers ses ateliers de sensibilisation dans les écoles, les coups de main au maraîcher et à l'apiculteur du coin, ou son festival, la CasBa, comme Renaissance Joigny, cherche à embarquer les Joviniens. Mais la greffe ne prend pas toujours. « *Les locaux voient débarquer une farandole de classes supérieures, des néoruraux désirant mailler un territoire, mais qui ne maillent pratiquement qu'eux (et c'est normal), tandis que les "gens d'ici" n'ont guère envie de recevoir des leçons d'agriculture, de construction ou de faire* », écrit L. Noualhat avec un certain fatalisme.

D'autant que la bifurcation n'est pas un long fleuve tranquille. La journaliste évoque les *ego* blessés, les divergences de vues et les doutes quand l'écoanxiété vous submerge. Fin 2022, elle a renoncé à tous ses mandats associatifs pour s'occuper un peu d'elle. Parfois, elle regrette la tranquillité perdue de ce lieu… qu'elle a pourtant fortement contribué à faire connaître à travers ses films et ses livres. Même si elle croit à ce « *tissu humain* » et ces actions partagées, comme ce déjeuner champêtre organisé ce samedi midi à l'ombre du verger de la Renaissance, avant la balade à la découverte de la ceinture verte mosaïque que des engagés tissent autour du village.

Françoise s'excuse : elle ne pourra pas être des nôtres, elle fait visiter Joigny à ses amis. Bientôt de nouveaux candidats à l'installation ? ●

Retrouvez une version longue de ce reportage sur https://bit.ly/SHjoigny

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 1:15:14 PM

SCULPTER SON CORPS POUR SE RÉINVENTER

Tatouages, implants, *body-building*, régimes... Le corps n'est plus un legs intangible, mais un espace de construction et d'affirmation du moi. Une manière de reprendre le contrôle sur son existence, dans un monde qui nous échappe.

DAVID LE BRETON
Professeur de sociologie, titulaire de la chaire « Anthropologie des mondes contemporains » à l'Institut des études avancées de l'université de Strasbourg.

Nos sociétés connaissent aujourd'hui une inflation des pratiques et des discours autour d'un corps devenu matière première de la fabrique de soi dans un contexte d'hyperindividualisation du lien social. Sans un travail sur soi, le corps est perçu comme insuffisant, imparfait, voire méprisable ou surnuméraire, fossile d'une humanité promise à une disparition prochaine, notamment dans le discours transhumaniste [1]. Il n'est plus l'incarnation radicale et stable du sentiment de soi, il est à la disposition de l'individu pour qu'il s'invente des personnages à sa guise en puisant dans une prolifération d'offres : tatouages, implants sous-cutanés, *bodybuilding*, diététique, régimes alimentaires, cosmétiques, prise de produits ayant des incidences sur la conformation physique ou psychologique, gymnastiques de toutes sortes, marques corporelles, chirurgie ou dermatologie esthétique, changement de genre, etc.

Le corps s'érige en lieu de salut se substituant à l'âme dans une société sécularisée. Longtemps dans nos sociétés, il était pour le meilleur et pour le pire au cœur de l'existence, il n'est plus aujourd'hui la souche identitaire inflexible d'une histoire personnelle, mais une forme à remanier inlassablement au gré des désirs de l'individu, selon l'ambiance sociale du moment. En changeant son corps, il souhaite changer son existence, c'est-à-dire remanier un sentiment d'identité lui-même devenu obsolescent.

Le corps est désormais une construction personnelle, un objet transitoire, susceptible de maintes métamorphoses selon les aspirations de l'individu. L'apparence alimente une industrie sans fin, sans cesse relancée par le marketing et les offres du marché.

> « L'APPARENCE ALIMENTE UNE INDUSTRIE SANS FIN, SANS CESSE RELANCÉE PAR LE MARKETING. »

Et par l'inventivité d'un acteur dont l'autonomie paraît immense, mais qui est pour l'essentiel une liberté de se mouvoir parmi les allées des hypermarchés afin de choisir le produit qui participe le mieux du style dont il se sent proche. Liberté formatée où il importe de se « personnaliser » en ayant la main heureuse dans ses choix, plutôt que de faire œuvre de son existence. À défaut de grands récits pour s'orienter, le marketing suggère une myriade de petits récits en célébrant des produits d'appel autour du corps. L'expérimentation prend la place des anciennes identités fondées sur l'*habitus* et l'identification. Le sentiment de soi est alors inlassablement travaillé par un acteur dont le corps est un outil de l'affirmation de soi dans une société de l'image, du *look*, de l'apparence.

REPRENDRE LE CONTRÔLE DE SON EXISTENCE

À défaut d'exercer un contrôle sur son existence dans un monde insaisissable, le corps est un objet à portée de main sur lequel nourrir enfin une souveraineté mise en difficulté partout ailleurs. Le désinvestissement des systèmes sociaux de sens amène à une centration accrue sur soi. Le repli sur le corps et l'apparence est un moyen de réduire l'incertitude en cherchant des limites symboliques au plus proche. Il ne reste plus que le corps auquel l'individu puisse s'accrocher pour se sentir

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 5:04:20 PM

bien dans sa peau. L'obsolescence de la marchandise est devenue aussi celle du corps. Il faut y ajouter sa marque propre pour en prendre possession et sursignifier ainsi son apparence. Prothèse d'un moi éternellement en quête d'une incarnation provisoire pour assurer une trace significative de soi dont les ingrédients ne cessent de se modifier selon les abondantes propositions du marché.

Désormais brouillon à corriger par un travail adéquat, le corps est l'habitacle provisoire d'un individu qui refuse toute fixation et choisit une forme de nomadisme de sa présence au monde. Espace d'expérimentation visant à transformer le rapport au monde, à multiplier les sensations et les stylisations possibles de soi. L'ampleur sociale de ce souci dit cette volonté de signer son corps, de se l'approprier pour devenir enfin soi. L'individualisation du lien social rend l'individu non seulement libre de ses attaches avec les autres, mais libre également de ses attaches identitaires, de ses assises corporelles ou de genre. Elle entraîne l'individualisation du corps. Il importe alors d'avoir un corps à soi, un corps pour soi.

BESOIN DE RECONNAISSANCE

Nombre de nos contemporains deviennent les *designers* de leur apparence et bricolent leur corps selon les circonstances. On le personnalise et customise à l'image d'autres objets du quotidien. Proposition à affiner et à reprendre, ses modes de transformation sont d'abord une manipulation symbolique du sentiment de soi, et traduisent un jeu subtil entre le public et le privé. Dans une société du spectacle, où règnent en permanence la distance et le regard, il faut en imposer aux autres par son apparence, tirer son épingle du jeu. L'individu dispose des signes d'identité sur son corps à travers lesquels il interroge sa place dans le monde. Le succès planétaire du tatouage en est une illustration. Il faut se mettre hors de soi pour devenir soi, puisque soi est désormais surtout un effet de regard. L'intimité connaît une extension publique, elle appelle la reconnaissance des autres. Mais la tâche exige sans arrêt de remettre le corps sur le métier dans une course sans fin pour adhérer à soi. Ce supplément assure le soi à l'image de cette étudiante confessant que c'est seulement après son premier tatouage qu'elle s'est sentie enfin « *complète* ». L'impératif premier lancé à l'individu est de devenir soi, c'est-à-dire finalement de savoir choisir dans le magasin des accessoires un produit qui le révèle à lui-même.

Volonté d'autogénération qui alimente souvent le cliché de l'individu affirmant avec fierté qu'il s'est « *réapproprié* » son corps. On n'est plus soi par le polissage de ses relations aux autres et un cheminement personnel, mais par le miracle de la trouvaille du bon produit. Quel qu'il soit, le signe cutané est une prise de marque avec un monde qui échappe en grande part. Il s'agit de remplacer des limites de sens qui se dérobent par une limite sur soi, une butée identitaire pour se reconnaître et se revendiquer comme soi. La modification corporelle (le terme est déjà révélateur) devient un badge identitaire, parfois de manière assez radicale.

Aujourd'hui comme autrefois, la biologie est un chapitre du politique. Les anciens codes culturels du féminin et du masculin sont remis en question. Le genre devient un vaste champ d'expérimentation, une affaire privée, et non plus une question de naissance ou de biologie. Là où la fabrique corporelle de soi ne cesse d'élargir son champ d'intervention possible, féminin et masculin incarnent une différence parmi une multitude d'autres, proposition initiale éventuellement à rectifier selon une volonté propre. Certains trans entendent même subvertir radicalement ces catégories devenues obsolètes à leurs yeux. Le corps est l'outil pour se créer des personnages dépendant du contexte. Volonté de conjurer la séparation, de ne plus faire du sexe (du latin *secare* : couper) un corps ou un destin, mais de s'en affranchir pour s'inventer et se mettre soi-même au monde à travers

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 5:04:20 PM

©STEFANIA INFANTE

une anatomie nomade. L'assignation à un genre est une histoire qu'on se raconte.

UNE ESTHÉTIQUE DE LA PRÉSENCE

Les transgenres sont des individus postmodernes en ce qu'ils entendent se mettre au monde par eux-mêmes, rectifier leur origine en décidant de leur renaissance sous une apparence n'appartenant qu'à eux. Ils font de leur corps une décision propre et non un destin anatomique. Certes, ils n'échappent pas à l'histoire de leur société, à leur condition sociale, aux valeurs ambiantes, aux représentations qui les entourent, même s'ils se les approprient à la première personne, ils sont dans la position d'artistes qui jouent de leur existence et impriment leur marque sur un langage déjà donné. Voyageur de leur propre corps dont ils changent à leur guise la forme, ils poussent à son terme le statut de ressource d'un corps devenu modulable.

Impossible de penser le corps sans envisager la pluralité de ses mises en jeu, de ses ambivalences. Dans la mesure où l'individu devient le concepteur de son corps, il fétichise parfois les stéréotypes associés au masculin et au féminin. Les normes corporelles ne disparaissent pas, elles se multiplient et se font d'autant plus incisives qu'elles paraissent moins impératives, laissant l'individu à leur appréciation. Le binarisme homme-femme est ici fortement sollicité. La femme cherche à être plus femme à travers un corps mince, sain, svelte, jeune, séduisant, lisse… Des hommes renchérissent sur des normes de virilité aujourd'hui en crise, ainsi par exemple le *bodybuilder*, le bâtisseur de corps, construit ses limites physiques. Il endosse son corps comme une deuxième peau où il se sent enfin à l'aise. Sa force est inutile, seule importe une esthétique de la présence.

Le sujet postmoderne est fragmentaire, saisi dans le flux de la consommation et des signes qu'il laisse percevoir de lui, tout en extériorité. Le sentiment d'identité est un permanent *work in process*, un écran où projeter une image désirée. Prêt à jeter à l'image des autres produits ambiants au sein d'un immense vestiaire où la singularité implique de se diluer dans un ensemble plus vaste, le corps devient un récit personnel toujours à reprendre, un accessoire à retravailler ou à entretenir pour se créer des personnages et les décliner socialement pour assumer la multiplicité de soi. Ces jeux de transformations corporelles alimentent une identité narrative devenue notre lot à travers un permanent commentaire sur soi. Le corps ne détermine plus l'identité, il est à son service. ❷

❶ David Le Breton, *L'Adieu au corps*, 1999, rééd. Métailié, 2013, et *Anthropologie du corps et modernité*, 7e éd., PUF, coll. « Quadrige », 2013.

❷ Sur tous les points esquissés ici je renvoie à David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, *op. cit.*

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 5:04:20 PM

DES SPIRITUALITÉS À LA DEMANDE

Plus individualisées que les monothéismes, les spiritualités néopaïennes séduisent des individus en quête de changement de vie. Elles ont en commun de promettre un bien-être taillé sur mesure.

SYBILLE BULOUP

Que diriez-vous d'un week-end coupé du monde ? Trois jours de retraite chamanique dans un refuge de Haute-Savoie. Après une cérémonie d'ouverture sacrée, vous participerez à diverses activités de méditations, de bains de fleurs, de danses ou de chants, tout cela en compagnie « *d'hommes et de femmes de médecine* ». L'occasion de vous reconnecter avec vous-même.

Loin des taïgas de Sibérie ou des forêts de Centrafrique, des lieux de stages et d'initiations à diverses spiritualités fleurissent çà et là dans les campagnes françaises. Ces formations promettent tour à tour de se reconnecter à la nature, d'apprendre à écouter son enfant intérieur ou encore de tisser des liens avec ses ancêtres. Ce qui les relie ? Toutes promettent le bien-être par une spiritualité taillée sur mesure.

PATCHWORK DE CROYANCES

Le néodruidisme et le néochamanisme, en particulier, progressent en France. Ces spiritualités sont définies par les chercheurs en sciences sociales comme « néopaïennes ». Ce terme parapluie regroupe en réalité de nombreuses croyances et coutumes différentes, ayant pour point commun leur polythéisme. Les pratiques des spiritualités néopaïennes constituent souvent une forme de patchwork, empruntant aussi bien aux religions et spiritualités qu'au développement personnel. Les mouvances néopaïennes puisent des notions au sein de différentes philosophies orientales, amérindiennes, ou encore de religions anciennes, souvent oubliées (tels que l'Ásatrú, inspirée par la mythologie scandinave ou le celtisme, de la mythologie celte).

La sociologue des religions Françoise Champion note l'essor ces dernières années de pratiques rituelles de plus en plus individualisées. Contrairement à de nombreuses croyances monothéistes, la dimension communautaire du néopaganisme n'intervient que dans un second plan, sous la forme de groupes de parole, de pratiques communes ou d'ateliers. « *Il s'agit vraiment de partages d'expériences, d'émotions*, explique la sociologue Nadia Garnoussi, *dans la majorité des cas, il n'y a pas de forme d'appartenance stable et pérenne, l'individu entre et sort librement de ces groupes selon son bon vouloir.* » L'apprenti se frotte à des coutumes et des rites issus de cultures lointaines ou anciennes, parfois moins par croyance que par souci, le temps d'une parenthèse, d'échapper à son quotidien et de se recentrer sur soi.

Pour la sociologue Véronique Altglas, ayant étudié des pratiques néopaïennes en France et en Angleterre *(Le Nouvel Hindouisme occidental, 2005)*, la méditation, le yoga ou le chamanisme attirent majoritairement les classes moyennes urbaines, en quête d'approfondissement de compétences, telles que la maîtrise de soi, du stress, etc., particulièrement valorisées dans leurs professions. Afin d'acquérir ces qualités, ils se tournent vers des coutumes sélectionnées et réinterprétées pour correspondre aux modèles et aux attentes des Occidentaux.

Dans la lignée du sociologue britannique Colin Campbell, V. Altlgas estime que la société moderne occidentale entretient une relation particulière avec le mysticisme. Les pratiques et morales néopaïennes, « *seraient compatibles avec des caractéristiques de la société postindustrielle* », écrit-elle. Les classes sociales éduquées et urbaines posséderaient une religiosité spécifique qu'il qualifie de « mystique ». Cette spécificité sociale est confirmée par V. Altglas au sein de mouvements néohindouistes, dans lesquels elle observe une surreprésentation des classes moyennes et supérieures, plus spécialement des femmes célibataires et sans enfant. Cette catégorie de population, lettrée, serait en effet plus ouverte et disponible pour s'investir dans une voie spirituelle. La recherche de soins thérapeutiques, notamment psychologiques, est

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 5:04:20 PM

également bien présente. Certaines personnes cherchent à « *réparer des blessures personnelles* », explique N. Garnoussi. Cet idéal de bien-être et de santé est associé à des courants qui empruntent aux traditions orientales. Cette « psychologisation » qui fait de la spiritualité un remède aux problématiques personnelles serait, selon la chercheuse, révélatrice de « *la centralité du souci de soi dans la culture individualiste* ».

CHANGER DE VIE POUR CHANGER LE MONDE ?

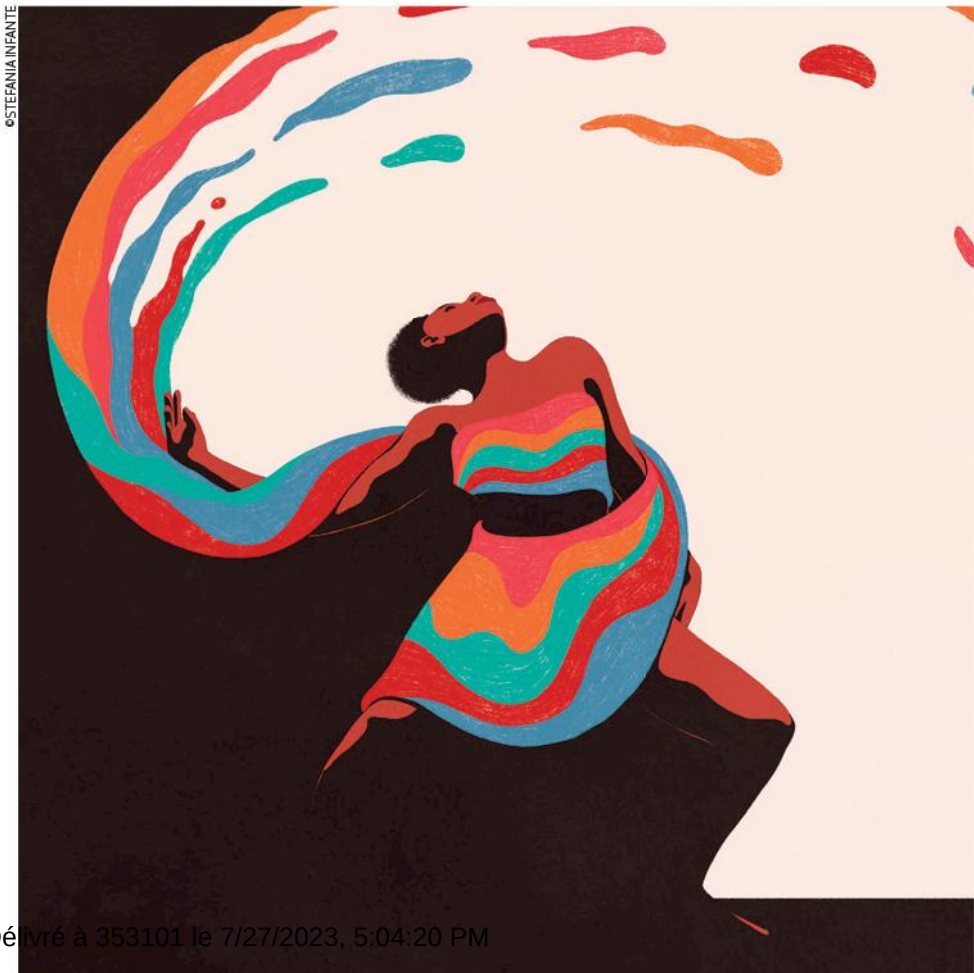
Le sociologue Nicolas Marquis souligne quant à lui la mobilisation, dans certaines branches du développement personnel, de notions empruntées à l'hindouisme ou au bouddhisme. Un message commun émerge : « *En transformant les individus, on transforme société et monde.* » La société serait porteuse de valeurs, normes et contraintes qui auraient éloigné les humains d'eux-mêmes. Une reconnexion à la nature et à soi serait nécessaire afin de retrouver un équilibre global, allant de l'individu à la planète. Certaines branches du néopaganisme participent à la construction d'un « *discours critique sur une société jugée pathogène* », explique N. Marquis. Le développement personnel, par le biais de spiritualités, est donc vu comme un instrument de lutte. Certains néopaïens revalorisent les discours romantiques de retour à la nature, considérant comme source de problème la culture et la production humaine. Il peut être rassurant d'interpréter son existence à la lumière de spiritualités. Cela permet de trouver un nouveau sens, voire de « *réenchanter le monde* ».

De ces spiritualités découlent également des discours et des revendications éminemment politiques. La sorcière est par exemple devenue une figure du féminisme. Si nombre de néopaïens évoluent dans des milieux plutôt progressistes, les travaux de l'historien Stéphane François mettent en avant l'attachement de groupes d'extrême droite à certaines formes de paganisme. L'institut Iliade, cercle de réflexion d'extrême droite, emprunte par exemple des notions au paganisme gréco-latin, bien que cette utilisation ne se caractérise pas par des rites et des pratiques particuliers. Le néopaganisme ne peut donc être considéré comme une mouvance unifiée.

Qu'elles soient issues de cultures disparues ou encore existantes, les spiritualités qualifiées de néopaïennes constituent en réalité une relecture et une réappropriation par l'Occident de coutumes et pratiques qui en sont éloignées *a priori*. Le yoga pratiqué en France ou aux États-Unis est ainsi une forme ajustée, plus en phase avec la demande spirituelle des Occidentaux. Pour V. Altglas, beaucoup de pratiquants espèrent « *retrouver ailleurs ce qu'on croit avoir perdu ici dans les affres de la modernité* », quitte à mésinterpréter et idéaliser des coutumes orientales ou africaines. Une fascination qui, selon la sociologue, cède vite sa place à une forme de gêne ou de réticence lorsque se dévoile une culture plus complexe. ●

À LIRE

- Véronique Altglas, « Exotisme religieux et bricolage », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 167, 2014/3.
- Françoise Champion, « Les sociologues de la postmodernité religieuse et la nébuleuse mystique-ésotérique », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 67, 1989/1.



©STEFANIA INFANTE

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 5:04:20 PM

© DR

TÉMOIGNAGE

COMMENT JE SUIS DEVENU FONDAMENTALISTE PUIS athée

Hugo Albandea, journaliste à *Sciences Humaines*, a connu, entre 19 et 31 ans, une conversion puis une déconversion. Deux changements de trajectoire profonds.

HUGO ALBANDEA

À l'été de mes 19 ans, je troque une vie d'étudiant banal et un peu paumé pour une expérience exaltante d'évangélique fondamentaliste, dans la droite ligne des créationnistes américains. Mais douze ans plus tard, alors que j'exerce la fonction de pasteur d'une petite assemblée, le château de cartes s'effondre et ma foi disparaît.

Tout commence à la fin du lycée. Mes amis s'éparpillent, j'entame des études dans une ville inconnue. Mon groupe d'appartenance, pour parler en langage sociologique, se délite. J'ai besoin de me trouver, de mettre un pied dans la vie d'adulte avec quelques certitudes de plus.

Invité par mon père, converti depuis quelques années, je trouve chez les évangéliques une promesse de changement. Je rencontre des gens de mon âge qui font tout pour m'intégrer. Enfin un nouveau groupe, un idéal de vie auquel m'adosser. Galvanisé par le nombre – les rassemblements nationaux de jeunes évangéliques dépassent le millier de participants – et la musique, j'expérimente « la présence de Dieu » dans des sortes de transes. On me raconte que Dieu guérit, fait des miracles, dirige les vies.

J'y crois. J'en ai besoin. Je consacre mon temps libre à la lecture de la Bible, à la prière et à l'église. Je m'y rends presque tous les jours. Ma mère s'inquiète : ma foi est envahissante, je prêche l'Évangile et les miracles à tout le monde. Le pasteur ordonne de renoncer au péché, à la vie « mondaine » des jeunes de notre époque. Mes amis de lycée, que je revois de temps en temps, ne me reconnaissent plus. « *Tu ne sais plus t'amuser, tu ne bois plus, tu ne sors plus en boîte avec nous… Il n'y a plus que l'église qui t'intéresse !* »

Je m'éloigne définitivement d'eux. Dans le cercle fermé de mon église, tout est parfait. Le pasteur reconnaît mon zèle, me valorise.

Lorsqu'il décide d'ouvrir une annexe, il me voit pasteur à mon tour. C'est le début de la fin.

En effet, mon poste me place dans une nouvelle position : je dois expliquer, pour les autres et pour moi-même, les contradictions dans nos croyances. Dieu guérit, mais pas les maladies incurables, il fait des miracles, mais pas pour le moment. C'est ce que le psychosociologue Leon Festinger a nommé la dissonance.

Je me cherche une foi propre, moins collée à celle de mon pasteur. Erreur fatale : cela implique qu'il existe d'autres voies que celle qui m'a été enseignée. Et comme la dissonance s'accumule, j'ose le pas de trop : qu'en pensent les non-croyants ? Les scientifiques ? J'avais appris à ne considérer comme digne de confiance que la doctrine interne. Voilà que je remettais en cause la « vérité », l'unique. Était-elle si certaine, puisque les faits la contredisaient sans cesse ?

C'EST PARCE QUE ÇA N'EXISTE PAS

Je découvre les explications psychologiques et médicales à ce que nous appelons « miracles ». Oui, parfois survient une rémission inexpliquée. Mais si je ne vois pas de guérisons par centaines comme me l'a prêché mon pasteur, ce n'est pas parce que je suis un mauvais chrétien. C'est parce que ça n'existe pas. Personne ne fait repousser un membre amputé par la prière. En parole les évangéliques disent le changement, mais dans les faits rien ne bouge. Mon pasteur ne vit rien de ce qu'il prêche. Tout est sous mes yeux depuis douze ans et je ne m'en rends compte que bien tard.

À 31 ans, je décide de tout changer de nouveau et de pousser la porte de sortie. J'explique aux ouailles que je suis fatigué et que je dois renoncer à mon poste. Tout le monde comprend. Je retrouve la ville de mes études et les anciens étudiants qui se souviennent de moi. Je rebâtis un nouveau groupe d'appartenance, avec de meilleures armes qu'à 19 ans.

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 5:04:20 PM

SUR LA ROUTE AVEC LES NOUVEAUX NOMADES

Vivre de voyages, de paysages et de rencontres : c'est le pari des nouveaux nomades, qui choisissent de bouger au gré de leurs envies à l'âge où les autres cherchent à s'installer. Le journaliste Maxime Brousse a enquêté un an auprès de ces itinérants 2.0.

MAXIME BROUSSE
Journaliste indépendant. Il est l'auteur de *Les Nouveaux Nomades. Toujours ailleurs, partout chez eux* (Arkhê, 2020).

« *Partir, c'est mourir un peu* », écrivait Edmond Haraucourt en 1891. Marseille était alors à quatorze heures de train de Paris ; aucun Européen n'avait jamais pénétré dans ce qui est aujourd'hui le Rwanda ; et il faudrait attendre encore onze ans avant que le premier touriste – un ancien ingénieur civil des Indes orientales – mette les pieds à Bali ❶.

Aujourd'hui, la belle formule du poète a du plomb dans l'aile. À tel point qu'on peut se demander : et si partir, c'était revivre ? Depuis une dizaine d'années, c'est dans le mouvement que de jeunes Occidentaux fatigués par la vie d'ici trouvent leur salut. Aidés par l'essor des vols *low cost* et des réseaux sociaux, ces nouveaux nomades ont décidé que l'herbe était plus verte ailleurs et que la fuite était leur ticket vers une vie meilleure.

On peut distinguer deux grandes familles chez ces *millenials* voyageurs : les *digital nomads* ❷ d'un côté, les *vanlifers* de l'autre. Deux manières de partir qui ont autant de points communs que de différences – deux miroirs tendus à nos sociétés sédentaires, qui contemplent ces reflets avec bienveillance et une pointe de jalousie. Les premiers sautent d'un avion à l'autre, si possible à destination de pays où le coût de la vie est avantageux. Les seconds arpentent l'Europe en camions aménagés, s'aventurent parfois jusqu'au Maroc ou en Asie.

TIM FERRISS, GOUROU DES « *DIGITAL NOMADS* »

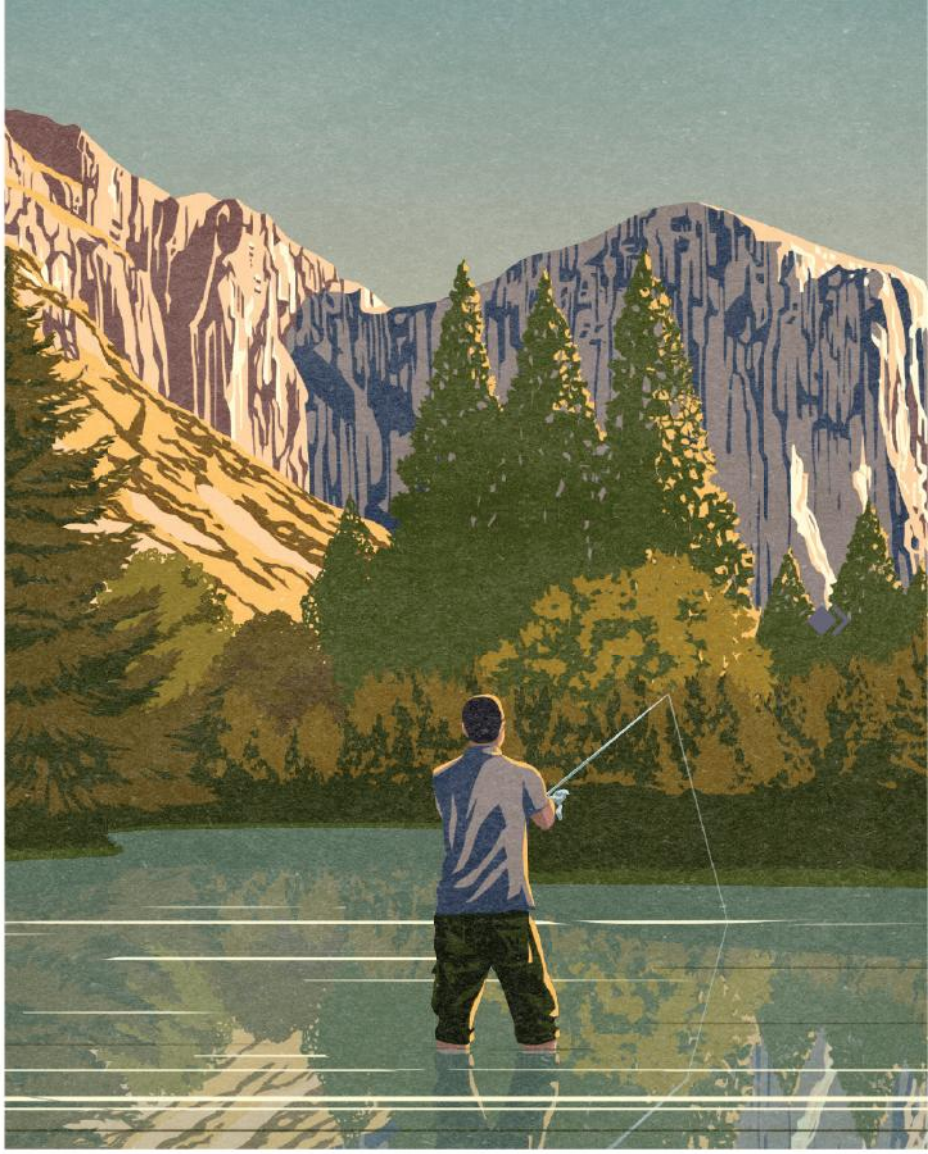
À l'origine, il y a un même constat : la vie ne remplit pas ses promesses. À peine sortis d'études souvent longues (architectes, *designers*, infirmiers…), les futurs nomades se questionnent. Mon travail a-t-il un sens ? Suis-je épanoui ? C'est donc ça – ou plutôt, ce n'est donc que ça – la vie pour laquelle j'ai travaillé ? À l'étroit, déçus ou frustrés par le quotidien, ils voient dans le nomadisme une solution. Mais les deux groupes abordent de manière radicalement différente cette question du départ.

Le grand gourou des *digital nomads*, celui qu'ils citent encore à longueur de podcasts ou de cours en ligne, c'est Tim Ferriss, un États-Unien de 45 ans devenu célèbre à la fin des années 2000 grâce à son livre *La Semaine de 4 heures. Travaillez moins, gagnez plus et vivez mieux !* (2e éd., 2010). Le sous-titre original était un brin plus explicite, puisqu'il proclamait : « *Escape 9-5, live anywhere, and join the new rich* », 9-5 faisant référence aux horaires de bureau classiques aux États-Unis.

Alors trentenaire, s'ennuyant à mourir dans son emploi de bureau, T. Ferriss comprend qu'il ne rêve pas forcément de devenir millionnaire… mais simplement de vivre comme s'il l'était. Comprendre : voyager autant qu'il le souhaite et s'offrir tout un tas de choses dont il a envie – des cours de plongée ou de kick-boxing, une nouvelle moto… Le succès de son ouvrage et de ses avatars (*4 heures par semaine pour un corps d'enfer* puis *The 4-Hour Chef*, non traduit), ajouté à celui d'autres entreprises commerciales à l'éthique parfois douteuse comme le « *dropshipphing* », qui consiste à revendre des produits qu'on ne possède pas, lui ont toutefois permis de le devenir.

Créer des entreprises qui génèrent un maximum de revenus pour un minimum d'efforts et vivre autant que possible dans des pays pauvres : voilà la formule qu'appliquent ses adeptes. Au fil du temps, des « *hubs* » de *digital nomads* éclosent un peu partout sur la planète. C'est par exemple Chiang Mai dans le nord de la Thaïlande, réputée pour sa bonne connexion Internet, sa bonne bouffe et sa culture. Ou Bali, île paradisiaque où les visios se passent depuis des *coworkings* avec piscine, bar à jus et vue sur la plage ; où les journées de travail sont ponctuées de sessions de surf ou de yoga ; où on peut manger tous les jours dehors et se payer du

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 5:04:20 PM



personnel de maison pour moins de 2 000 dollars par mois.

LISBONNE, BUDAPEST OU TALLINN

Après quelques années de vadrouille, beaucoup de nomades européens cherchent à se rapprocher de leurs familles : ils optent alors pour des villes réputées pour leur douceur de vivre, leurs soirées, leurs communautés nomades ou leur faible coût de la vie : Lisbonne, Budapest ou Tallinn – l'Estonie a créé le premier « passeport pour *digital nomads* » en 2019.

Beaucoup de nomades voyagent au gré d'opportunités – comme ce vidéaste belge croisé dans un café de Kigali : invité au mariage d'un ami, il avait décidé de passer quatre mois au Rwanda avant de s'envoler pour l'Australie, ou d'autres connaissances venaient de s'installer.

Ceux qui ne savent pas où aller peuvent s'en remettre à *nomadlist.com*, un site Internet qui compile des sources ouvertes pour proposer en temps réel un classement des meilleures destinations pour nomades. Qualité de vie, communauté, sécurité, racisme, tranquillité, joie de vivre, tolérance des communautés LGBTQIA+ et même vulnérabilité au changement climatique… Des scores oscillant de « *great* » à « *bad* » permettent en un coup d'œil d'identifier les points forts et faibles de centaines de villes. Lors de l'écriture de cet article, l'île de Ko Pha Ngan (Thaïlande) était première du classement, Ericeira (Portugal) deuxième, et Lille, première ville française, était 137e.

Dans *The Conversation* ❸, l'anthropologue Dave Cook décrit ces nomades comme une bande de « *visionnaires numériques autoproclamés, de croyants en cryptomonnaies et d'évangélistes du Web 3.0 qui font la queue pour déclarer la mort du concept traditionnel de pays et de nation* ❹ ». D'autres accusent cette « *laptop class* » d'échapper aux impôts et d'exporter la gentrification grâce à leur « *passport privilege* » – comprendre, un passeport « fort » qui permet de voyager facilement.

En réalité, les *digital nomads* sont des bons élèves du capitalisme mondialisés, qui croient au progrès sous toutes ses formes et mesurent la réussite en dollars et en nombre de destinations.

IL Y A DU JACK KEROUAC DANS LA *VANLIFE*

Les *vanlifers*, eux, s'inscrivent davantage dans la filiation des *beatniks* ou des hippies, fruits de la contreculture nord-américaine d'après-guerre – même si la plupart de ceux que j'ai interrogés s'empressent d'affirmer que leur démarche n'a rien de politique.

Ce sont aussi, souvent, des hédonistes angoissés. S'ils veulent profiter de la vie tout de suite, c'est parce que le présent les angoisse. Le mouvement, les grands espaces, les changements permanents de paysages permettent de se reconnecter au monde. On peut voir dans leur van un cocon : un petit recoin à soi, à l'abri des fracas du monde dans lequel se réfugier. Mais la *vanlife* se vit au moins autant hors que dans le van : la planète entière est leur jardin

C'est à Foster Huntington qu'on doit le terme « vanlife ». Comme

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 5:04:20 PM

© STEFANIA INFANTE

T. Ferriss, F. Huntington est états-unien et s'ennuie au boulot. En 2011, il quitte son poste de *designer*, achète un van puis erre à travers le pays, surfant chaque fois qu'il en a l'occasion. Et pour partager l'expérience avec ses amis, il poste des photos de ses aventures sur une plateforme lancée quelques mois plus tôt : Instagram. Il accompagne parfois ses clichés du hashtag #vanlife, une référence humoristique au *Thug Life* du rappeur Tupac Shakur. En quelques clichés, le jeune homme plante les jalons de l'esthétique du mouvement : des véhicules *vintage* racés, des couchers de soleil, des feux de camp, des forêts. Il y a du *Into the Wild*, du Jack Kerouac dans la *vanlife*. De la mise en scène de soi, aussi. Si peu de *vanlifers* connaissent F. Huntington, presque tous ceux qui s'identifient au phénomène avouent l'avoir découvert sur les réseaux sociaux. Et pour beaucoup, cela a été un choc. Quelques jours passés à faire défiler les photos de vans, et c'était réglé : eux aussi allaient se lancer.

C'est souvent sur *leboncoin.fr* que la *vanlife* commence. À l'affût des bonnes affaires, les futurs nomades cherchent un compromis entre budget, style et fiabilité. La classe ultime ? Dégoter un vieux Combi Volkswagen T3 ou d'anciennes ambulances Mercedes autrichiennes ou hollandaises en bon état. Commence alors le vrai travail : aménager le camion. Bidouiller un peu d'électricité, manipuler des outils, souvent sous l'égide d'un proche jugé plus compétent. Généralement étalé sur des mois, le chantier est l'occasion de s'approprier des savoirs et donc de gagner en confiance, en autonomie… En puissance, dirait Alain Damasio qui la définit comme « *la capacité de faire directement les choses, ce qui te donne un épanouissement, une force intérieure très grande* », contrairement au pouvoir qui « *revient à ne pas faire directement, mais à "faire faire"* » ❺.

CHANGER PLUSIEURS FOIS DE VIE

Vient ensuite la route. Itinéraire classique : la Scandinavie en été ; l'Espagne, le Portugal ou le Maroc en hiver. Et les retrouvailles avec d'autres nomades rencontrés en ligne lors d'événements dédiés qui se multiplient, comme le Vanlifest ou En Van Simone. Mais en réalité, beaucoup de *vanlifers* ne roulent pas tant que ça. Les kilomètres ne font pas bon ménage avec le travail. Comme leurs cousins *digital nomads*, les *vanlifers* exercent souvent des métiers liés à Internet : blogueurs voyage, missions de marketing ou de rédaction, montages vidéo. Il faut donc être disponible pour des réunions, envoyer son travail à l'heure, répondre aux courriels des clients, faire des devis. D'autres optent pour des emplois saisonniers et ne se déplacent qu'aux saisons creuses. La vie nomade aussi a ses contraintes.

Qu'ils choisissent l'avion ou le camion, la société adore ces nouveaux voyageurs. Enfants de la classe moyenne supérieure, bien intégrés, ils sont débarrassés de la charge subversive, menaçante, que les sédentaires accolent généralement aux nomades (gens du voyage, exilés, *travellers* « punks à chien »…). *Exit* l'image des vagabonds ou des voleurs de poules : eux sont une touche d'exotisme bien venue, qui nous rappelle qu'on aimerait nous aussi visiter le Pays basque dans un van de location ou passer quinze jours sur la côte mexicaine à Playa del Carmen.

Mais la véritable force de ces aventuriers du quotidien, c'est qu'ils ont bien compris qu'on pouvait changer plusieurs fois de vie au cours d'une vie. Et si pour le moment c'est le nomadisme qui les séduit, rien ne dit que d'ici quelques semaines ou quelques années, ils le plaquent à nouveau pour retrouver le confort d'un appartement et des trajets en métro. ●

❶ Willard Hanna, *A Brief History of Bali. Piracy, Slavery, opium and guns : The story of a Pacific paradise*, Tuttle, 2016.

❷ Le terme est le titre du livre de Tsugio Makimoto et David Manners, *Digital Nomads*, Wiley, 1997.

❸ Dave Cook, « Digital nomads have rejected the office and now want to replace the nation state. But there is a darker side to this quest for global freedom », *The Conversation*, 7 septembre 2022.

❹ Dave Cook, cité dans « La face cachée du nomadisme numérique », *Courrier international*, 21 septembre 2022.

❺ Alain Damasio, « Rendre désirable autre chose que le transhumanisme », entretien avec Philippe Vion-Dury, *Socialter*, 6 juillet 2018.

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 5:04:20 PM

L'IMPOSSIBLE RETOUR ?

Les romans comme les sciences humaines aiment évoquer l'audace de ceux qui partent à la recherche d'une nouvelle vie. Ils parlent peu de ceux qui rentrent et peinent à réintégrer leur place.

CÉLINE FLÉCHEUX
Professeure d'esthétique à l'université Paris VIII-Vincennes-Saint-Denis. Elle est l'autrice de *Revenir. L'épreuve du retour*, Le Pommier, 2023.

Pourquoi revenir est-il tellement plus difficile que partir ? La dissymétrie entre les deux verbes s'observe dans la différence des termes qui caractérisent celui qui part et celui qui revient. S'il accomplit son désir d'élargir l'horizon, le premier est un « voyageur », un « explorateur », un « découvreur », un « aventurier »… ; celui qui part sous la contrainte, lui, est un « expatrié », un « exilé », un « migrant », un « émigré », un « déplacé », un « réfugié », etc. Chacun de ces noms renvoie à une situation politique et humaine tout à fait singulière qui demande à chaque fois à être pensée, comme le rappelle Hannah Arendt ❶. Mais ceux qui reviennent, quel nom leur donner ?

En français, « revenant » est probablement trop spectral, même si l'aspect fantomatique indique déjà que « celui qui revient » revient de loin ; pour le « rapatrié », le retour ne relève pas de sa décision ; quant au « rescapé », c'est d'une épreuve passée, de ce à quoi il a réchappé dont il est question, plus que du retour. Celui qui revient ne se fait-il pas qualifier d'« Ulysse », de « fils prodigue », voire de « ressuscité » ? N'y a-t-il que le mythe qui puisse suggérer les épreuves endurées ?

Cette dissymétrie se retrouve dans toutes les langues, qui insistent tantôt sur le lieu dans lequel on revient (*Heimkehr, homecoming*), tantôt sur le renversement du « tour » qui se produit dans le retour (*volver*). On ne revient pas sur ses pas comme si on parcourait en sens inverse le chemin qu'on a déjà effectué. Là où, dans l'espace, les trajets sont réversibles (on peut revenir au même endroit), dans le temps, au contraire, il est impossible de revenir en arrière. Vladimir Jankélévitch a longuement médité sur cette dissymétrie entre l'espace et le temps du retour. Le retour fait vivre de plein fouet le temps comme irréversible, incompressible et inaccélérable ; impossible, pour nous, de remonter dans le temps, car le temps va « de l'avant », malgré toute l'énergie que nous déployons pour le ralentir, le nier ou le neutraliser (grâce au rajeunissement, au ralentissement du vieillissement, à la conservation, au mystère de la « résurrection », au retour éternel, etc.) ❷.

Quelles que soient les raisons du départ, il y aura, dans ce mouvement, un arrachement au connu et une confrontation à l'altérité, une ouverture vers l'inconnu ; mais au retour, c'est le même qui attend celui qui revient, un même qui aura, certes, changé avec le temps, mais qui est déjà connu et qui ne tranche plus avec l'exception extraordinaire. Homère l'a bien montré : revenir, c'est revenir dans le monde normal, où les héros doivent affronter une ultime épreuve au sein de leur propre foyer. Le plus difficile, pour eux, fut moins d'écraser l'ennemi sur une terre étrangère que de se faire reconnaître de leurs proches. Chez soi, c'en est fini des monstres dévorants, des séductrices et des défis lancés aux dieux ; chez soi, il faut retrouver sa place, se réinscrire dans l'ordre normal des choses, rétablir sa légitimité, dût-on se venger de façon effroyable pour y parvenir.

Délivré à 353101 le 7/27/2023, 5:04:20 PM

© STEFANIA INFANTE

Se sentir comme un étranger chez soi (Ulysse, Paul Claudel, Ernest Hemingway), se poster sur le seuil de la maison paternelle et attendre (Rainer Maria Rilke, Franz Kafka, Jean-Luc Lagarce), adopter une autre figure que la sienne (Ulysse le « Crétois »), etc. : il advient à tous ceux qui reviennent ce qui arrive à Ulysse lorsqu'il se réveille sur le rivage d'Ithaque ; il ne reconnaît plus son île. Tel un rêveur éveillé, celui qui revient porte non seulement en lui les épreuves qu'il a dû affronter, mais il doit aussi réintégrer sa place, se faire reconnaître et retrouver le lieu d'où il vient. Mais pourquoi est-ce si important ? Il s'agit de réintégrer l'ordre des générations, d'accepter la finitude du temps. Comme tous les récits de retour, jusqu'au récent *Retour à Reims* de Didier Eribon, l'odyssée est le récit d'un père et d'un fils, dans laquelle il s'agit de retrouver sa place.

COMME UN ÉTRANGER CHEZ SOI

Mais comment raconter les épreuves par lesquelles on est passé ? Ulysse a l'occasion de raconter ses tourments à deux reprises, une première fois chez les Phéaciens – il s'agit du tout premier récit à la première personne –, une seconde fois à Pénélope, lors de leur longue nuit de retrouvailles. Chaque fois, quelqu'un (jusqu'aux lecteurs et lectrices d'aujourd'hui encore) l'écoute, vibre avec lui et est heureux qu'il ait survécu. Amour, gloire et retour : il aura fallu dix ans à Ulysse pour revenir, ce temps très long « *au terme d'une démarche où la mémoire et l'intelligence interviennent* ❸ », pour qu'il pût se reconstruire. Dans le retour se joue perpétuellement une lutte entre l'oubli et la mémoire, la ruse et l'abandon, l'esprit et l'hébétude, la vie et la mort. Qu'on songe à l'épreuve insurmontable que furent les retours des déportés Primo Levi ou Jean Améry ❹, déchirants témoignages de l'impossibilité de retour dans le monde normal. Le risque de celui qui revient est précisément de n'être plus qu'un revenant, ce contre quoi il passera le reste de sa vie à lutter.

Mais aujourd'hui, qui écoute ceux qui reviennent ? Qui accueille Ulysse, le fils prodigue, le ressuscité ? Où déposer les récits de ceux qui sont condamnés à ne plus pouvoir rentrer chez eux, les « migrants », les exilés et les innombrables réfugiés climatiques à venir, définitivement sans retour ? Là où la distinction entre « celui qui revient » et « celle qui attend » fut de tout temps fortement genrée (Ulysse et Pénélope), l'épreuve du retour qualifie aujourd'hui le genre humain en général. Il y a une urgence à se saisir de cet objet, non seulement d'un point de vue philosophique, avec des développements fournis par l'art et la littérature, mais aussi du point de vue des sciences humaines. Souhaitons que de nouvelles études couvrent ce pan silencieux de la migration, car la quête d'un retour heureux – n'omettons pas qu'il y a des retours qui signent un échec – constitue une dimension de l'existence humaine. ●

❶ Arendt Hannah, *Nous autres réfugiés*, 1943, trad. fr., Allia, 2019.

❷ Vladimir Jankélévitch, *L'Irréversible et la Nostalgie*, 1974, rééd. Flammarion, coll. « Champs », 2011.

❸ Jean-Pierre Vernant, « Au miroir de Pénélope », *in* Françoise Frontisi-Ducroux et Jean-Pierre Vernant, *Dans l'œil du miroir*, Odile Jacob, 1998.

❹ Primo Levi, *Si c'est un homme*, 1947, rééd. Pocket, 1999 ; Jean Améry, *Par-delà crime et châtiment. Essai pour surmonter l'insurmontable*, 1966, rééd. Actes Sud, coll. « Babel », 2005.

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 1:42:33 PM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***Le Changement personnel. Histoire, mythes, réalités***
  Nicolas Marquis (dir.), éd. Sciences Humaines, 2015.
- ***Histoire de l'individualisme***
  Alain Laurent, PUF, 1993.
- ***Le Développement personnel. Du potentiel humain à la pensée positive***
  Michel Lacroix, Flammarion, 2004.
- ***Les Lapsus du destin. Nos choix de vie***
  Laurent Schmitt, Odile Jacob, 2023.
- ***Les Débuts. Par où recommencer ?***
  Claire Marin, Autrement, 2023.
- **« La loterie génétique est un échec pour la génétique et la politique »**
  Kevin Bird, *AOC*, 31 mai 2023.
- ***Bifurquer par temps incertains***
  Laure Noualhat, Tana, 2023.
- **« Entre contrainte et choix, regards sur les reconversions professionnelles subies et les reconversions professionnelles volontaires »**
  Catherine Negroni et Olivier Mazade, *Recherche & formation*, n° 90, 2019/1.
- ***Hier, journalistes. Ils ont quitté la profession***
  Jean-Marie Charon et Adénora Pigeolat, Entremises, 2021.
- ***L'Adieu au corps***
  David Le Breton, 1999, rééd. Métailié, 2013.
- ***Anthropologie du corps et modernité***
  David Le Breton, 7e éd., PUF, coll. « Quadrige », 2013.
- **« Exotisme religieux et bricolage »**
  Véronique Altglas, *Archives de sciences sociales des religions*, n° 167, 2014/3.
- **« Les sociologues de la postmodernité religieuse et la nébuleuse mystique ésotérique »**
  Françoise Champion, *Archives de sciences sociales des religions*, n° 67, 1989/1.
- ***Les Nouveaux Nomades. Toujours ailleurs, partout chez eux***
  Maxime Brousse, Arkhê, 2020.
- ***Revenir. L'épreuve du retour***
  Céline Flécheux, Le Pommier, 2023.

Les classiques

- ***Reconversion professionnelle volontaire***
  Catherine Negroni, Armand Colin, 2007.
- ***Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement***
  Michel Grossetti, Marc Bessin et Claire Bidar (dir.), La Découverte, 2010.

Pour faire un pas de côté

- ***Quartier lointain***
  Jirô Taniguchi, Casterman, 2022.

Nos coups de cœur

- ***Le Retour à la nature en vue des temps difficiles. L'utopie néorurale en France***
  Danièle Hervieu-Léger et Bertrand Hervieu, L'Aube, 2023.
- ***La Loterie génétique. Comment les découvertes en génétique peuvent être un outil de justice sociale***
  Kathryn Paige Harden, Les Arènes, 2023.
- ***Rupture(s). Comment les ruptures nous transforment***
  Claire Marin, L'Observatoire, 2019.

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- **« Apprendre à vivre »**
  Jean-François Dortier (coord.), *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, n° 23, juin-juillet-août 2011.
- **« Changer sa vie »**
  Jean-François Dortier (coord.), *Sciences Humaines*, n° 205, juin 2009.

ÉDITION SCIENCES HUMAINES

NOUVEAUTÉ

« RELIRE LES PHILOSOPHES DE L'ANTIQUITÉ POUR ENGAGER UN DIALOGUE NÉCESSAIRE AVEC SOI-MÊME. »

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 1:42:33 PM

© KURT HUTTON/GETTY

Comment conduire sa vie dans un monde fondamentalement absurde ? Cette question traverse l'œuvre de Camus, écrite dans une époque polarisée par les idéologies. De romans en essais, il a tenté de fonder une pensée équilibrée et lucide, capable de « *désintoxiquer les esprits et apaiser les fanatismes, même à contre-courant* ».

MARYLIN MAESO

RÉFÉRENCE

ALBERT CAMUS
L'absurde, la révolte, l'amour

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 1:42:33 PM

BIOGRAPHIE

Albert Camus

Né en 1913, en Algérie, et mort en France, dans un accident de la route en 1960. Écrivain, philosophe en marge des courants philosophiques, journaliste engagé dans la Résistance française et proche des courants libertaires dans les combats moraux de l'après-guerre, il a reçu le Prix Nobel de littérature en 1957. À travers ses nombreuses œuvres comme les romans *L'Étranger* (1942) et *La Peste* (1947) ou encore l'essai *Le Mythe de Sisyphe* (1942), il a développé un humanisme reposant sur l'absurdité de la condition humaine et la révolte comme réponse.

© KURT HUTTON/GETTY

MARYLIN MAESO
Philosophe et enseignante, spécialiste de l'œuvre d'Albert Camus, autrice de *L'Abécédaire d'Albert Camus* (L'Observatoire, 2020).

Si on en croit le plus célèbre des détracteurs d'Albert Camus, Jean-Paul Sartre, l'Algérois, remarquable écrivain, serait en revanche piètre penseur, incapable de saisir les subtilités des grands textes philosophiques. Après tout, Camus n'avait-il pas lui-même confirmé ce diagnostic en déclarant : « *Je ne suis pas un philosophe* [1] » ? La fréquence avec laquelle la formule est invoquée pour justifier l'exclusion de Camus hors du champ de la philosophie témoigne d'un malentendu que révèle la suite de la citation, généralement occultée : « *Je ne crois pas assez à la raison pour croire à un système. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment il faut se conduire. Et plus précisément comment on peut se conduire quand on ne croit ni en Dieu ni en la raison.* » Précision essentielle, puisqu'en rappelant implicitement l'importance du contexte d'énonciation, elle donne une tout autre portée à l'aveu de l'auteur.

Loin d'être une simple affaire de procès en légitimité intenté par l'auteur de *L'Être et le Néant*, normalien et agrégé, à l'écrivain détenteur d'un simple diplôme d'études supérieures de philosophie et n'ayant pu se présenter à l'agrégation en raison de son statut de tuberculeux, c'est la question des contours de la philosophie, de sa nature, qui ne cesse, aujourd'hui encore, de se poser. Et si le parcours académique de Camus contraste avec celui d'une bonne partie de l'intelligentsia de son temps, passée par le 45 rue d'Ulm, si ses essais, *Le Mythe de*

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 1:42:33 PM

Si le ciel est vide et si le monde est muet, où irons-nous étancher notre soif de sens ?

Sisyphe et *L'Homme révolté*, ne satisfont pas, contrairement à *L'Être et le Néant*, aux critères formels et aux exigences de la recherche universitaire, le rendent-ils pour autant étranger à la philosophie ? Bien au contraire, quel geste plus philosophique que celui qui questionne les modes de pensée et d'expression de la philosophie elle-même, de la critique de l'abstraction du système hégélien par Søren Kierkegaard au regard inquiet que pose Emmanuel Levinas sur la soif de totalité caractérisant l'histoire de la philosophie occidentale ? Au sortir d'une guerre dont la dimension génocidaire a prouvé, avec la bureaucratisation de la mort de masse, que la raison ne pouvait à elle seule prévenir l'avènement du pire, l'œuvre de Camus témoigne d'une pensée soucieuse, tendue, qui tente, en faisant le deuil des certitudes en ruines, de reconstruire les fondations d'une action et d'une vie en commun.

PHILOSOPHE DE L'ABSURDE ?

La qualification de « philosophe de l'absurde », volontiers attribuée à Camus, est abusive à deux égards. D'une part, parce que l'absurde, expérience vertigineuse d'un divorce radical entre une humanité pétrie de questionnements et un monde qui y demeure à jamais sourd, ne produit ni sens ni principe d'action. D'autre part, parce que la pensée de Camus ne saurait se réduire à cette dimension : sur le plan de l'existence comme sur celui de la théorie, l'absurde est un seuil, une étape incontournable mais vouée à être dépassée. Non pas l'aboutissement d'une réflexion, mais un point de départ ancré dans l'expérience et qui prend la forme d'une épiphanie de l'effondrement intérieur : « *Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le "pourquoi" s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement* ❷. » L'étonnement, traditionnellement perçu comme l'étincelle féconde qui fait naître le questionnement philosophique ❸, met ici le feu aux poudres : s'apercevoir brutalement que le sens de l'existence qu'on avait jusque-là postulé s'avère absent, c'est creuser un abîme qui menace de nous avaler. Là où Emmanuel Kant voyait dans la question « Qu'est-ce que l'homme ? » la synthèse de toutes les interrogations philosophiques, Camus fait du suicide, c'est-à-dire du fait de se demander si « *la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue* » la « *question fondamentale de la philosophie* ❹ », puisque la pertinence de toutes les autres dépend de la réponse qu'on apporte à celle-ci. Nulle coïncidence dans le fait que ce questionnement surgisse sur les ruines encore chaudes d'une civilisation désenchantée et désabusée : si le ciel est vide et si le monde est muet, où irons-nous étancher notre soif de sens ? Puisque le « pourquoi ? » lancé à la face du monde n'y rencontre nul écho, la réponse à la question initialement posée par Camus semble toute trouvée, et bien sinistre.

Comment expliquer, dès lors, que Sisyphe, ce héros mythologique condamné à accomplir jusqu'à la fin des temps une tâche dénuée de sens, non seulement ne se jette pas, suivant la relecture camusienne du mythe, du haut de la montagne pour en finir, mais qu'il puisse se surprendre, entre deux pas éreintés, à esquisser un sourire ? C'est qu'il se sait, dit Camus, « *maître de ses jours* ❺ ». Puisque le sens de son existence n'est pas donné, puisque cette dernière, frappée de contingence, n'est

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 1:42:33 PM

EXTRAIT

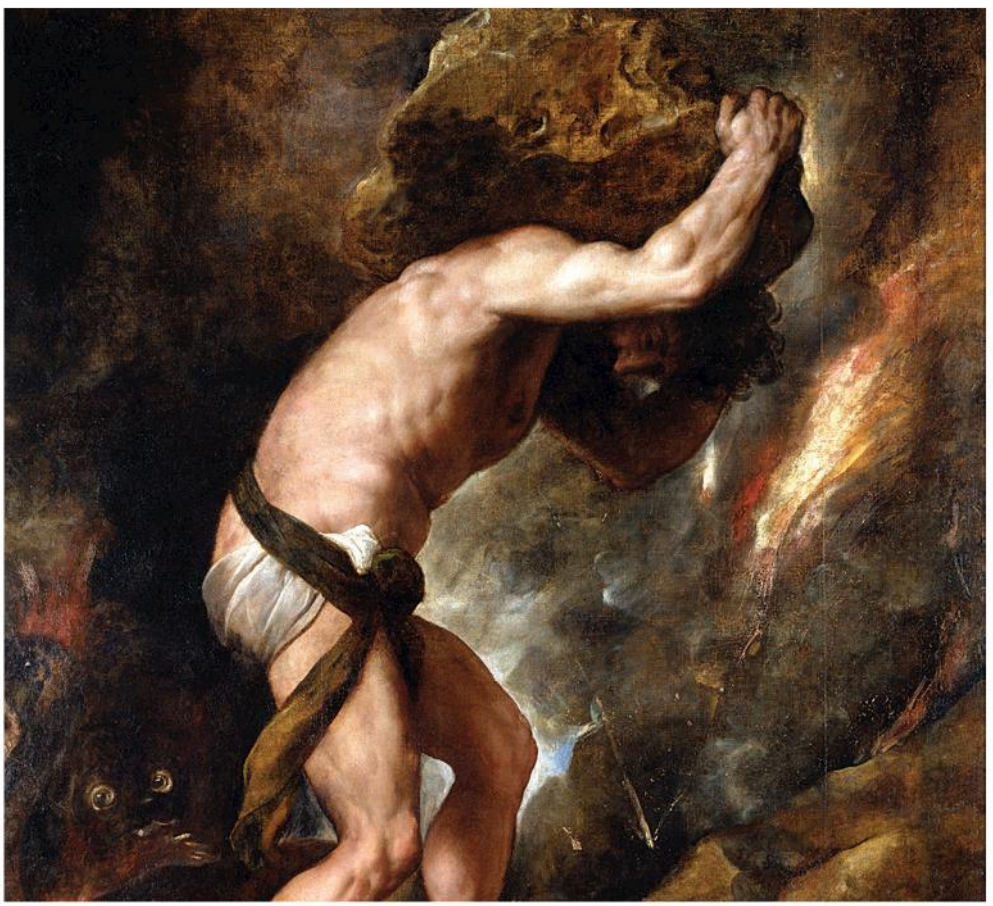
Le Mythe de Sisyphe, Folio, 1999 (1942).

On a compris déjà que Sisyphe est le héros absurde. Il l'est autant par ses passions que par son tourment. Son mépris des dieux, sa haine de la mort et sa passion pour la vie lui ont valu ce supplice indicible où tout l'être s'emploie à ne rien achever. C'est le prix qu'il faut payer pour les passions de cette terre. (...)

Tout au bout de ce long effort mesuré par l'espace sans ciel et le temps sans profondeur, le but est atteint. Sisyphe regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.

C'est pendant ce retour, cette pause, que Sisyphe m'intéresse. (...) Cette heure qui est comme une respiration et qui revient aussi sûrement que son malheur, cette heure est celle de la conscience. À chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. Il est plus fort que son rocher.

Si ce mythe est tragique, c'est que son héros est conscient. Où serait en effet sa peine, si à chaque pas l'espoir de réussir le soutenait ?



© MUSÉE DU PRADO/WIKICOMMONS

Tiziano Vecellio (1490-1576), *Sisyphe*, 1548-1549.

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 1:42:33 PM

dirigée par aucune destinée préétablie, il n'appartient qu'à lui de lui insuffler la direction qu'il désire. S'« *il faut imaginer Sisyphe heureux* [6] », c'est que la tâche, bien que difficile, n'en est pas moins la condition d'une sortie de la torpeur irrespirable dans laquelle l'expérience absurde nous avait initialement plongés. Puisque ce monde est le seul, puisque cette existence est la dernière, puisqu'il n'y a rien à en attendre, et tout à en tirer, le renoncement à l'espoir, loin de sonner comme un glas, résonne comme une libération.

L'HOMME RÉVOLTÉ

Si l'absurde, auquel Camus a consacré son premier essai, relève fondamentalement de l'expérience intime, le nihilisme, dont il est une des manifestations, désigne sous sa plume à la fois un phénomène historique et idéologique objectif et l'état d'esprit qui en découle. Cet état d'esprit, Camus avoue l'avoir partagé un temps, par la force des choses, appartenant à une génération ayant assisté à l'autodestruction d'une Europe dont la terre, qui se voulait celle des droits de l'homme, avait fait germer sa négation jusqu'aux camps de la mort. Constatant, comme le fera plus tard Frantz Fanon [7], que les discours sanctifiant la vie humaine se sont montrés impuissants à enrayer l'émergence de doctrines meurtrières, Camus dresse le portrait de l'homme nihiliste, celui qui, trahi par les promesses de l'humanisme, se retrouve orphelin d'un monde commun. Il évoque ainsi la rupture vécue par sa génération : « *C'est une génération intéressante d'abord parce qu'en face du monde absurde que ses aînés lui fabriquaient, elle ne croyait à rien et elle vivait dans la révolte. La littérature de son temps était en révolte contre la clarté, le récit et la phrase elle-même. La peinture était en révolte contre le sujet, la réalité et la simple harmonie. La musique refusait la mélodie. Quant à la philosophie, elle enseignait qu'il n'y avait pas de vérité, mais simplement des phénomènes, qu'il pouvait y avoir Mr Smith, M. Durand, Herr Vogel, mais rien de commun entre ces trois phénomènes particuliers. L'attitude morale de cette génération était encore plus catégorique : le nationalisme lui paraissait une vérité dépassée, la religion un exil, vingt ans de politique internationale leur avaient appris à douter de toutes les puretés et à penser que personne n'avait jamais tort puisque tout le monde estimait avoir raison. Quant à la morale traditionnelle de la société, elle lui paraissait ce qu'elle n'a pas cessé d'être, c'est-à-dire une démission, ou une monstrueuse hypocrisie* [8]. »

Mais comment juger les crimes qui ont ensanglanté l'Europe si l'édifice des valeurs à l'aune desquelles ce jugement aurait pu s'énoncer est parti en fumée ? À quoi bon se révolter, si rien n'en vaut la peine ? Ce questionnement est au cœur de *L'Homme révolté*, publié en 1951 : « *Le propos de cet essai est une fois de plus d'accepter la réalité du moment, qui est le crime logique, et d'en examiner précisément les significations : ceci est un effort pour comprendre mon temps* [9]. » Le crime logique, c'est celui qui instrumentalise la raison en mobilisant toutes les ressources de l'idéologie pour justifier les pires moyens au nom de la noblesse des fins. Celui du bourreau qui, dit Camus, non content de faire son office, réclame la Légion d'honneur. Et tout l'enjeu de l'essai est, dans un geste d'inspiration cartésienne, de chercher, dans le domaine pratique, l'équivalent d'un point d'Archimède pour arracher la révolte à cette alternative insoutenable entre l'impuissance et la violence débridée.

Chez Camus, la pensée s'enracine dans un vécu où chacun peut saisir l'écho d'une expérience familière.

Partant de la relation entre le maître et l'esclave, Camus remarque que la révolte de ce dernier ne saurait se résumer à un pur geste de négation : « *Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement* [10]. » Parce que la révolte est motivée par un bien à protéger, une valeur à faire valoir qui est, en l'occurrence, la dignité humaine, cette dernière l'oblige. Ce que l'esclave exige du maître, c'est la reconnaissance de cette dignité dont il ne voit pas pourquoi ce dernier en aurait le monopole. En d'autres termes, il souhaite être traité en égal et, de ce fait, ne peut, sous peine de trahir l'esprit même de sa révolte, nier l'humanité du maître. Cette dignité peut ainsi être comprise comme le premier des biens communs : elle se défend ou se détruit simultanément pour soi et pour tous.

« J'AI HORREUR DE LA VIOLENCE CONFORTABLE »

Cette thèse a valu à Camus une réputation d'iréniste béat qui lui colle toujours à la peau. Dans sa préface aux *Damnés de la terre* de F. Fanon publié un an après la mort de Camus, en 1961, Sartre l'interpelle en s'écriant : « *Ils ont bonne mine, les non-violents : ni victimes ni bourreaux* [11] *!* » Cette lecture est au centre de la querelle qui a opposé Camus à Sartre et à son collègue Francis Jeanson de la revue *Les Temps modernes*, suite à la recension au vitriol que ce dernier avait fait de *L'Homme révolté*. Accusant Camus d'acculer les

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 1:42:33 PM

DÉBAT

LES MÉCANISMES DE LA POLÉMIQUE

opprimés au désespoir en leur déniant le seul moyen efficace de se libérer de leurs chaînes, la violence, Sartre et Jeanson raillent la révolte camusienne dans laquelle ils voient un vœu pieux qui s'écrase sur les nécessités de l'histoire par souci orgueilleux de préserver sa pureté. Cette interprétation a pourtant été réfutée par le principal intéressé, notamment dans sa réponse à Emmanuel d'Astier de La Vigerie : « *Je ne pense pas qu'il faille répondre aux coups par la bénédiction. Je crois que la violence est inévitable, les années d'occupation me l'ont appris* (...). *Je ne dis donc point qu'il faut supprimer toute violence, ce qui serait souhaitable, mais utopique, en effet. Je dis seulement qu'il faut refuser toute légitimation de la violence, que cette légitimation lui vienne d'une raison d'État absolue, ou d'une philosophie totalitaire. La violence est à la fois inévitable et injustifiable* (...). *J'ai horreur de la violence confortable. J'ai horreur de ceux dont les paroles vont plus loin que les actes. C'est en cela que je me sépare de quelques-uns de nos grands esprits, dont je m'arrêterai de mépriser les appels au meurtre quand ils tiendront eux-mêmes les fusils de l'exécution* [12]. »

Ce n'est pas la violence, mais les excuses qu'elle se donne pour ne pas s'assumer comme telle que Camus rejette. Parce que là où la violence nue conserve toute son horreur et pousse ainsi celui qui y consent en dernier recours à la confiner dans les limites du strict nécessaire, la « violence confortable », auréolée d'une justification gratifiante, risque de se complaire dans sa propre expansion illimitée. C'est cette nuance qu'incarne la confrontation entre Stepan et Kaliayev dans la pièce de Camus *Les Justes* (1949) : là où le premier, au nom de la justice dont il s'est fait le bras armé, considère que tous les moyens sont bons pour y parvenir et que la mort d'innocents pris dans la déflagration est un simple dommage collatéral, le second attend que les enfants descendent de la calèche du grand-duc pour tuer ce dernier. Estimant qu'une lutte pour la justice qui prétend faire passer le meurtre d'enfants pour autre chose que pour un scandale se trahit elle-même, et que la violence meurtrière, certes nécessaire, n'en doit pas moins être regardée en face et non à travers le prisme déformant d'une idéologie prompte à tranquilliser la conscience du bourreau, il choisit d'assumer son geste jusqu'au bout en marchant d'un pas résolu vers sa propre exécution. Dans un siècle où la mort fut distribuée si nonchalamment, Camus appelle non à une illusoire non-violence, mais à faire tomber les masques de la violence qui, entre des mains anesthésiées par l'autojustification, ne peut que semer la destruction indéfiniment.

> « QU'EST-CE QU'UN HOMME RÉVOLTÉ ? UN HOMME QUI DIT NON. MAIS S'IL REFUSE, IL NE RENONCE PAS : C'EST AUSSI UN HOMME QUI DIT OUI, DÈS SON PREMIER MOUVEMENT. »

Il est courant d'évoquer aujourd'hui la « twitterisation » du débat pour décrire la détérioration de nos échanges au profit de l'outrance, du réflexe épidermique et du désir d'avoir raison à tout prix. Le réseau à l'oiseau bleu est-il pour autant responsable d'une mutation du débat public en culture du *buzz* et de l'indignation facile ?

À lire cet extrait d'une conférence de Camus intitulée « Le Témoin de la liberté » (1948), on se dit que les réseaux sociaux, plus que la source du problème, en sont un puissant révélateur : « (...) *Quel est le mécanisme de la polémique ? Elle consiste à considérer l'adversaire en ennemi, à le simplifier par conséquent et à refuser de le voir. Celui que j'insulte, je ne connais plus la couleur de son regard, ni s'il lui arrive de sourire et de quelle manière. Devenus aux trois quarts aveugles par la grâce de la polémique, nous ne vivons plus parmi des hommes, mais dans un monde de silhouettes.* »

La perte de la capacité à dialoguer, à voir le porteur d'un désaccord comme un adversaire et non comme un ennemi,

CONTROVERSE AVEC MAURIAC

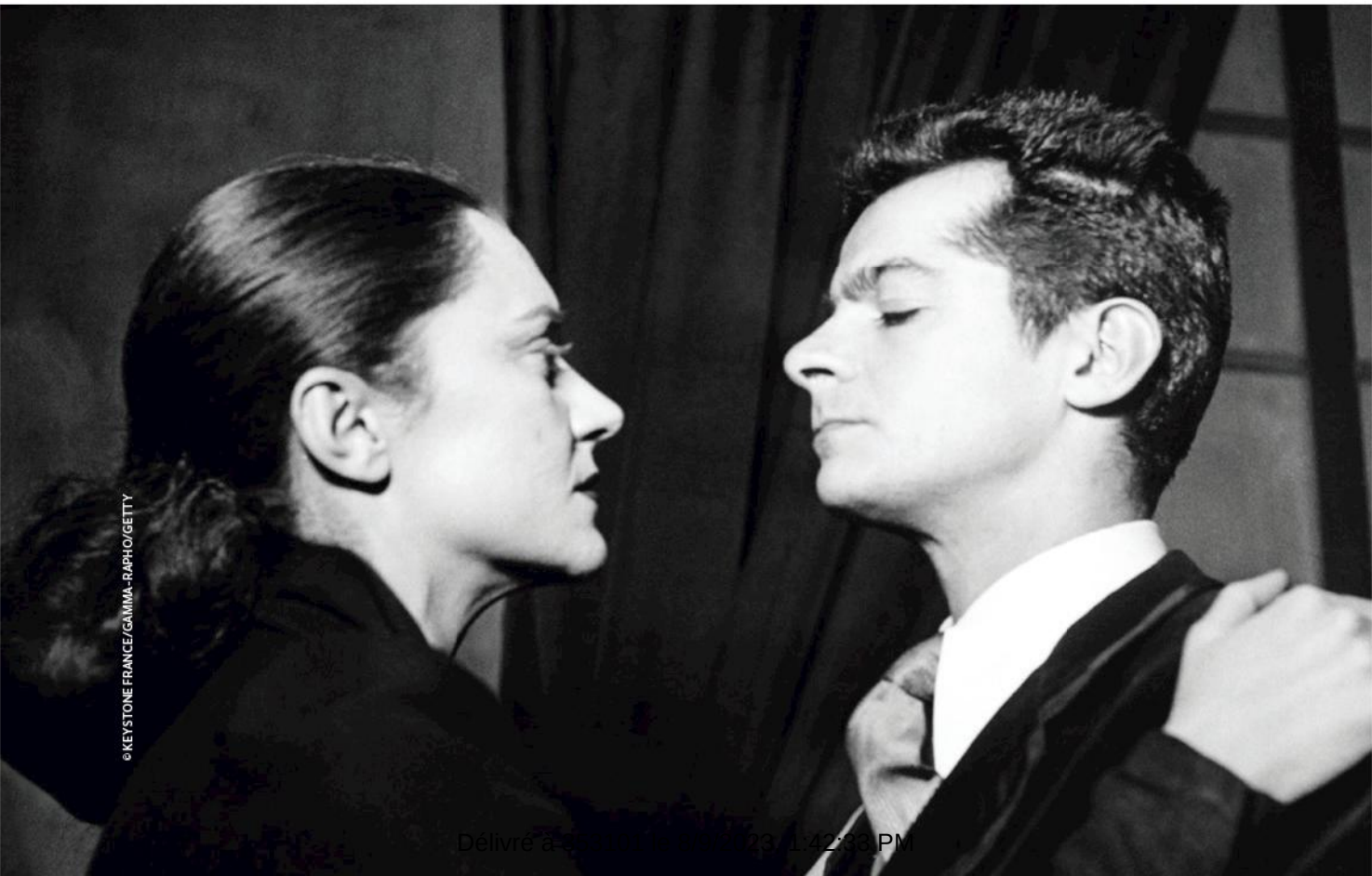
De l'approche camusienne de la violence se dégage la nécessité d'une limite. À la Libération, une controverse l'oppose à François Mauriac concernant le sort à réserver aux collaborationnistes. Là où ce dernier prône la charité et demande la clémence pour ceux qui ont commis l'erreur de se compromettre avec le régime pétainiste, Camus lui rétorque qu'une telle erreur est un crime qui ne peut qu'être puni d'une exécution sommaire : en trahissant la France, les collaborationnistes se sont eux-mêmes mis hors la loi et ne peuvent de ce fait bénéficier d'un procès conforme aux lois de la République. Il change cependant d'avis

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 1:42:33 PM

était déjà, pour Camus, le symptôme d'une société souffrante, et un prélude à la victoire de la violence. Comment exister, penser, agir en commun, si la diversité des voix est perçue comme une menace, une anomalie à réduire, plutôt que comme une chance ? L'attention portée au langage et à sa clarté dans ses œuvres met en évidence une conviction : quand le débat se mue en entrechoquement de monologues, son brouhaha génère un silence qui est, aux yeux de Camus, « *la fin du monde* » (« Le siècle de la peur », 1946). ● **M.M.**

devant l'échec d'une épuration qui lui semble punir plus facilement les intellectuels que les autres, et notera dans ses *Carnets* quelques années plus tard : « *Il n'y a pas de justice, il n'y a que des limites* ⓭. » Son engagement en faveur de l'abolition de la peine de mort au cours de la décennie suivante est donc le fruit d'une réflexion nourrie par l'expérience. Si la justice est un idéal difficilement atteignable pour des êtres perclus de failles, le sens des limites est un garde-fou empêchant d'ajouter de l'injustice au monde. C'est ainsi qu'il faut comprendre la critique de la démesure qu'il opère dans *L'Homme révolté* : « *En 1950, la démesure est un confort, toujours, et une carrière, parfois* ⓮ » Loin d'être l'aveu d'une réticence à prendre parti et à agir ni même un juste milieu aisément fixable, la mesure camusienne est une « pure tension », une discipline de tous les instants résistant aux sirènes de la démesure, à l'attrait de la violence dans laquelle un cœur lésé aurait tôt fait de se laisser glisser. Un renoncement à l'extrémisme, mais non à la radicalité, puisque c'est au prix de cette lutte intérieure que la révolte peut demeurer fidèle à l'aspiration qui avait présidé à sa naissance.

Si les livres de Camus trouvent toujours un lectorat nombreux et enthousiaste, c'est parce que notre siècle charrie, lui aussi, son lot de violence et d'injustice, et que le dilemme du révolté se demandant comment combattre la seconde sans risquer de la renforcer en s'abandonnant aveuglément à la première est d'une éternelle actualité. Mais c'est aussi parce



Maria Casarès et Serge Reggiani dans la pièce de théâtre *Les justes* d'Albert Camus au théâtre Hébertot à Paris, 1949.

© KEYSTONE FRANCE/GAMMA-RAPHO/GETTY

Délivré à [illegible] 23, 1:42:33 PM

EXTRAIT

L'Étranger, p. I, ch. 5, Folio, 1972 (1942)

Le soir, Marie est venue me chercher et m'a demandé si je voulais me marier avec elle. J'ai dit que cela m'était égal et que nous pourrions le faire si elle le voulait. Elle a voulu savoir alors si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois, que cela ne signifiait rien mais que sans doute je ne l'aimais pas. « Pourquoi m'épouser alors ? », a-t-elle dit. Je lui ai expliqué que cela n'avait aucune importance et que si elle le désirait, nous pouvions nous marier. D'ailleurs, c'était elle qui le demandait et moi je me contentais de dire oui. Elle a observé alors que le mariage était une chose grave. J'ai répondu : « Non. » Elle s'est tue un moment et elle m'a regardé en silence. Puis elle a parlé. Elle voulait simplement savoir si j'aurais accepté la même proposition venant d'une autre femme, à qui je serais attaché de la même façon. J'ai dit : « Naturellement. » Elle s'est demandé alors si elle m'aimait et moi, je ne pouvais rien savoir sur ce point. Après un autre moment de silence, elle a murmuré que j'étais bizarre, qu'elle m'aimait sans doute à cause de cela mais que peut-être un jour je la dégoûterais pour les mêmes raisons. Comme je me taisais, n'ayant rien à ajouter, elle m'a pris le bras en souriant et elle a déclaré qu'elle voulait se marier avec moi. J'ai répondu que nous le ferions dès qu'elle le voudrait. Je lui ai parlé alors de la proposition du patron et Marie m'a dit qu'elle aimerait connaître Paris. Je lui ai appris que j'y avais vécu dans un temps et elle m'a demandé comment c'était. Je lui ai dit : « C'est sale. Il y a des pigeons et des cours noires. Les gens ont la peau blanche. »

Puis nous avons marché et traversé la ville par ses grandes rues. Les femmes étaient belles et j'ai demandé à Marie si elle le remarquait. Elle m'a dit que oui et qu'elle me comprenait. Pendant un moment, nous n'avons plus parlé. ●

© BRIDGEMAN

Marcello Mastroianni et Anna Karina dans l'adaptation cinématographique de *L'Étranger* par Luchino Visconti (1967).

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 1:42:33 PM

LIVRES

TROIS ŒUVRES CLÉS

que chez Camus, la pensée s'enracine dans un vécu où chacun peut saisir l'écho d'une expérience familière : « *Je veux dire que, au fond, je parle de ce que tout le monde connaît. Et je ne peux pas parler d'autre chose pour la raison excellente que je ne me sens pas une sensibilité originale, à part, je me sens une sensibilité semblable à celle des gens qui m'entourent* [15]. » La reconstruction du commun ne passera pas, pour Camus, par l'abstraction des idéologies qui n'ont au contraire cessé de le dissoudre, mais par sa réincarnation : « *Sentir ses liens avec une terre, son amour pour quelques hommes, savoir qu'il est toujours un lieu où le cœur trouvera son accord, voici déjà beaucoup de certitudes pour une seule vie d'homme* [16]. »

« *On ne pense que par images. Si tu veux être philosophe, écris des romans* », note Camus dans ses *Carnets*. Une vérité qui sonne d'autant plus juste qu'en s'incarnant, elle parle au cœur autant qu'à la raison.

• ***L'Étranger*** est souvent considéré comme le pendant littéraire du *Mythe de Sisyphe* parce qu'il donne le rôle principal à un personnage qui semble parfaitement représenter l'homme absurde. Ce roman fait en réalité coexister en son sein les trois piliers de l'œuvre camusienne : l'absurde, la révolte et l'amour. Ses célèbres premières lignes (« *Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas* ») font écho à la condition absurde ; la scène de dispute entre Meursault et l'aumônier venu lui parler de rédemption dans l'au-delà, qui s'achève par un apaisement de Meursault s'abandonnant, heureux, à la tendre indifférence du monde, symbolise l'articulation féconde de la révolte et de l'amour. Le roman prouve ainsi que loin de trouver son dernier mot dans l'absurde, la pensée camusienne se nourrit d'une philosophie de l'immanence dont on trouve déjà la trace dans *L'Envers et l'Endroit* et *Noces*, philosophie qui, prenant acte de l'absence de Dieu, s'attache à jouir de l'existence dans le seul monde qui nous soit donné.

• Dans ***La Peste***, la métaphore du fléau tisse un fil conducteur entre ces thématiques : la formule du journaliste Rambert selon qui la peste, « *ça consiste à recommencer* », fait écho au motif sisyphéen d'une condition humaine faite de luttes inachevables. L'agonie insoutenable du fils du juge Othon sous les yeux du père Paneloux et du docteur Rieux pousse ce dernier, dans un passage qui fait écho à l'entrevue du prêtre et de Meursault dans *L'Étranger*, à se révolter, en interpellant l'homme de foi avec colère, contre un Dieu qui laisse mourir les enfants. Quant à l'amour, il est l'énergie irréductible qui, au plus profond du désespoir, permet aux personnages d'unir leurs dernières forces pour sauver ce qui peut l'être.

• Dans ***Le Premier Homme***, enfin, dernier roman de Camus, autobiographique et inachevé, la découverte par Cormery du tombeau de son père sur lequel les dates inscrites lui font comprendre qu'il est le fils d'un homme plus jeune que lui, mort à la guerre, embrasse à elle seule l'absurde, la révolte et l'amour dans un tourbillon qui saisit le lecteur en même temps que le personnage : « *Et le flot de tendresse et de pitié qui d'un coup vint lui emplir le cœur n'était pas le mouvement d'âme qui porte le fils vers le souvenir du père disparu, mais la compassion bouleversée qu'un homme fait ressent devant l'enfant injustement assassiné – quelque chose ici n'était pas dans l'ordre naturel et, à vrai dire, il n'y avait pas d'ordre mais seulement folie et chaos là où le fils était plus âgé que le père.* ». C'est dire si Camus, écrivant à même la chair de l'existence, a su insuffler à ses textes la riche tension d'un monde où tout se tient. **M.M.**

[1] Interview donnée à la revue *Servir* le 20 décembre 1945.

[2] Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, 1942, rééd. Gallimard, coll. « Folio », 2003.

[3] Jeanne Hersch, *L'Étonnement philosophique. Une histoire de la philosophie*, 1993, rééd. Gallimard, coll. « Folio », 2003.

[4] Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, *op. cit.*

[5] *Ibid.*

[6] *Ibid.*

[7] « *Quittons cette Europe qui n'en finit pas de parler de l'homme tout en le massacrant partout où elle le rencontre, à tous les coins de ses propres rues, à tous les coins du monde* », Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, 1961, rééd. La Découverte, 2002.

[8] Hans Peter Lund, « Le temps des meurtriers. L'opposition d'Albert Camus aux totalitarismes d'après-guerre », *Communication interculturelle et littérature*, n° 22, 2015.

[9] Albert Camus, *L'Homme révolté*, 1951, rééd. Gallimard, coll. « Folio », 2007.

[10] *Ibid.*

[11] Référence implicite à une série d'articles de Camus publiée dans le journal *Combat* en 1946 sous le titre « Ni victimes ni bourreaux ».

[12] Albert Camus, « Deux réponses à Emmanuel d'Astier de La Vigerie », « Première réponse », *in* A. Camus, *Actuelles. Écrits politiques*, 1950-1958, rééd. Gallimard, coll. « Folio », 1997.

[13] Albert Camus, *Carnets II : janvier 1942-mars 1951*, 1964, rééd. Gallimard, coll. « Folio », 2013.

[14] *Ibid.*

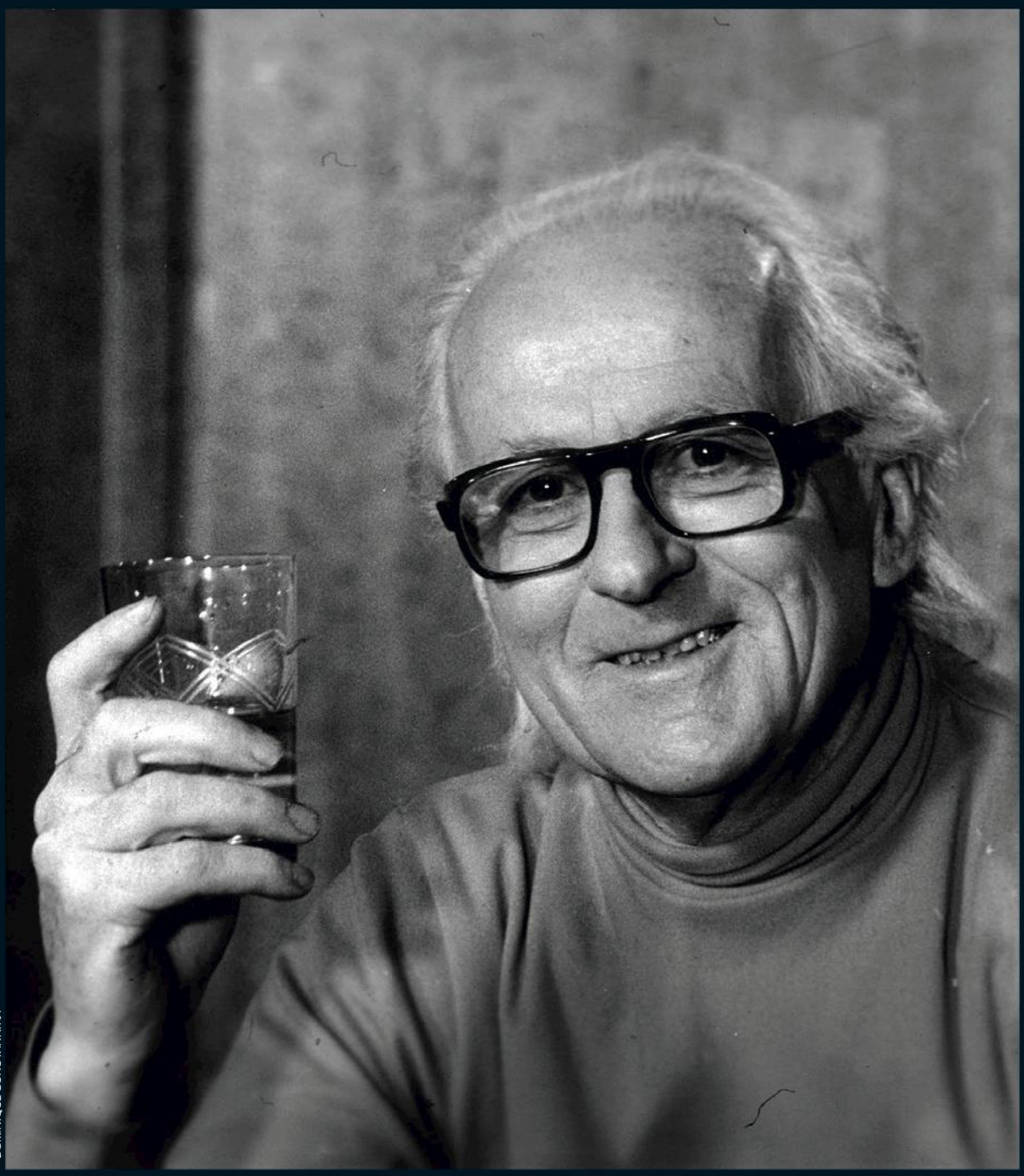
[15] Entretien Ina, 1955.

[16] Albert Camus, *Noces*, 1938, rééd. Gallimard, coll. « Folio », 2007.

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 2:22:14 PM

19 AVRIL 1974

René Dumont, candidat écologiste à l'élection présidentielle de 1974, cherche à sensibiliser les téléspectateurs au manque d'eau à venir : « *Nous allons bientôt manquer de l'eau et c'est pourquoi je bois devant vous un verre d'eau précieuse puisqu'avant la fin du siècle, si nous continuons un tel débordement, elle manquera.* »



© DOMINIQUE GONOT/INA/AFP

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 2:22:14 PM

© SAMUËL BERTHET

● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...
les écologistes entrent dans l'arène politique

Pendant la campagne présidentielle de 1974, les téléspectateurs découvrent René Dumont, un vieux monsieur sympathique, à l'éternel pull-over rouge, tout en contraste avec le personnel politique professionnel. Sa campagne intéresse d'autant plus qu'il sait être concret. Devant les caméras, il brandit un verre d'eau en expliquant que dans vingt ans, ce liquide sera une ressource précieuse. La plupart des commentateurs se gaussent. Aujourd'hui, le sourire a laissé place à l'angoisse : R. Dumont aura été prophétique.

En cette année 1974, le choix du tout nucléaire, qui doit remplacer les hydrocarbures, accroît les inquiétudes. À l'occasion des présidentielles, provoquées par la disparition brutale de Georges Pompidou, les écologistes entrent en scène avec leur candidat à l'Élysée. René Dumont, professeur d'agronomie, membre des Amis de la Terre, a déjà acquis une notoriété internationale. Il est largement sollicité par les pays en voie de développement. Ses cris d'alarme sont connus. Il s'est élevé dès 1966 contre la progression de la famine dans le monde. Tiers-mondiste passionné, il a parcouru la planète en tous sens et vient de publier *L'Utopie ou la Mort*. Ébranlé par les conclusions du Club de Rome dans lesquelles il retrouve beaucoup de ses pressentiments catastrophistes, il oriente ses analyses vers l'écologie, persuadé qu'il faut rompre avec le cercle vicieux de la croissance pour la croissance.

René Dumont dénonce le gaspillage dans les pays du Nord et souligne les menaces qui pèsent sur la planète : pollutions sous toutes les formes, dangers encourus par les écosystèmes, dégradation des sols, explosion démographique, malnutrition, épuisement des ressources minérales. Il en appelle à un changement radical en adoptant « *un genre de vie, un style de vie, un cadre de vie, une qualité de vie tellement supérieurs à nos stupides égoïsmes. Une société plaisante, détendue, sereine, en harmonie avec la nature nous reste accessible* ».

En 1981, lors de l'élection présidentielle, le mouvement écologique devient une force politique qui compte.

Alors que sa campagne électorale a rencontré un réel écho, ses résultats électoraux s'avèrent décevants : au soir du premier tour, le 5 mai, il ne recueille que 1,32 % des suffrages, soit 337 800 électeurs. L'actualité, néanmoins, favorise une sensibilisation grandissante à la cause écologiste, qui peut se prévaloir de 60 000 associations de défense de l'environnement. Lorsque le superpétrolier *Amoco Cadiz* s'échoue sur le littoral du Finistère et déverse 220 000 tonnes de pétrole sur la côte bretonne, la France entière vit à l'heure du drame breton et se sent concernée par ce trafic des *tankers* affrétés par des pavillons de complaisance qui échappent à toute règle. Cette catastrophe accélère la prise de conscience des Français sur la fragilité de l'écosystème. En 1978-1979, la contestation nucléaire se déplace en Bretagne contre le projet EDF d'implantation d'une centrale dans le Finistère, à Plogoff. Les opposants au projet s'organisent à la manière des paysans du Larzac. L'été 1979, une manifestation réunit 10 000 personnes. Comme pour le Larzac, il faudra l'élection de François Mitterrand en 1981 pour que les habitants de Plogoff aient gain de cause avec l'abandon du projet.

En 1979, le Mouvement d'écologie politique (MEP) se constitue dans la perspective de l'élection présidentielle de 1981. À la suite d'une campagne très active au cours de laquelle Brice Lalonde sillonne le pays entouré d'un staff qui réunit les forces vives de l'écologie en France, il réalise un score plus significatif avec 3,9 % des suffrages exprimés, soit plus d'un million de voix. Cette fois, le mouvement écologique devient une force politique qui compte dans les jeux du pouvoir. Prenant successivement le nom de Verts, de Génération Écologie, et d'Europe Écologie, il gagne des élus à tous les échelons : des municipalités jusqu'à l'Assemblée européenne. ●

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 2:22:14 PM

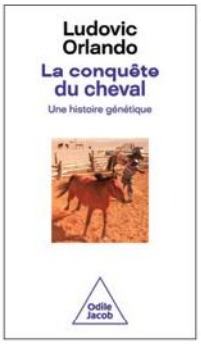
LIVRES DE L'ÉTÉ

Allez donc définir ce qu'est un livre de plage ! Ceux qui se sont risqués à cet exercice ont souvent renoncé. Plus léger, parce que les vacances sont avant tout le temps d'oublier nos soucis quotidiens, ou plus épais et exigeant, parce que ces jours de loisir sont ceux de l'abondance d'une denrée rare : le temps ? Cette année encore, *Sciences Humaines* a confié aux membres de sa rédaction le soin de résoudre ce petit dilemme.

NICOLAS JOURNET

© EZRENA/GETTY

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 2:22:14 PM



• ***La Conquête du cheval. Une histoire génétique***
Ludovic Orlando, Odile Jacob, 2023, 272 p., 22,90 €.

ET L'HOMME CRÉA LE CHEVAL

On croyait tout savoir de l'histoire des chevaux. Ils auraient été domestiqués à Botaï, Kazakhstan, il y a environ 5500 ans, puis se seraient répandus comme une traînée de poudre à travers le monde, parce qu'ils conféraient aux guerriers une mobilité et une puissance sans pareilles. Puis vint la génétique, qui culbuta ce beau savoir. Le paléogénéticien Ludovic Orlando, au premier rang de cette saga, restitue les batailles qui ont redessiné l'histoire de la plus noble conquête de l'homme.

L'équipe de l'auteur avait déjà démontré que les chevaux de Botaï n'étaient pas les ancêtres de nos destriers, mais ceux du cheval de Przewalski, dont on croyait jusqu'ici qu'il était le dernier cheval sauvage. Ce faisant, elle avait brisé deux illusions : ce qu'on croyait être le dernier étalon libre était en fait un féral, un domestique revenu aux grands espaces de la liberté, et on ne savait plus où avaient pu être domestiqués nos amis à crins et à sabots. S'ensuivit une quête effrénée de séquençages génétiques toujours plus puissants montrant, sur la base d'ADN extraits de matériaux archéologiques, que plusieurs souches de canassons sauvages coexistaient il y a quelques millénaires. Une d'entre elles, domestiquée dans les steppes entre Don et Volga, aurait supplanté toutes les autres, et ceci aurait partie liée avec les hasards génétiques : des sélections empiriques auraient fait émerger, à plusieurs moments, des gènes recherchés par les éleveurs, aboutissant à des animaux qui couraient plus longtemps, ou plus vite, développaient plus de force ou portaient telle ou telle robe.

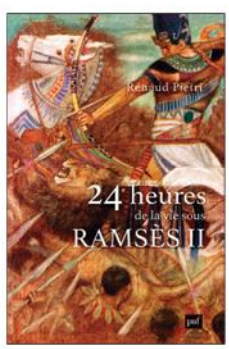
L. Orlando met en évidence combien ces critères mêlant esthétique et performance sont devenus encore plus actifs, depuis un siècle ou deux, dans la sélection des chevaux. Il souligne aussi combien elles leur coûtent en souffrances, car renforcer des gènes dans un animal mène souvent à l'apparition de maladies et de handicaps. La génétique est aussi sollicitée pour essayer de deviner quel cheval sera le plus rapide sur des distances déterminées, car les enjeux financiers des paris sont énormes. Entre clonage et OGM, ces dérives pourraient-elles s'amplifier dans un futur proche ? ● **LAURENT TESTOT**

UNE JOURNÉE EN ÉGYPTE ANCIENNE

Après Néron, Jésus, la RDA et un restaurant parisien en 1867, c'est au tour de Ramsès II de servir d'accroche à ce nouvel opus de cette excellente petite collection. Ce pharaon de la 19e dynastie est un bon exemple : son règne de soixante-sept ans en fait le souverain emblématique par excellence, la référence, si bien que ceux de la dynastie suivante choisiront son nom comme titulature, comme les empereurs romains qui s'appelleront tous César. Et c'est ainsi, contre toute vraisemblance historique, qu'on nomme le pharaon de la Bible qui s'opposa à Moïse.

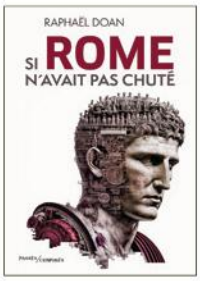
C'est donc aux alentours de 1224 av. J.-C. que Renaud Pietri situe cette journée égyptienne. Nous suivons les activités de plusieurs personnages : un vizir, un général, un grand prêtre, un prince et Ramsès II lui-même, de l'aube jusqu'au couchant. Et ce en plusieurs endroits : Assouan, Thèbes, la Vallée des rois, Hermopolis, Memphis et Pi-Ramsès. C'est l'occasion de digressions sur les activités économiques, religieuses et militaires de la société égyptienne de cette époque : une manière de converser avec le lecteur, qui se divertit et s'instruit sans s'en apercevoir.

R. Pietri ne se contente pas d'une visite au cœur de l'élite, il nous parle également du petit peuple et de ses conditions de vie. Nous assistons donc au « réveil » des statues par les prêtres, au travail des carriers qui réceptionnent et sculptent les blocs de granit rose d'Assouan. Plus étrange, l'auteur évoque la piété personnelle des individus qui s'adressent directement aux divinités : fleurissent alors des oracles, des invocations à « Amon-juge-du-pauvre ». Ramsès II, dieu incarné, saura s'adapter : des colosses à son effigie seront offerts à la piété populaire. Grande puissance de l'époque, l'Égypte vit ici une sorte d'âge d'or, une période de prospérité, durant laquelle Ramsès II, grand bâtisseur, fait restaurer les monuments de ses prédécesseurs et se les approprie pour sa propre gloire, qui rayonne encore aujourd'hui. ● **ROMAIN PIGEAUD**



• ***24 heures de la vie sous Ramsès II***
Renaud Pietri, PUF, 2023, 176 p., 16 €.

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 2:22:14 PM



• ***Si Rome n'avait pas chuté***
Raphaël Doan, Passés/Composés, 2023, 160 p., 20 €.

L'HISTOIRE DE ROME RÉÉCRITE PAR UN ROBOT

Si je vous préviens que ce livre n'a été écrit par personne, vous ne me croirez peut-être pas. Si je ne vous préviens pas, au pire vous n'y verrez que du feu, au mieux vous crierez à la mystification. Charitable, le concepteur de cet ouvrage, l'historien Raphaël Doan, vend la mèche : l'auteur de ces lignes est principalement son ordinateur, et ce qu'elles décrivent est une ébouriffante conjecture historique. L'éditeur, lui, se félicite de publier « *le premier livre d'histoire écrit par une intelligence artificielle* ». R. Doan s'en explique : il existe aujourd'hui des logiciels capables de développer des réponses à des questions complexes et de rédiger des textes pertinents sur le sujet qu'on leur soumet.

Text-davinci-003 est excellent à cet exercice. R. Doan lui a demandé d'imaginer un monde romain pourvu, dès le 1er siècle, d'une magnifique invention, la machine à vapeur et d'en décliner toutes les conséquences techniques et sociétales. La réponse de l'ordinateur fournit la matière de ce livre, où on voit, en cinq chapitres et quatre siècles, les Romains s'équiper d'engins à moteurs, développer l'électricité puis des ordinateurs, fabriquer des robots, des avions, des fusées, et dominer le monde grâce à leurs chars de combat et leurs fusils à pompe… N'était un petit incident (l'effondrement de l'empire d'Occident vers 476), ils auraient logiquement disposé au 6e siècle d'une intelligence artificielle supérieure à la nôtre.

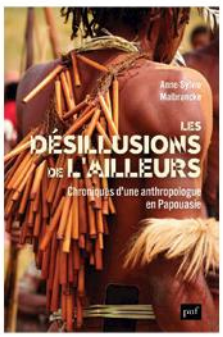
Ce récit stupéfiant et digne de Jules Verne, dialogues compris, est soutenu par de magnifiques illustrations, elles aussi conçues par l'ordinateur, qui marient l'esthétique hellénistique à celle du catalogue des armes et cycles de Saint-Étienne. L'anachronisme est garanti, le résultat est divertissant, mais n'épuise certes pas le sens de l'entreprise de R. Doan. Pourquoi en effet un chercheur sérieux comme lui s'égare-t-il à produire une conjecture aussi fantaisiste plutôt qu'une histoire des techniques antiques ? C'est que les logiciels, en leur état actuel, ne sont pas capables, entre autres, de distinguer le vrai du faux. Ennuyeux pour l'historien. L'auteur a beau livrer un vibrant éloge des performances de l'intelligence artificielle, il ne cache rien des coups de pouce qu'il a dû donner à son ordinateur : séquençage des sujets, pilotage et sélection des réponses, relectures, réécritures, etc.

Autrement dit, nul logiciel n'est, pour l'instant, en mesure de produire un livre d'histoire clés en main. Pour être honnête, le style un peu naïf et répétitif des textes produits par la machine a dû demander quelques heures de travail à l'auteur de ce livre, sans disparaître complètement. Ensuite vient le problème du sens à donner à une conjecture : quel est son intérêt historique si elle ne repose sur rien ? R. Doan a pris soin d'agrémenter ses chapitres de commentaires expliquant pourquoi rien ne s'est passé comme dans son livre, mais aurait pu tout de même.

Sous le règne de Néron, un certain Héron d'Alexandrie mit effectivement au point un petit moulin à vapeur, mais on ne sut quoi en faire. Un poète s'en moqua tandis que Sénèque, précepteur de Néron, pestait contre la vulgarité des arts mécaniques. Pour changer le monde, une invention a besoin d'un terrain favorable et d'autres éléments qu'elle-même. Visiblement, R. Doan travaille à les créer pour l'IA appliquée aux textes, démonstration brillante à l'appui. Le moins qu'on puisse dire est que son ordinateur ne manque pas d'imagination, pour notre plus grand plaisir.

● **NICOLAS JOURNET**

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 2:22:14 PM



• ***Les Désillusions de l'ailleurs. Chroniques d'une anthropologue en Papouasie***
Anne-Sylvie Malbrancke, PUF, 2023, 224 p. 17 €.

DÉSILLUSIONS CHEZ LES PAPOUS

Nul n'est tenu d'aller rendre visite aux Papous. Mais on manquerait quelque chose à ne pas considérer ce qu'un long détour chez l'autre peut révéler de nous-mêmes. Cette expérience, parfois rude, Anne-Sylvie Malbrancke l'a vécue. Son récit, vivant, drôle et émouvant, est celui des aventures d'une anthropologue, sinon en déroute, du moins déroutée, témoignant de la « *dissolution d'un fantasme* » qu'on imagine assez largement partagé. Durant neuf mois, puis trois mois, elle a vécu parmi les Baruyas de Nouvelle-Guinée, à deux mille mètres d'altitude, sans eau, sans électricité ni accès Internet. Seul lien avec le monde extérieur : un téléphone satellite aux performances aléatoires. Quelques années plus tard, c'est parmi les Gebusis qu'elle a passé deux étés, cette fois dans une jungle tropicale, avec toute la faune enchanteresse qu'on devine. D'un voyage très idéalisé, la réalité sut rapidement dissiper les illusions, et ce n'est pas le moindre intérêt du livre que de nous faire partager les déboires de cette jeune femme dans un environnement si peu hospitalier. L'humour du récit doit beaucoup au ton mi-ironique mi-désabusé qu'elle met à rapporter son quotidien. Son équipement se révèle vite peu adapté et insuffisant, les Papous déconcertants par le mélange de curiosité, d'intérêt bien compris et de franche brutalité qui les caractérise, comme lorsqu'ils suggèrent de « *tuer le mari de la blanche* » pour mieux profiter de ses bienfaits. « *Quand la blague devint trop récurrente, on s'acheta une machette de cinquante centimètres.* » Ce décentrement brutal amène l'auteure à rire des situations contrariantes, à ne plus trop questionner les Papous et à « *normaliser l'absurde* ». Une initiation donc, dissuadant la quête d'un bon sauvage qui se révèle imaginaire. À leur décharge, il est clair que les Papous ont subi les effets aliénants de la colonisation australienne, laminant leurs repères, leurs coutumes, leurs valeurs. Loin de raviver l'ethnocentrisme du lecteur, les confidences d'A.-S. Malbrancke l'invitent à considérer leur condition telle qu'elle est aujourd'hui, sans fantasmer leur passé, ni croire que visiter les Baruyas ressemble à *J'irai dormir chez vous*.

● **THIERRY JOBARD**

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
SAS SCIENCES HUMAINES COMMUNICATION
Représentante légale et directrice de publication :
Nadia Latrèche
Directrice générale :
Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement :
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédacteurs en chef adjoints
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr
Christophe Rymarski
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*
• Sybille Buloup

Ont collaboré à ce numéro
Olivier Bories, Adèle Cailleteau, Thierry Jobard, Béatrice Kammerer, Philippe Lambert, Thomas Lepeltier, Frédérique Letourneux, Marc Olano, Romain Pigeaud, Gaétane Poissonnier, Laurent Testot, Anne-Claire Thérizols, Mariette Thom, Tom Umbdenstock.

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres,
Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

Livres des éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21

Comptabilité
Carole Charreau : 03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi

Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture
©Stephan Schmitz

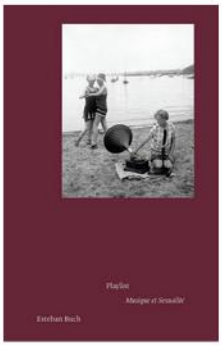
Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Un encart « Sciences Humaines » est broché sur une partie des magazines.

PEFC 10-32-2813

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 2:22:14 PM



• ***Playlist. Musique et sexualité***
Esteban Buch, MF, 2022, 312 p., 20 €.

LES MADELEINES MUSICALES DE NOS AMOURS

Il est fréquent, constate le musicologue Esteban Buch, que des moments marquants de nos vies affectives et sexuelles soient associés à des morceaux de musique. C'est, par exemple, la chanson qui tournait tandis qu'on buvait le premier verre à deux, ou encore une sérénade rappelant des ébats mémorables. Pour éclairer les multiples rapports possibles entre musique, séduction et sexualité, l'auteur, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), s'essaye à des variations autour de ce qu'il appelle des « *sex sound studies* ». C'est donc un objet plus qu'une méthode qui forme le fil conducteur de ce livre constitué de seize petits essais qu'on peut lire en mode aléatoire, pour se laisser surprendre.

Ainsi, la musique peut jouer un rôle d'aphrodisiaque, de troisième partenaire ou encore de script sexuel. Dans un entretien, Monique confie que les *playlists* de son conjoint ont confirmé son attirance pour lui. Lorsqu'elle et Rémi font l'amour, ils s'isolent des sons extérieurs en écoutant FIP sur leur radio-réveil, et leurs ébats sont guidés par les choix des programmateurs.

Plus loin, l'auteur met côte à côte l'opéra *Don Juan* de Mozart et le documentaire *Enquête sur la sexualité* de Pier Paolo Pasolini, sorti en 1977, dans lequel des jeunes gens sont questionnés sur leurs goûts et leurs pratiques. L'œuvre de Mozart ayant été pressentie pour fournir la bande-son du film, le musicologue s'interroge sur ce choix (finalement écarté) et relève que l'opéra lui aussi était une enquête sur la sexualité d'un Don Juan à la fois curieux des pratiques d'autrui et objet de questionnements sur le sujet.

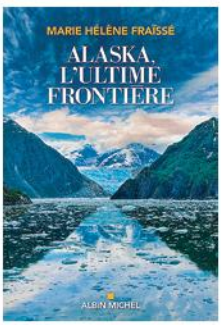
Des morceaux de musique présumés capables d'encourager le sexe ou de l'évoquer dévoilent des intentions parfois bien différentes. Illustrées par une image de femme dénudée, les pistes de la vidéo YouTube *Music for sex - Volume 2* ont été réunies par un jeune Serbe que l'auteur a rencontré. Sa biographie nous apprend que leurs sonorités, dont on détermine difficilement l'origine, sont empruntées aux musiques électroniques des années 1990, et aux ambiances sonores des hôtels de luxe où il a démarré sa carrière de DJ. L'appel au sexe n'est au fond pour lui qu'une manière de promouvoir ses choix musicaux.

La littérature mais aussi le cinéma sont autant d'occasions de marier sexualité et musique. Dans le mélodrame *Now, Voyager*, sorti en 1942, une mélodie (*It Can't Be Wrong*) accompagne les élans amoureux des deux héros, Charlotte et Jerry. La pudeur hollywoodienne confiait à la musique le soin de signifier l'extase que l'image ne pouvait montrer. En 1945, le film *Mildred Pierce* joue avec ce code, et lorsqu'un baiser final est interrompu par la fin d'un disque vinyle, le spectateur comprend que la musique était intimement inscrite dans un script sexuel.

Les mises en perspective historiques très présentes dans le livre nous amènent jusqu'à Pompéi, où deux fresques antiques montrent un couple copulant sous les yeux d'un joueur de tibia, instrument à vent courant dans l'Antiquité. Une mise en contexte permet de comprendre que ces personnages et ces décors évoquent une Égypte exotique, où les Romains aimaient situer leurs fantasmes.

Enfin, les rapports entre musique et sexualité peuvent être encore plus crus. Frôlant la pornographie, le compositeur tchèque Erwin Schulhoff créa en 1919 une *Sonata Erotica für Solo-Muttertrompete*, dont la chanteuse doit mimer ouvertement l'acte sexuel par des halètements et des soupirs. Le compositeur entendait parodier ainsi la façon dont des pièces de musique classique avaient avant lui dissimulé de manière bien plus pudique un contenu érotique. Un livre à ne pas mettre entre toutes les mains… ● **TOM UMBDENSTOCK**

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 2:22:14 PM



• ***Alaska, l'ultime frontière***
Marie-Hélène Fraïssé,
Albin Michel, 2023,
352 p., 21,90 €.

ÉTÉS INDIENS POUR PEUPLES MARTYRS

La journaliste Marie-Hélène Fraïssé nous emmène en voyage, de Vancouver à Anchorage, sur la côte Pacifique du Canada et de l'Alaska. Elle nous fait découvrir la vie et l'histoire des Amérindiens, documente les ravages qu'ils subirent au 18e siècle avec l'arrivée de marchands de fourrure russes, au 19e avec les ruées vers l'or d'aventuriers venus d'Europe, et au 20e avec les politiques ségrégationnistes états-uniennes et canadiennes. Enfants arrachés à leurs familles, politiques d'éradication des langues autochtones, christianisation forcée, destruction des coutumes, confiscation des terres, rien ne leur fut épargné de ce qui aurait dû mener à l'extinction de leur identité.

On pourrait croire que ces peuples survivants sont aujourd'hui condamnés à la dépendance, au confinement dans des réserves exiguës, et à l'oubli dans l'alcool. C'est partiellement vrai, mais c'est pourtant d'une renaissance dont il est ici question. Son volet économique est restitué par des témoignages comme celui de Perry, exemplaire des trajectoires connues par ces communautés. Ce natif de Kodiak, après avoir eu la chance d'accéder à des études supérieures, a offert son expertise à plusieurs corporations autochtones créées en Alaska. Fondées à la suite d'une loi édictée en 1971, qui rendait les nations autochtones d'Alaska actionnaires de leurs propriétés foncières, ces entités ont créé « *une nouvelle donne collective, assortie de flux financiers considérables* ».

La renaissance est culturelle également, quand les jeunes se remettent à apprendre la langue de leur peuple, pourtant effacée de force de la tête de leurs parents, ou quand ils se réapproprient l'art des masques. La mémoire des anciens, et la conservation – souvent après restitution – d'objets dans des musées autochtones permettent de combler les trous de la mémoire. Car, dans ce berceau de l'anthropologie nord-américaine, les artefacts rituels avaient été soit achetés, et exportés vers des musées ou des collections privées, soit le plus souvent détruits. Avec eux s'était évaporée une mémoire qui aujourd'hui renaît de ses cendres. ● **L.T.**

ABONNEZ-VOUS

SCIENCES HUMAINES

Abonnement 1 an
Particuliers en **France métropolitaine**

10 Mensuels
54 €
seulement
au lieu de 67 €

10 Mensuels
+ **4** Grands Dossiers
69 €
seulement
au lieu de 102,60 €

BULLETIN D'ABONNEMENT

OUI, je m'abonne
☐ **54 € pour 10 Mensuels**
☐ **69 € pour 10 Mensuels + 4 Grands Dossiers**

Je règle aujourd'hui la somme de ..... **€**
☐ **Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines**
☐ **Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté**
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :
Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :
Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

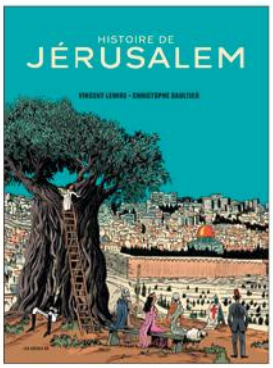
POUR ALLER PLUS VITE,
APPELEZ LE **03 86 72 17 39**
CODE PROMO 361
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

DÉCOUVREZ TOUTES NOS
OFFRES D'ABONNEMENTS
EN SCANNANT CE QRCODE

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 2:22:14 PM

BANDES DESSINÉES



• ***Histoire de Jérusalem***
Vincent Lemire et Christophe Gaultier, Les Arènes, 2022, 256 p., 27 €.

JÉRUSALEM RACONTÉE PAR UN ARBRE

Qu'est-ce qui destinait une petite bourgade au climat rude, perdue au milieu des montagnes et loin des grandes routes commerciales, à devenir le cœur battant du monothéisme, ainsi qu'un territoire âprement disputé durant des milliers d'années ? Ce mystère inaugure l'histoire de la ville « *trois fois sainte* », scénarisée par Vincent Lemire, directeur du Centre de recherche français à Jérusalem. En guise de narration, le récit nous est conté par un olivier ayant germé il y a environ 4 000 ans, à l'époque biblique, peut-être celle du sacrifice d'Abraham, du règne de David ou encore de Salomon. Ayant grandi sur le mont des Oliviers face à la ville, notre étonnant narrateur s'efforce de se remémorer cette époque reculée, où il n'était qu'une jeune pousse. Cette astuce scénaristique est une façon de rappeler que des événements historiques aussi lointains restent difficiles à discerner de la mythologie.

À mesure que l'olivier grandit, il se souvient mieux des périodes traversées par Jérusalem : le basculement du Proche-Orient dans le monde grec, puis romain, l'essor du christianisme à la fin de l'Antiquité ; les prises de contrôle par les Perses, les Byzantins ou encore les Turcs au 11e siècle, suivies des premières croisades. V. Lemire et le dessinateur Christophe Gaultier tirent parti du format BD pour mettre en scène des cartes, permettant de comprendre l'organisation de la ville à ces différentes époques, ainsi que les enjeux des grands projets de construction, ou au contraire des attaques et destructions subies. Une autre force de cet ouvrage est de privilégier une histoire à hauteur humaine, du point de vue des protagonistes, et à une échelle locale. Si les derniers chapitres abordent la naissance du sionisme politique à la fin du 19e siècle, l'angle de l'ouvrage reste celui des conséquences pour la ville de Jérusalem, plus que pour le Proche-Orient ou le reste du monde. ● **FABIEN TRÉCOURT**

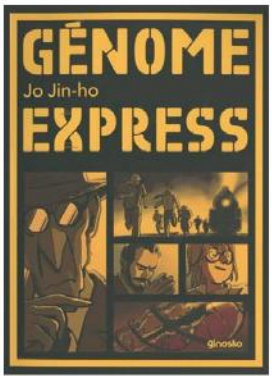
L'ÉGLISE EN BULLES

Tout commence par une rencontre avec le Christ. L'image d'Épinal d'un messie blond, aux cheveux fins et aux yeux clairs, vêtu d'une toge vénitienne, est battue en brèche. « *Jésus était sémite !* rappelle le sociologue Olivier Bobineau. *De fait, il n'était sans doute pas très grand, la peau brûlée par le soleil, les cheveux noirs, bouclés, avec une hygiène de vie de son époque, ce qui signifie une mauvaise dentition.* » Dès les premières pages, cette bande dessinée met ainsi la rigueur scientifique au premier plan. O. Bobineau, spécialiste du catholicisme et des rapports de pouvoir au sein de l'Église, propose une synthèse actualisée et foisonnante des connaissances sur l'histoire du christianisme, des origines jusqu'au règne du pape François.

Cette rigueur n'empêche pas une solide dose d'humour. Le trait et la mise en scène du dessinateur Pascal Magnat sont d'une redoutable efficacité : situations absurdes, anachronismes et caricatures… On éclate régulièrement de rire à la lecture. Il le faut, car le propos reste dense et exigeant. Huit ans de travail collectif ont été nécessaires pour trouver cet équilibre. O. Bobineau expose tout à la fois les concepts clés du christianisme (la foi, l'amour inconditionnel…), les évènements majeurs de son histoire (les persécutions, la conversion des empereurs…), ses luttes intestines, ses crises et réformes incessantes… Si on veut tout retenir, il faudra revenir souvent en arrière et prendre des notes. Néanmoins, le propos général reste clair et agrémenté de dessins mémorables. L'Église, démontre O. Bobineau, n'a cessé d'être tiraillée par ses contradictions : elle prône l'amour inconditionnel, le désintéressement et la paix, mais se livre régulièrement à la guerre et à la violence, pour prendre le pouvoir ou le garder. Elle doit aussi constamment évoluer sans se renier, pour s'adapter aux évolutions du monde, avec plus ou moins de perspicacité. Le pape François aurait par exemple anticipé l'importance de l'écologie et de certaines critiques du capitalisme, mais resterait décalé sur les questions liées au genre ou au sexe. ● **F.T.**

• ***L'Incroyable Histoire de l'Église***
Olivier Bobineau et Pascal Magnat, Les Arènes, 2022, 584 p., 33 €.

Délivré à 353101 le 8/9/2023, 2:22:14 PM



• ***Génome Express***
Jo Jin-ho, Ginosko, 2023, 432 p., 26 €.

SUR LA PISTE DU GÉNOME

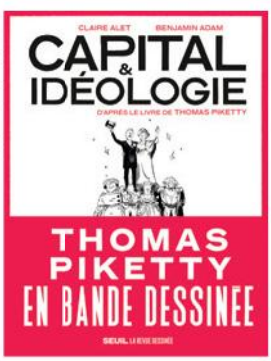
Dessinée comme un manga d'aventure, tendance polar, cette enquête retrace avec liberté et rigueur l'histoire de la génétique. Partant des premiers constats de bon sens qu'ont pu faire les humains (« *les chats ne font pas des chiens* », etc.), notre enquêteur progresse jusqu'au projet de séquençage intégral du génome humain au 20e siècle, en interrogeant les protagonistes de cette aventure scientifique. On y croise aussi bien Charles Darwin que René Descartes, Gregor Mendel que James Watson et Francis Crick. Les dialogues sont inventés et parfois farfelus, mais permettent de comprendre la démarche de ces scientifiques grâce aux questions posées par le narrateur et enquêteur. Les gènes opérant à l'échelle de l'infiniment petit, les illustrations et allégories mises en scène ne sont pas de trop pour comprendre les mécanismes cellulaires en jeu, qu'ils soient réels ou qu'ils aient été imaginés autrefois.

De façon subtile, l'enquête se conclut par un constat d'échec : en dépit de progrès scientifiques formidables, notamment depuis le milieu du 20e siècle, il reste impossible d'identifier une structure biologique qu'on puisse à proprement parler appeler un gène, et qui expliquerait l'ensemble des phénomènes héréditaires. Une part de mystère demeure. ● F.T.

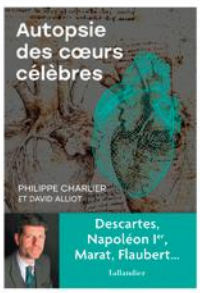
LA SAGA DU CAPITAL

Sorti en 2019, l'ouvrage éponyme de l'économiste Thomas Piketty a connu un immense succès, mais reste difficile à appréhender pour les néophytes. L'idée géniale de cette adaptation en bande dessinée – outre un format ludique et bourré d'humour – est d'illustrer la thèse de T. Piketty en mettant en scène l'histoire d'une famille plutôt aisée sur plusieurs générations, de la Révolution française jusqu'à nos jours. Chaque chapitre s'attarde sur un ou plusieurs protagonistes, en commençant par rappeler sa position dans l'arbre généalogique. Le récit montre comment, malgré l'abolition des privilèges en 1793, cette famille d'origine noble a pu préserver ses richesses et prospérer au sein de la haute bourgeoisie. Les propriétés arrachées par la Révolution aux aïeux, Pierre et Jean-Baptiste, sont aussitôt récupérées sous le régime du Directoire (1795-1799) ; parallèlement, la fille de Pierre, Germaine, et sa cousine Elinor, perdent les bénéfices de plantations et d'esclaves à Saint-Domingue, mais reçoivent d'importantes compensations financières, arrachées par la force au futur État d'Haïti. À chaque génération, des forces politiques conservatrices aident cette famille à contrebalancer toute réforme sociale, du moins jusqu'à aujourd'hui. Au 21e siècle, la dernière née de la famille, Léa, remet en question son héritage et son histoire familiale. ● F.T.

• ***Capital et idéologie***
Claire Alet et Benjamin Adam, d'après Thomas Piketty, Seuil, 2022, 176 p., 22,90 €



Délivré à 353101 le 8/10/2023, 5:45:52 PM



• ***Autopsie des cœurs célèbres***
Philippe Charlier et David Alliot, Tallandier, 2023, 240 p., 19,90 €.

CADAVRES EXQUIS SOUS LE SCALPEL

Voici un livre à glacer le sang, donc idéal pour se rafraîchir sur la plage. Médecin légiste de formation, devenu archéologue et anthropologue, Philippe Charlier s'est spécialisé dans la résolution de petits et grands mystères de l'histoire : l'assassinat d'Agnès Sorel, la mort de Louis XVII, la controversée tête de Henri IV... Les avancées de la protéomique, c'est-à-dire l'identification fine des protéines, lui permettent, à partir d'une simple touffe de cheveux et de rognures d'ongles de Picasso, de reconstituer l'emploi du temps de l'artiste. D'une infime trace de sang giclée de la blessure de Marat sur la feuille de son bureau baignoire, P. Chartier extrait la liste des maladies accablant le tribun montagnard et celle des remèdes que ce dernier - médecin de son état – bricola pour prolonger sa vie. Ne parlons pas des reliques supposées de Marie-Madeleine, des peintures réalisées à l'aide d'un pigment extrait des cendres des cœurs de Louis XIII et de Louis XIV, des ossements de guillotinés de la Chapelle expiatoire : c'est presque de la magie.

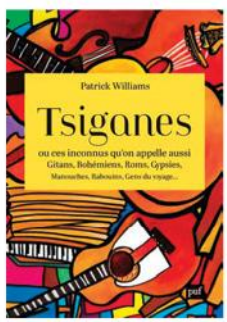
P. Charlier est aussi un initié du vaudou, ce qui l'autorise à nous dévoiler un peu des secrets des lieux interdits où il fut autorisé à prélever des résidus d'offrandes. Les cœurs embaumés retiennent toute son attention : les procédés utilisés, tel le remplissage en pétales de roses de celui de Robert d'Arbrissel, signalent le prestige du défunt et l'amour que lui portaient ses proches. On frémit à l'évocation des potions à base de momies que nos ancêtres ingurgitaient, et des vols de cadavres féminins en Chine destinés à accompagner les morts célibataires... En compagnie de David Alliot, spécialiste de Louis-Ferdinand Céline, P. Charlier traque aussi les maladies réelles ou supposées d'écrivains célèbres, et on a ainsi la preuve que, pour écrire, Franz Kafka se privait bel et bien de sommeil. Anecdotiques peut-être, tous ces résultats épars témoignent de l'intérêt, pour l'historien, de suivre les progrès étonnants de la médecine légale. ● **R.P.**

TSIGANES DE TOUS PAYS...

Patrick Williams, décédé en 2021, était un spécialiste des Tsiganes, mais aussi un musicologue, un poète et le patriarche discret d'une famille de Roms Kalderash. Ce livre testament, à mi-chemin entre le récit initiatique et le traité ethnographique, reflète les facettes de son existence hors norme. La première partie, consacrée aux souvenirs d'enfance, se dévore comme un roman. Tout commence en 1954 dans le café tenu par sa grand-mère dans un village de la Creuse, où les « Romanos » ont leurs habitudes. Le narrateur fait la connaissance du père Lafleur, un Manouche local, puis de ses petits-fils qui deviendront ses amis. S'ensuivent des jeux, des soirées à manger du hérisson ou à vanner des paniers, puis l'adolescence, les expéditions dans le camion du copain Nini, sur les traces des « Buissonniers » du Puy-de-Dôme, des cousins qui vivent à l'ancienne avec roulotte et chevaux.

Quelques années plus tard, P. Williams fréquente la communauté des Roms Kalderash de Paris, où il se marie. Il fait revivre la tournée des ateliers parisiens en quête d'ustensiles à rétamer, la « chine », placée sous le signe de la chance, de la fraternité des soirées au bar, la moiteur des cercles de jeu et les veillées funèbres où se presse toute la *kumpania*.

Ces expériences sont à l'origine de sa vocation d'anthropologue, mais aussi d'une question lancinante : comment des groupes estampillés « tsiganes », « gitans » ou « bohémiens » par les *gadjés* peuvent-ils être à la fois si semblables et si différents ? Et comment penser la « totalité tsigane » ? C'est l'ambitieux projet de la seconde partie de l'ouvrage. La thèse d'un peuple d'origine indienne, « *fondée sur le dogme : une langue égale un peuple* », relève selon l'auteur davantage de la légende que de l'histoire, n'en déplaise aux militants de la cause rom. S'appuyant sur de nombreuses études, P. Williams estime que l'identité tsigane ne découle pas tant du partage de traits culturels que des processus qui les différencient du reste de la société. La totalité tsigane résiderait ainsi dans la capacité de ces communautés à perpétuer leur singularité à travers leurs échanges avec les populations environnantes. Une totalité en permanente recomposition, consubstantielle à la société des *gadjés*. Cette théorie pourtant n'est pas près de s'imposer, prévient l'auteur, invoquant la force des préjugés qui font des Tsiganes des étrangers venus d'ailleurs.
● **CÉCILE PELTIER**



• ***Tsiganes ou ces inconnus qu'on appelle aussi Gitans, Bohémiens, Roms, Gypsies, Manouches, Rabouins, Gens du voyage...***
Patrick Williams, PUF, 2022, 612 p., 27 €.

Délivré à 353101 le 8/10/2023, 5:45:52 PM

FIN DU MONDE ET PETITS FOURS

• ***Fin du monde et petits fours. Les ultra-riches face à la crise climatique***
Édouard Morena,
La Découverte, 2023,
168 p., 21 €.

Voyages en jets privés, croisières en yacht : le mode de vie des plus riches est souvent critiqué pour son empreinte carbone excessive. Édouard Morena, maître de conférences en science politique à l'University of London Institute à Paris, rappelle que les émissions de gaz à effet de serre liées à ces déplacements sont peu de chose à côté de celles qu'engendrent les investissements de ces mêmes riches. Pour sauvegarder leurs activités, ils n'ont en réalité d'autre choix que de prendre en compte le changement climatique. Afin d'y faire face, nombre d'entre eux mettent en avant des solutions qui préservent leurs intérêts. Bien souvent, elles prennent la forme du décrié capitalisme vert.

Ce livre permet de comprendre en quoi il ne s'agit pas seulement d'optimiser leurs choix en s'adaptant à la transition écologique, mais bien d'orienter les termes de cette transition, quitte à la brider avec des propositions contestables. Il en va ainsi des dirigeants du cabinet McKinsey qui ont promu l'utilisation d'une courbe de coûts permettant de calculer les investissements écologiques les plus rentables. La firme a ainsi incité ONG et États à raisonner en termes de rentabilité même lorsqu'il s'agit d'agir contre le changement climatique.

Les acteurs du capitalisme vert se présentent volontiers en héros de la transition. É. Morena retrace la conversion de stars de la Silicon Valley en défenseurs de l'environnement par le biais de solutions technologiques bas carbone. Lors d'une conférence TED en 2007, le milliardaire John Doerr présentait ainsi la lutte contre le changement climatique comme une nécessité morale, tout en plaidant pour l'investissement dans des technologies vertes.

Ce livre sans concession montre comment nombre de ces solutions *a priori* évidentes permettent en fin de compte de continuer à polluer. Le mécanisme REDD chapeauté par l'Onu a permis aux pays les plus émetteurs, et ainsi à leurs industries, de continuer à émettre en finançant en échange la préservation de forêts situées sur d'autres continents. ● T.U.

Sciences Humaines
ÉDITION

NOUVEAUTÉ

« IL N'EST PAS TROP TARD POUR AGIR. »

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

Délivré à 353101 le 8/10/2023, 5:45:52 PM

• ***Faire la fête. Sociologie de la joie***
Philippe Steiner,
PUF, 2023, 288 p.,
23 €.

BAYONNE, L'ART DE LA JOIE

Ils sont depuis des années plusieurs centaines de milliers à se rassembler pendant quatre jours, vêtus de rouge et de blanc pour célébrer les fêtes de Bayonne. D'où vient cet engouement festif, se demande d'abord Philippe Steiner ?

La question a été posée par d'autres sociologues avant lui, dont Émile Durkheim qui voyait dans les rassemblements festifs un moteur des croyances collectives et religieuses. D'autres y ont vu un exutoire aux passions ou encore, comme Gustave Le Bon à la fin du 19e siècle, une effervescence plongeant les individus dans des états seconds.

Selon P. Steiner, la fête produit une ambiance particulière et le bénéfice de cette ambiance est la joie qu'elle apporte aux participants. Si utilité de la fête il y a, c'est donc surtout du côté du plaisir personnel que ressentent les participants et des liens sociaux que créent les rassemblements autour des animations et des terrasses.

C'est dans un contexte économique morose, suite à la crise de 1929, qu'un entrepreneur culturel local, Benjamin Gomez, lance l'idée à Bayonne en 1932. Il s'agit alors de soutenir le commerce du centre-ville. L'architecte monte un comité chargé de l'animation des fêtes. Interrompue pendant la Seconde Guerre mondiale, l'organisation est transférée à la municipalité en 1969. L'événement gagne en ampleur, jusqu'à provoquer des critiques dans les années 1980 contre les dérives alcooliques des *festayres* ou contre l'afflux touristique, reproché notamment par le mouvement autonomiste basque.

Ces critiques ont pu être désamorcées en attirant un public plus divers. Ainsi, la première journée est devenue plus familiale, avec le réveil du roi Léon lors des douze coups de midi. Loin d'être une entreprise purement touristique, comme l'*Oktoberfest* de Munich par exemple, les fêtes de Bayonne ont réussi à conserver un caractère authentique, sans excès de promotion internationale tournée vers le profit. Le financement des festivités reste local et municipal. Si les commerces locaux font des marges, ce n'est pas cela qui leur permet de vivre.

Gérer des centaines de milliers de *festayres* nécessite une organisation sans faille que P. Steiner décrit minutieusement à partir de ses observations. La mairie affrète des moyens spéciaux (trains, cars et bus). Les fêtes sont pensées comme un évènement collectif : « *On part ensemble, on rentre ensemble* », tel est le slogan promu par les organisateurs qui appelle à la surveillance mutuelle. La ville édicte une charte de bonnes conduites : respect du mobilier urbain, des bénévoles et des secouristes, interdiction du camping sauvage, ne pas conduire après avoir bu, interdiction des propos sexistes. Le code vestimentaire blanc et rouge en fait aussi partie. Civilité et convivialité sont les deux maîtres mots.

L'affluence fait partie de l'esprit de la fête, et seuls 15 % des *festayres* disent qu'il y a trop de monde. Il faut s'assurer d'une bonne répartition du public au fil de la journée et dans les différentes rues afin d'éviter de trop fortes concentrations. Pour disperser tout ce monde, les bars ferment à trois heures du matin, puis des trains et bus de nuit sont affrétés spécialement pour ramener les participants chez eux. Place ensuite au nettoyage : de cinq à huit heures du matin, camions poubelles, souffleuses et arroseuse se succèdent et font place nette. Bref, une organisation très complexe pour que la fête reste une pure source de joie. ● **MAUD NAVARRE**

Délivré à 353101 le 8/10/2023, 5:45:52 PM

• ***Féminicène***
Véra Nikolski, Fayard, 2023, 380 p., 21,50 €.

MOULINEX A-T-IL LIBÉRÉ LES FEMMES ?

Les mouvements féministes ont, de nos jours, tendance à considérer que l'émancipation des femmes doit l'essentiel à leurs combats contre le patriarcat. Mais tel n'est pas l'avis de l'essayiste Véra Nikolski, pour qui les femmes doivent surtout leur libération croissante à l'enrichissement de la société et au progrès technique, notamment médical. Pour défendre ce changement de perspective, elle revient sur la longue histoire de la condition féminine et en appelle aux déterminants biologiques de la domination masculine. Non seulement les femmes sont en moyenne moins fortes physiquement, mais elles sont aussi contraintes par la maternité et l'allaitement. Pendant une très grande partie de l'histoire de l'humanité, tant que la force physique était fondamentale pour chasser, travailler ou se battre, les hommes ont ainsi pu asseoir leur domination.

Or, à partir de la révolution industrielle, la force physique perd de son importance et, surtout, la mortalité infantile diminue fortement, de sorte que les femmes sont de moins en moins astreintes au rôle de reproductrices. Les progrès techniques soulagent également les femmes des tâches domestiques. Dès lors, elles peuvent jouer à égalité avec les hommes. Ce serait donc moins le combat des suffragettes que Moulinex qui aurait permis leur émancipation. Telle est la thèse principale, qui ne plaira pas à tout le monde. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. L'auteure craint en effet que la crise environnementale, la raréfaction des ressources et le retour de la mortalité infantile qui en découlera ramènent les femmes à un certain assujettissement. Pour l'éviter, elle prône un féminisme du faire où, plutôt que de rester dans le registre de la revendication, les femmes s'investissent professionnellement dans les activités qui permettront, autant que faire se peut, de maintenir les conditions matérielles ayant permis leur émancipation. En somme, elle préconise plus de femmes ingénieures que de militantes, plus de généticiennes que de sorcières. ● **THOMAS LEPELTIER**

Délivré à 353101 le 8/10/2023, 5:45:52 PM

• ***Les Choses sérieuses. Enquête sur les amours adolescentes***
Isabelle Clair, Seuil, 2023, 400 p., 21,50 €

LE CŒUR DES ADOLESCENTS

Si les histoires d'amour adolescentes sont si sérieuses, c'est qu'elles sont vécues avec intensité, même si elles sont courtes ou fantasmées. La sociologue Isabelle Clair réussit le tour de force de nous faire vivre l'amour depuis le point de vue des jeunes : l'ouvrage bruisse de leurs sentiments et de leurs désirs… Il faut dire que la chercheuse a passé plus de vingt ans à écouter des adolescents âgés de 15 à 20 ans dans des cités de Seine-Saint-Denis, des villages de Sarthe ou des quartiers aisés parisiens. Au fil des pages se dessine une constellation de portraits de garçons et de filles qui vivent au quotidien la construction de leur sexualité.

Premier constat : les jeunes peuvent se définir comme « célibataires » dès 14 ans. Autrement dit, la norme de la conjugalité se diffuse avec une telle force dans les imaginaires et les pratiques que seul le fait « d'être en couple » marque la sortie de l'enfance. Dans la droite ligne des travaux de Judith Butler, I. Clair l'assure : la performance conjugale rime avec une démonstration implicite de l'hétérosexualité et, en cela, définit un statut et constitue une protection face aux jugements d'autrui. Cette mise en scène de soi valorisante est une façon de mettre à distance la figure repoussoir du « pédé » pour les garçons, et celle de la « pute » pour les filles.

Mais l'ouvrage ne se cantonne pas à l'échelle des représentations et des jugements. L'enquête ethnographique permet de creuser en profondeur l'analyse des pratiques effectives. Si les travaux de Michel Bozon sont fondateurs dans l'étude de la sexualité, peu nombreux sont les sociologues à prendre pour objet les relations amoureuses, comme s'il était un peu suspect de s'intéresser aux sentiments et aux émotions. Dans une perspective interactionniste, I. Clair rend compte de ce qui fait concrètement le quotidien amoureux des jeunes et de ce qui s'échange entre eux : les baisers, les paroles proférées à l'oral comme à l'écrit, les cadeaux, les rapports sexuels. En matière de sexualité, il est attendu généralement des filles d'être amoureuses et d'être en couple, alors que les garçons ne sont pas astreints à une continuité entre sentimentalité, sexualité et conjugalité.

La comparaison entre les différents terrains d'enquête permet d'esquisser le portrait de la jeunesse contemporaine par-delà sa diversité. Même si, bien sûr, il existe de profondes différences entre les milieux sociaux dans la manière de définir le rapport au corps ou à la conjugalité, par exemple. L'entrée par la relation amoureuse interroge aussi de façon originale la manière dont se fondent les attirances ou les dégoûts. I. Clair identifie deux figures emblématiques : celle de la « racaille » en bas de l'échelle sociale, qui incarne une configuration de masculinité désirable, et celle de la « fille classe », qui renvoie à un idéal féminin situé à l'autre extrémité de l'espace social.

Cette traversée des espaces sociaux s'est aussi traduite par une aventure réflexive pour la sociologue. Commencée il y a vingt ans lors du scandale des tournantes dans les cités et achevée à la suite de la déflagration de #MeToo, l'enquête a fait apparaître au fil des années de nouvelles questions. L'enquêtrice, elle, a vieilli, incarnant presque malgré elle le rôle de la grande sœur complice avant d'être réduite à celle de la mère inquiète. Prendre au sérieux le temps qui passe et ses effets sur l'enquête, tel est l'autre enseignement très précieux de cet ouvrage. ● **FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX**

Délivré à 353101 le 8/10/2023, 5:45:52 PM

© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

Passion

Tristan et Iseut, Roméo et Juliette, la princesse de Clèves, Manon Lescaut et le chevalier des Grieux, Julien Sorel et Mathilde de La Mole, Carmen, Heathcliff et Cathy Earnshaw, Anna Karenine, Emma Bovary, Marguerite Gautier et Armand Duval, Odette de Crécy et Charles Swann… Le panthéon des belles-lettres françaises ne manque pas de récits où l'amour passionnel joue le rôle de moteur. Certes, leurs histoires sont pour la plupart dramatiques, voire cruelles, et, en général, finissent mal, mais ils ont pour excuse la passion amoureuse qui subjugue l'un ou l'autre des protagonistes, voire les deux, dont le destin tout tracé – la déchéance ou la mort – vient racheter les fautes, si faute il y eut. Parfois censurées ou conspuées en leur temps, ces romances cultes jouissent aujourd'hui de l'estime générale au nom, au moins, de deux qualités : celle d'être des chefs-d'œuvre d'écriture, et celle d'incarner l'espoir de tout individu moderne à vivre un grand amour. Faut-il s'en délecter sans modération ?

Selon Sarah Delale, Élodie Pinel et Marie-Pierre Tachet, la passion n'est rien d'autre que le masque littéraire de l'abus sexuel et de la domination masculine.

Eh bien non, s'exclament Sarah Delale, Élodie Pinel et Marie-Pierre Tachet. Selon les trois autrices, la passion n'est rien d'autre que le masque littéraire de l'abus sexuel et de la domination masculine. Elles en veulent pour preuve que, plus d'une fois, ces aventures torrides commencent par une forme de harcèlement, virent à la jalousie possessive, parfois basculent dans la violence verbale sinon physique, et finissent à l'occasion par l'abandon, le suicide ou le meurtre de l'héroïne. « *La passion*, écrivent-elles, *n'est pas un lien inoffensif, mais un principe d'utilisation qui peut mener à la destruction et à la mort. Sous son masque se cachent ici le viol, là la pédophilie, là-bas le harcèlement, ailleurs encore l'abus de pouvoir.* » Doit-on donc s'inquiéter de voir les œuvres d'art, et notamment la littérature, exalter si souvent la passion ? « *Les lecteurs initiés auront beau célébrer le talent de l'auteur et en appeler aux mœurs de l'époque, les conquêtes d'un Valmont* (Les Liaisons dangereuses)*, par exemple, ne sont en fait qu'une série de viols, car céder n'est pas consentir.* »

Tout semble dit : du 14e siècle à nos jours, la littérature romanesque a abondamment dissimulé sous le voile de l'amour la réalité sordide du sexisme et de l'oppression masculine. Et cela continue : dans *Passion simple* (1992), la récemment nobélisée Annie Ernaux décrit les détails aussi douloureux qu'extatiques de l'amour torride qu'elle voue à un amant tyrannique. À ceci près qu'elle vend ensuite la mèche : dans *Se perdre* (2001), elle ne cache plus la médiocrité de l'aimé, et tout ce que son désir d'adultère devait à la littérature. Ouvrons donc les yeux sur Marcel Proust, dont les prouesses stylistiques couvrent mal le plaisir complice qu'il éprouve à décrire la persécution d'Albertine.

Le message est donc clair : derrière la passion romanesque, il y a les violences dont les femmes sont les victimes ordinaires. Une fois avertis, faudra-t-il jeter les classiques au bas de leur piédestal ? De fait, déboulonner certaines statues a le mérite de secouer le cocotier de l'histoire. Mais la fiction n'est pas l'histoire : trop secouée, il n'en resterait pas grand-chose, tant le crime, la guerre et les sentiments exaltés forment l'ordinaire de ses imaginaires. Qu'est-ce qu'un roman policier sans cadavre ? ●

• *Pour en finir avec la passion. L'abus en littérature*, Sarah Delale, Élodie Pinel et Marie-Pierre Tachet, Amsterdam, 2023.

Délivré à 353101 le 8/10/2023, 5:45:52 PM

BOUTIQUE EN LIGNE

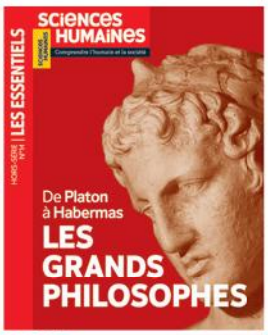
SCIENCES HUMAINES

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

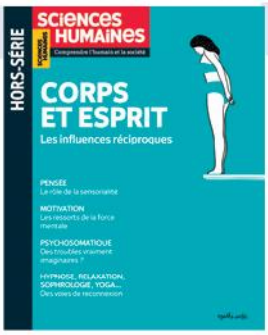
LE MENSUEL

LES GRANDS DOSSIERS

HORS-SÉRIE



LES ESSENTIELS



HORS-SÉRIE

L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

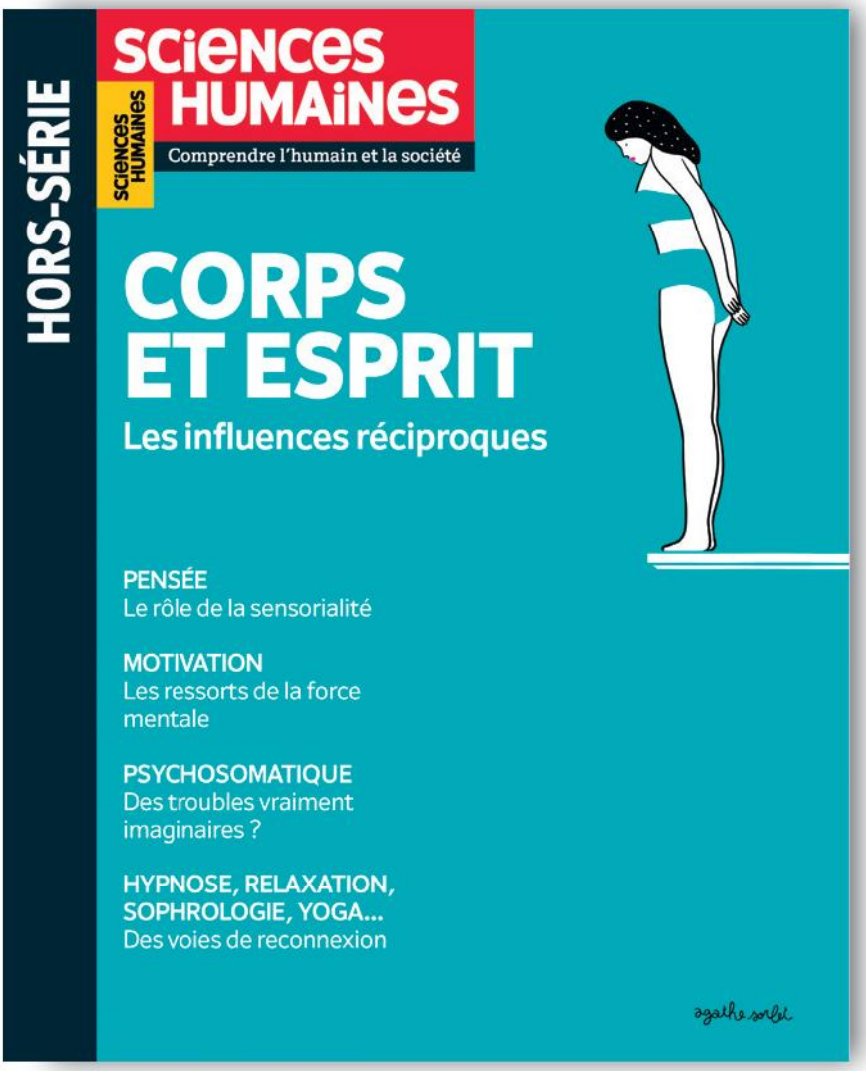
POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

Délivré à 353101 le 8/10/2023, 5:45:52 PM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

LE CORPS N'EST PAS
AU SERVICE DE L'ESPRIT,
IL EN FAIT PARTIE INTÉGRANTE.



TOUT L'ÉTÉ CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

COMMANDEZ CE NUMÉRO (VERSION PAPIER OU DIGITALE) EN SCANNANT CE QRCODE

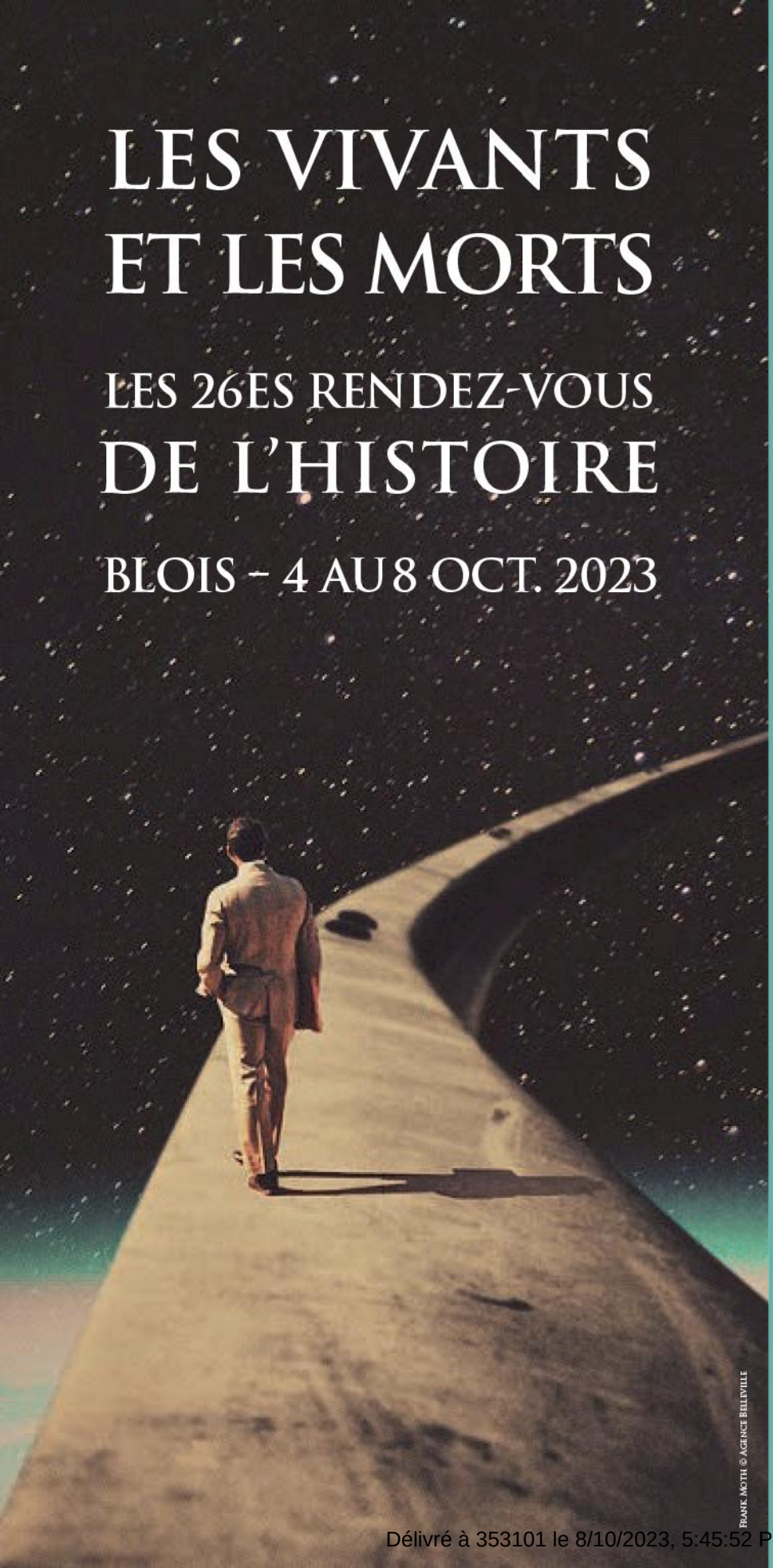
TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 8/10/2023, 5:45:52 PM

LES VIVANTS ET LES MORTS

LES 26ES RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE

BLOIS – 4 AU 8 OCT. 2023



FRANK MOTH © AGENCE BELLEVILLE

• SALON DU LIVRE •

• DÉBATS •

• CINÉMA •

• EXPOSITIONS •

MICHEL PASTOUREAU
PRÉSIDENT
SÉANCE DE CLÔTURE

PIERRE LEMAITRE
PRÉSIDENT DU
SALON DU LIVRE

ANNETTE WIEVIORKA
CONFÉRENCE INAUGURALE

ENTRÉE LIBRE
RDV-HISTOIRE.COM

Délivré à 353101 le 8/10/2023, 5:45:52 PM